LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1904

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
SEP 15 1904

11e Année. N° 17. 1er Septembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Henrik Ibsen	*Lettres à Georg Brandes.* — I.	1
Claude Ferval	*Vie de Château* (2e partie)	21
Frédéric Masson	*Les Bonaparte et la Corse*	67
Colonel L. Picard	*Un Épisode d'Août 1870*	96
Paul Stapfer	*Victor Hugo à Guernesey.* — I	113
André Beaunier	*Picrate et Siméon* (fin)	137
H. de Grandvelle	*L'Évasion de Louis XVII*	187
Victor Bérard	*Questions extérieures.* — *Angleterre et Russie.* — II.	208

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

133436

LIVRES NOUVEAUX

LES MALEFILATRE, par **Georges de Porto-Riche.**

L'auteur nous apprend, dans sa dédicace, que ces deux petits actes furent composés en quelques jours pour accompagner sur l'affiche une reprise d'*Amoureuse,* au Théâtre de la Renaissance. Mais le temps ne fait rien à l'affaire : si vite qu'ils aient été écrits, ces deux actes ont pourtant cette saveur du dialogue, cette netteté toujours sobre du style qu'il faut admirer dans toutes les œuvres de M. Georges de Porto-Riche ; ils portent bien l'empreinte du maître. Les personnages vivent tout de suite : dès les premières répliques, ils jaillissent tout créés sur le théâtre; les scènes sont rapides et ramassées, les phrases aussi. Bien que la pièce nous introduise dans l'intimité de gens du peuple, M. G. de Porto-Riche a su conserver à ses personnages leur langage réel avec ses images et ses violences, et il a su en même temps l'émonder des brutalités souvent grossières, qui auraient pu choquer le spectateur et le lecteur. *Les Malefilâtre* sont tout à fait dignes de figurer dans une prochaine édition de l'immortel *Théâtre d'Amour.*

LES RUSSES EN EXTRÊME-ORIENT, par **Paul Labbé.**

L'ouvrage tient un peu moins que le titre promet. Il eut été pourtant bien curieux de connaître l'opinion complète et raisonnée d'un homme aussi bien informé que l'auteur sur la situation réelle — financière, économique et militaire — des Russes en Extrême-Orient : par ses voyages, ses longs séjours là-bas, son habitude du pays, des langues et des hommes, M. P. Labbé était capable de nous renseigner fort exactement. Tel qu'il est, son livre est encore un document précieux et un récit amusant, qui éclaire bien des côtés du grand drame russo-japonais.

LES SILLONS ET LES FLOTS, par **Charles Limet.**

Recueil de poèmes que l'auteur a conservés des années par devers lui et qu'il ne se décide à publier que sur les instances de ses amis. M. Edmond Rousse, dans une exquise préface, nous présente l'auteur et son œuvre : « Lisez ce livre... voilà ce qu'en trois mots j'aurais dû vous dire ; — et après l'avoir lu vous aimerez comme moi celui qui l'a écrit, car son livre, c'est lui-même. » Livre abondant et divers, facile, aimable, écrit sans effort et sans prétention. Sur terre et sur mer, M. Charles Limet a beaucoup voyagé, au seul gré de sa fantaisie : à l'aurore, à midi, au soir tombant, il a contemplé les sillons des plaines et des coteaux et les flots, — ces sillons changeants de la mer. — Octogénaire aujourd'hui, mais sans que son cœur ait rien perdu de sa jeunesse, il nous dit à la fin d'un joli sonnet :

Viens, chantons dans les bois ou planons dans l'espace,
Et si quelque gouailleur veut railler notre élan,
Laissons faire : il faut bien que vieillesse se passe.

LA DÉCHÉANCE, par **Léon Daudet.**

C'est un livre puissant, âpre, souvent brutal. Avec une impitoyable précision, M. Léon Daudet nous montre de ces pauvres êtres faibles, comme il y en a tant dans tous les mondes de notre société contemporaine. Ils ont besoin d'argent : leurs vices ou même simplement leur appétit de folles prodigalités les mène, les emporte, les précipite. Incapables de travailler, incapables même de l'effort sur soi qui leur ferait mesurer prudemment leurs dépenses à leurs ressources, il leur faut de l'argent, d'où qu'il vienne, même de leur abjection et de leurs complaisances les plus viles, jusqu'au jour où, de déchéance en déchéance, ils finissent par tomber aux bas-fonds du crime, et tuent pour voler, comme de vulgaires malfaiteurs. Jusque dans ses romans, M. Léon Daudet apporte aujourd'hui ses qualités fougueuses de polémiste, son style ardent, passionné, incisif. *La Déchéance* n'est pas seulement une œuvre forte : c'est un cri d'alarme et un cri d'attaque.

LE STYLE POÉTIQUE ET LA RÉVOLUTION ROMANTIQUES, par **Emmanuel Barat.**

« En quel état les romantiques ont-ils trouvé le style poétique? Quels principes nouveaux ont-ils proclamés ? Quels changements ont-ils faits ? Qui les a faits ? Quand ? Pour répondre à ces questions, il fallait étudier d'abord les principaux poètes pseudo-classiques, puis, au fur et à mesure de leur venue, les œuvres dont le style attira l'attention et suscita les polémiques. » De Le Brun, Delille et Parny à Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Hugo et Sainte-Beuve, l'auteur a fidèlement suivi le plan qu'il vient de nous exposer; ce livre doit être feuilleté par tous ceux qui veulent apprécier les vraies méthodes de nos plus récents maîtres : il est pensé, il est écrit par un sûr connaisseur.

L'INVINCIBLE LIEN, par **Henry Rabusson.**

Le sujet de ce joli roman est le même que celui de *la Plus forte,* la pièce de M. Marcel Prévost, et le romancier, par un chemin différent, arrive aux mêmes conclusions que l'auteur dramatique. C'est d'abord que « le souci de l'indépendance n'est trop souvent que le faux nez de l'inconstance », et c'est ensuite qu'« il n'y a pas pour les honnêtes gens plus de liberté vraie dans l'union *libre* que dans le mariage, parce que les frontières de la liberté sont les mêmes dans l'une et dans l'autre association; c'est-à-dire qu'elles sont marquées, dans l'un et l'autre cas, par les droits du partenaire et subsistent tant qu'il n'a pas failli à ses obligations ». Ce roman est la démonstration de ces deux aphorismes ; M. Henry Rabusson, romancier délicat, charmant, spirituel a su mettre en œuvre son sujet avec son ingéniosité et sa grâce coutumières.

LETTRES

A

GEORG BRANDES

AVANT-PROPOS

Les premières lettres de Henrik Ibsen à Georg Brandes furent écrites en un moment où des tendances nouvelles se manifestaient dans les milieux intellectuels danois. Une guerre désastreuse avec la Prusse[1] y laissait la nation humiliée, déconcertée. Après cette dure leçon de choses, l'optimisme idéaliste, à la mode depuis pas mal d'années, devait paraître puéril et vain. C'est alors que M. Brandes commença d'enseigner une littérature de combat.

Dès 1866, une étude sur *le Dualisme dans la Philosophie moderne* le recommandait à l'attention du public. Ce travail se rapportait à une controverse engagée avec le professeur Rasmus Nielsen, sur la valeur respective de la foi et de la science (controverse à laquelle Ibsen fait allusion dans sa lettre du 26 juin 1869). Le jeune écrivain s'en prenait à la réaction piétiste qui, vers 1825, avait triomphé de l'irréligion voltairienne et qui se faisait encore sentir quarante ans plus tard.

Après un voyage à l'étranger, M. Georg Brandes inaugurait, en 1871, des conférences où il annonçait la victoire définitive du libre examen. Réunies sous ce titre : *Les Grands Courants dans la Littérature du XIXe Siècle*, elle ont fait la réputation européenne de l'auteur.

L'ascendant du conférencier sur la jeunesse universitaire fut considérable. Sa parole ardente abattait les règles et les formules, flétrissait dans la poésie et le roman une sentimentalité niaise, au théâtre une froide déclamation. Il a lui-même comparé la chaleur de son éloquence

1. 1863-1864.

à celle du feu. En toutes choses, il recommandait le souci de la vérité. « La littérature d'un peuple est sa conscience », disait-il. Ibsen rapproche l'action du critique danois et celle du Norvégien Henrik Steffens (lettre du 4 avril 1872). Steffens étudia longtemps en Allemagne et s'éprit des théories de Schelling ainsi que du panthéisme hindou de Frédéric Schlegel. Il vint à Copenhague en 1802. Ses cours, où l'étude de la nature devenait la base de la philosophie, passionnèrent un auditoire jeune et vibrant; la Faculté parla de les interdire. Mais Steffens subissait l'influence allemande. M. Georg Brandes, comme autrefois Holberg, voulait substituer à celle-ci les idées françaises et anglaises. Il remplaça une conception mystico-romantique du monde par la doctrine positiviste. Surtout il s'appliquait à faire connaître à ses compatriotes Sainte-Beuve et Taine. Sa thèse de doctorat, qui est de 1870, traitait de « l'esthétique française de nos jours ». L'année précédente, il avait traduit *la Femme opprimée* de Stuart Mill. Ce livre hâta le mouvement féministe dans le Nord.

En 1874, M. Georg Brandes fondait avec son frère Ed. Brandes, le savant traducteur des hymnes hindous, une revue littéraire, *le XIXe Siècle*, en s'assurant la collaboration de Henrik Ibsen. Mais l'opposition que rencontraient dans les sphères gouvernementales ses opinions révolutionnaires fut cause qu'il se vit refuser la chaire d'esthétique devenue vacante à l'Université de Copenhague. « Ce n'est pas par calcul, — écrit-il dans ses *Portraits de Combattants*, — qu'ici, dans le Nord, un homme se dit républicain et libre penseur. »

Il s'exila à Berlin (1877). Là il collabora activement à plusieurs périodiques. Cinq ans plus tard, il revenait se fixer en Danemark, où le réalisme français avait fait école, où les théories darwiniennes étaient saluées avec enthousiasme, — ces mêmes théories qui inspiraient à Henrik Ibsen son drame : *les Revenants*. — Le « brandesianisme » triomphait. Pourtant Georg Brandes ne trouva pas tout de suite l'accueil auquel une grande notoriété acquise à l'étranger lui permettait de prétendre. Sa personnalité gardait quelque chose d'inquiétant. De la morale utilitaire anglaise il évoluait vers l'individualisme nietzschéen, qu'il définit « un radicalisme aristocratique », — dénomination approuvée par le penseur allemand. — Ami personnel du critique d'art Julius Lange, il travaillait avec lui à former les goûts artistiques de la nation. Son modernisme renversait des idoles particulièrement chères à la majorité des Danois cultivés. C'est ainsi que l'œuvre du sculpteur Thorwaldsen fut par lui jugé dépourvu de vie et d'intérêt « parce que d'une inaltérable sagesse »; — le mot est de David d'Angers.

Par contre, l'amour qu'il portait à la langue danoise, ses efforts constants pour l'épurer en la débarrassant d'inutiles éléments étrangers, lui attirèrent la gratitude de ses compatriotes. La religion de

la beauté, qu'il prêchait, trouva des adeptes de plus en plus nombreux. Les suffrages et les honneurs lui vinrent en même temps que s'adoucissaient certains de ses jugements. « La jeunesse est profanatrice de temples, dit-il à ce propos. Dans l'âge mûr nous tentons loyalement de réparer les sacrilèges commis dans la fougue des jeunes années ».

Aujourd'hui ses partisans et ses adversaires saluent en lui un maître qui a d'une manière éclatante fait connaître hors des limites étroites de sa patrie le nom danois.

M. R. RÉMUSAT

I

Dresde, le 26 juin 1869.

Cher monsieur Brandes!

J'ai éprouvé un véritable soulagement en recevant votre lettre. Je pouvais craindre, en effet, d'être accusé par vous d'ingratitude, puisque je ne vous avais pas adressé un mot après que vous aviez élucidé mon activité littéraire comme personne ne l'avait encore fait. Pourtant je ne suis pas ingrat.

L'essentiel n'est pas d'être « magnifié », mais d'être compris. Si je ne vous ai pas écrit, c'est que dans mon esprit ma réplique prenait les proportions d'une grande dissertation sur l'esthétique, débutant par la question : « Qu'est-ce que la poésie? » Vous conviendrez que la lettre eût été par trop longue et que le sujet pouvait mieux se traiter de vive voix.

On a mal jugé *Brand*, du moins quant à l'intention que j'y ai mise. (A cela vous pourriez, il est vrai, objecter que la critique n'a pas à s'occuper de l'intention.) L'erreur provient évidemment de ce que Brand est prêtre et du fait que le drame est situé dans le domaine de la religion. Ces deux points sont sans importance. J'aurais pu développer le même syllogisme en prenant pour héros un sculpteur ou un politicien. Ma fièvre créatrice se serait apaisée tout aussi bien si, au lieu de Brand, j'avais choisi la figure de Galilée (avec cette restriction, naturellement, que celui-ci aurait tenu bon et n'aurait pas reconnu l'immobilité de la terre). Qui sait?... Si j'étais né cent ans plus tard, peut-être vous aurais-je pris pour sujet d'étude, vous

et votre lutte contre la philosophie de transaction de Rasmus Nielsen[1]. En somme, il y a dans *Brand* plus d'objectivité masquée qu'on n'en a jusqu'à présent démêlé; en ma qualité de poète, j'en suis fier.

Dans ma nouvelle comédie[2] vous trouverez un ton familier; point d'émotions violentes, de sentiments profonds ni surtout d'idées étrangères à l'action. Le reproche que vous m'adressez avec raison, au sujet de certaines répliques des *Prétendants à la Couronne*, où c'est l'auteur qui parle, a produit son effet. Votre critique — et je vous prie d'interpréter ceci comme la meilleure expression de ma gratitude — a été pour moi ce que fut pour Jacob de Thybo[3] la chronique de Mons Wingaard. Je l'ai relue seize fois, et encore seize autres fois, et j'espère qu'elle me sera utile « pour livrer mainte bataille ».

J'attends avec anxiété votre jugement sur mon œuvre nouvelle. Elle est écrite en prose; par conséquent, elle est fortement empreinte de réalisme. J'ai soigné la forme et j'ai accompli le tour de force d'éviter tout monologue, même toute réplique prononcée « à part ». Mais cela ne prouve rien. Aussi je vous prie instamment, si vous avez une heure de loisir, de lire ma pièce et de me faire savoir ce que vous en pensez. Quelle que soit la sentence, vous aurez accompli une bonne action envers moi, qui me trouve ici dans un complet isolement. Le volume ne sera mis en vente qu'à l'automne. L'attente serait longue d'ici là!

Veuillez saluer de ma part deux de nos amis communs, Jonas Collin[4] et Julius Lange[5]. Sur ce dernier, je ne dus pas produire une très bonne impression lorsqu'il me vit à Rome. J'étais alors dans une humeur de dogue et il y avait à cela plusieurs raisons.

Je déplore pour mon compte que nous n'ayons guère de chances de nous rencontrer à Rome. Mais je suis heureux pour vous que vous vous dirigiez vers le Midi. On éprouve, la première fois qu'on s'y rend, une joie indicible.

1. Philosophe danois.
2. *L'Union des Jeunes.*
3. Personnage de Holberg, type du vantard.
4. Financier danois.
5. Critique d'art danois.

Et maintenant, merci de tout cœur pour votre lettre et pour tout le reste.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

II

Dresde, le 15 juillet 1869.

Cher monsieur Brandes !

Ce que vous me dites de Björnson ne me surprend pas. Pour lui il n'existe que deux sortes de gens : ceux qui peuvent lui être utiles et ceux qui peuvent le gêner. Mais il a beau se montrer bon psychologue dans les figures créées par son imagination, en présence d'êtres réels la pénétration lui fait défaut.

Je commence à voir que j'eusse mieux fait de ne pas vous inviter à lire ma nouvelle comédie. En y réfléchissant, j'incline à penser que ce qui dans l'œuvre dramatique vous intéresse, c'est le débat, tragique ou comique, qui se livre dans l'âme d'un individu. Vous vous souciez médiocrement des faits positifs, politiques ou autres. Pour cette fois, je n'ai rien voulu donner de plus que ce qui est dit dans ma pièce ; c'est là-dessus qu'il faut la juger. Vous y êtes pour quelque chose, car une observation recueillie dans vos traités d'esthétique m'a dirigé dans cette voie. Je vous conterai cela oralement.

Il y a eu malentendu si vous avez supposé que dans ma pensée la peinture d'émotions violentes et de sentiments profonds dût vous déplaire. J'ai simplement voulu vous avertir de ne pas chercher ce que vous ne trouveriez pas.

Je ne puis être de votre avis touchant certaines parties de *Peer Gynt*. Naturellement, je m'incline devant les lois de la Beauté, mais je n'ai cure des conventions. Vous citez Michel-Ange. J'estime que personne plus que lui n'a enfreint les règles conventionnelles en matière de Beauté. Pourtant tout est beau de ce qu'il a créé parce que tout son œuvre a du caractère. L'art de Raphaël ne m'a jamais enthousiasmé ; ses figures sont antérieures à la chute d'Adam et d'Ève. Au surplus, les

méridionaux ont une esthétique différente de la nôtre. Ils exigent la beauté de la forme, tandis qu'à nos yeux ce qui est laid quant à la forme deviendra beau si nous y découvrons un principe de vérité. Inutile de discourir sur ces choses la plume à la main; il faut que nous nous voyions.

Je maintiens ce que j'ai dit de *Brand*. Vous ne sauriez trouver un grief contre moi dans les arguments que l'ouvrage a fournis aux piétistes. Autant vaudrait accuser Luther d'avoir introduit en ce monde l'esprit bourgeois. Cela n'entrait pas dans ses desseins et il n'y a pas lieu de l'en rendre responsable.

Quoi qu'il en soit, merci de votre lettre, et merci d'être venu à moi en ami. C'est un grand bonheur d'avoir rencontré une personnalité.

Je compte partir mardi pour Stockholm. A l'automne, en retournant à Dresde, où ma famille demeurera en mon absence, je passerai probablement par Copenhague afin de causer avec vous, non seulement de choses littéraires où nous ne sommes pas d'accord, mais de beaucoup de choses intéressant l'humanité où, je le crois, nous sommes plus près de nous entendre.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

A l'occasion, cordiales amitiés au conseiller Hegel[1].

III

Dresde, le 6 mars 1870.

Cher monsieur Brandes!

... Vous dites que vous n'avez pas d'amis dans votre pays. Je m'en doutais depuis longtemps. On ne doit pas s'attendre à conserver ses amis lorsqu'on s'est donné entièrement à sa tâche. Au fond, j'estime que c'est pour vous une bonne chose de partir sans laisser d'amis derrière vous. En avoir est un luxe qu'on n'a pas les moyens de s'offrir quand tout

1. Éditeur danois d'Ibsen.

le capital est consacré à une vocation, à une mission en ce monde. Ce qui rend onéreux l'entretien des amis, c'est moins ce que l'on fait pour eux que ce qu'on néglige, par égard pour eux, de faire. Ainsi est étouffé en nous plus d'un germe. J'ai passé par là, et j'ai derrière moi des années où je ne parvenais pas à dégager ma personnalité.

Je pense souvent à vous, et je me suis fait de vous une image pour le présent et pour l'avenir. Personnellement, vous m'êtes inconnu; mais vous vous rattachez étroitement à ce qui constitue mon bien spirituel, à ce pour quoi je vis et pour quoi j'écris.

J'aurais une foule de choses à vous dire. Mais laissons cela!... Merci de votre compte rendu de *l'Union des Jeunes*, et merci de votre lettre! Jouissez bien des splendeurs qui vont vous être révélées. Et n'oubliez pas de m'écrire du pays du soleil.

Croyez-moi, cher ami, je ne demande pas cette sorte d'accord qui ordinairement est indispensable pour que puisse subsister une liaison amicale.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

IV

Dresde, le 20 décembre 1870.

Cher Georg Brandes!

Vous étiez, ces temps-ci, présent chaque jour à ma pensée. Par le conseiller Hegel ainsi que par les journaux norvégiens j'avais appris votre maladie. Je craignais que vous ne fussiez encore trop faible pour lire des lettres : c'est pourquoi je ne vous écrivais pas.

Depuis hier, où je reçus vos lignes amicales, je me sens rassuré. Mille fois merci de vous être souvenu de moi!

Vous me demandez ce que vous devez faire maintenant. Je vais vous le dire. D'ici quelque temps, vous ne devez rien faire du tout. Laissez reposer pendant une période indéterminée votre pensée et votre imagination. Vous vous ennoblirez

dans ce calme : c'est justement ce que de telles maladies comportent de bon. Vous aurez des jours ineffables quand vous commencerez à reprendre des forces. Je le sais par expérience personnelle. Les pensées mauvaises avaient fui; je ne voulais que boire et manger des choses délicates, légères. Les choses grossières m'eussent sali, me semblait-il. C'est un état d'inexprimable bien-être et gratitude.

Et quand vous serez redevenu solide? Alors vous ferez ce que vous devrez faire. Une nature comme la vôtre ne choisit pas...

Je suis allé à Copenhague l'été dernier. Vous y avez beaucoup, beaucoup d'amis et de partisans, plus que vous ne croyez, peut-être. Tant mieux si vous restez absent quelque temps. Il est bon de se faire regretter...

Voici qu'on nous a pris Rome, à nous autres, simples humains, pour la livrer aux politiciens. Où irons-nous maintenant? Rome était l'unique endroit en Europe qui fût vraiment paisible, l'unique endroit où régnât la vraie liberté, celle qui échappe à la tyrannie des libertés politiques. Je ne crois pas que j'y retourne après ce qui s'est passé.

La beauté, le charme primitif vont disparaître de ce lieu avec la pittoresque malpropreté. A chaque homme d'État qu'on verra surgir correspondra la perte d'un artiste. Éteinte sera la noble soif d'indépendance. Je le confesse, ce que j'aime, c'est la lutte pour la liberté; je ne me soucie pas de la possession.

Un matin, il y a de cela quelque temps, j'eus la notion claire et précise d'une œuvre nouvelle. Dans ma joie débordante, je vous écrivis. Mais la lettre ne partit pas : car l'ivresse ne dura pas longtemps, et, quand elle fut passée, ce que j'avais composé ne me parut plus bon.

Les grands événements contemporains occupent pour une large part mes pensées. La vieille France chimérique est démolie; le jour où la jeune Prusse réaliste aura subi le même sort, nous entrerons d'un seul bond dans une ère nouvelle. Oh! comme les idées alors s'écrouleront autour de nous! Il serait temps que cela arrivât! Nous vivons des miettes tombées de la table de la Révolution au siècle dernier; cette nourriture est depuis assez longtemps mastiquée et remastiquée. Les idées ont besoin d'aliments et de développe-

ments nouveaux. Liberté, égalité, fraternité ne sont plus ce qu'elles étaient à l'époque de la défunte guillotine. Les politiciens s'obstinent à ne pas le comprendre et c'est pourquoi je les hais. Ils veulent des révolutions partielles, révolutions toutes de surface, d'ordre politique, etc. Niaiseries que tout cela. Ce qui importe, c'est la révolte de l'esprit humain. Là, vous serez un de ceux qui montreront le chemin... Mais, auparavant, débarrassez-vous de la fièvre.

Votre ami dévoué

HENRIK IBSEN

V

Dresde, le 17 février 1871.

Cher Brandes!

Je me doutais bien que mon long silence provoquerait votre colère; mais j'ai la ferme confiance que cela ne suffira pas pour rompre le lien qui nous unit. Quelque chose me dit que le danger d'une rupture naîtrait plutôt d'une correspondance trop suivie. Quand nous pourrons nous voir, bien des choses changeront d'aspect et s'éclairciront entre nous. Jusque-là, je risque fort que mes propos détachés ne me placent dans un faux jour à vos yeux.

Vous autres philosophes, vous dameriez le pion au diable avec vos raisonnements: je n'ai aucun désir qu'on me prouve par correspondance que je suis un âne, — dût la chance me rester d'être élevé au rang d'homme après une explication orale. — Dans votre lettre précédente, vous admiriez ironiquement l'équilibre de mes facultés mentales au milieu des circonstances présentes. Et dans vos dernières aimables (?) lignes, vous faites de moi un adversaire de la liberté. La vérité est que mes facultés mentales restent à peu près équilibrées parce que je considère l'actuel malheur de la France comme le plus grand bonheur qui pût échoir à cette nation. Pour ce qui concerne la question de liberté, tout se réduit, selon moi, à une dispute de mots. Je ne consentirai jamais à identifier la liberté avec des libertés politiques. Dans ce que vous appelez du nom de liberté, je ne vois que des libertés.

Et ce que j'appelle lutte pour la liberté n'est que l'incessante et vivante conquête de l'idée de liberté. Celui pour qui la liberté cesse d'être un bien ardemment convoité s'en tient à une chose sans vie et sans âme : car la notion de liberté porte ceci en soi qu'elle s'élargit constamment. Si donc quelqu'un pendant la lutte s'arrête en proclamant : « Je la tiens », il aura précisément prouvé qu'il l'a perdue.

Or cette stérile possession de certaines libertés est la caractéristique des sociétés constituées en États, et c'est d'elle que j'ai dit qu'elle n'est pas une bonne chose. Assurément, ce peut être bon de posséder la liberté de suffrage, l'exemption d'impôts, etc. Mais pour qui est-ce un bien ? Pour le citoyen, non pour l'individu. La raison ne nous dit pas qu'il soit indispensable à l'individu d'être citoyen. Au contraire. L'État est une malédiction pour l'individu. Par quel moyen l'État prussien a-t-il édifié sa force ? En noyant les individus dans l'ordre de choses géographique et politique. Le meilleur soldat est le garçon d'hôtel. Prenez, d'autre part, la nation juive, élite de la race humaine. Comment a-t-elle conservé sa noblesse, ses particularités qui l'isolent, sa poésie, et cela en dépit de la barbarie du dehors ? Tout simplement, parce qu'elle n'est pas organisée en État. Si elle était demeurée en Palestine, il y a longtemps qu'elle aurait eu le sort des peuples écrasés sous l'édifice social. Il faut abolir l'État ! Cette révolution-là aura mon approbation. Combattre l'idée d'État, représenter l'initiative individuelle et ce qui s'y rattache dans l'ordre psychique comme la condition essentielle à toute association, c'est le commencement d'une liberté qui vaut cher. En changeant les formes de gouvernement, on n'obtient que des différences de degré, un peu plus ou un peu moins, — rien qui vaille. — Cher ami, il importe de ne pas s'en laisser imposer par l'ancienneté de l'institution. L'État plonge ses racines dans le temps ; il se dresse dans la durée limitée. De plus grandes choses tomberont ; toute religion sera renversée. Ni les principes de morale ni les formes d'art n'ont devant soi une éternité. Au fond, que sommes-nous tenus de conserver ? Qu'est-ce qui m'assure que, sur la planète Jupiter, deux et deux ne font pas cinq ?

Je ne veux ni ne puis développer davantage par lettre ces

considérations. Merci de tout cœur pour votre poésie! Vous n'en resterez pas là : chaque ligne trahit une vocation poétique. Je mets sur le compte de l'amitié vos éloges exagérés. Merci et encore merci! Gardez-moi vos sentiments; soyez certain que je ne changerai pas.

Et reprenez vite des forces! Venez à Dresde avec vos jambes en bon état. Oh! ces jambes!... Ne sentez-vous pas une vengeance du Ciel? Vous prîtes un jour à partie un philosophe[1] trop bien calé sur ses deux pieds. Dieu soit loué que vous n'ayez pas été contraint de prouver dans la pratique qu'un philosophe peut se tenir sur un seul! Je suppose que tout danger est écarté; autrement je ne plaisanterais pas sur ce sujet.

Hegel ne m'a encore envoyé que la première partie de *Critiques et Portraits*. Même si j'avais reçu l'ouvrage entier, je me serais borné à un chaleureux remerciement de l'envoi. Je n'entends rien à la critique; sur certaines œuvres je suis incapable d'exprimer une opinion. Mais vous savez quelle impression j'ai de vous, considéré comme personnalité.

J'ai été pris presque nuit et jour, depuis la Noël, par la publication de mon recueil de poésies. Rude besogne de revoir ces anciens travaux qui marquent autant d'étapes parcourues! Réunis, ces éléments forment un tout. Je suis impatient de connaître votre jugement sur ce livre.

Je ne toucherai pas aujourd'hui aux mille questions que soulève votre lettre. Je veux savoir d'abord si je puis espérer vous voir bientôt ici. Nous causerons alors et de l'évêque Arius et des sept électeurs. Vous pourrez vous convaincre que je n'ai pas pour rien vécu deux années dans le voisinage de la patrie de Gert le Westphalien[2]. — Mes meilleurs souhaits! Bonne santé et prospérité!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

Dès que je serai en possession d'une photographie passable, je vous l'enverrai. En attendant, veuillez accepter le portrait ci-joint. Je compte sur la réciprocité.

1. Allusion à la controverse avec Rasms Nielsen.

2. *Gert le Westphalien ou le Barbier bavard*, est une comédie de Holberg.

VI

Dresde, le 18 mai 1871.

Cher Brandes!

J'espère que vous aurez reçu dernièrement, par l'intermédiaire de notre vieux consul, mes cordiales salutations. Je l'en avais, en tout cas, chargé. J'ai appris avec joie, de Copenhague, que vous êtes entièrement rétabli et depuis longtemps hors de danger. Au fond, je n'ai jamais cru au danger. On ne meurt pas pendant un prologue. Le grand dramaturge de l'univers a besoin de vous pour tenir un premier rôle dans le drame social que sans doute il se prépare à faire jouer devant un très honoré public.

Merci de tout cœur pour le portrait! Il m'a fait faire un grand progrès dans l'intelligence, ou, pour mieux dire, dans la possession de votre individualité. Assurément, celle-ci apparaît clairement dans vos œuvres. Mais je tiens beaucoup à pouvoir unir l'idée à une forme concrète. Aussi je n'aurai de relâche que nous ne nous soyons vus. Probablement, nous pourrons constater que nous tombons d'accord sur quelque chose de plus que la prédilection pour le veston de velours.

Dans ce long intervalle de temps, je n'ai pu prendre sur moi de vous écrire. A en juger par votre dernière lettre, vous étiez un peu fâché contre moi. Au moment où la publication de mes poésies était prochaine, je ne voulais rien entreprendre qui eût l'air d'une tentative de vous adoucir avant la lecture. Je sais fort bien que vous ne vous laissez pas influencer dans vos jugements. Pourtant une certaine discrétion me commandait de ne pas me donner l'apparence d'une opinion contraire. Cher ami, vous me comprendrez.

J'espère que Hegel vous a depuis longtemps envoyé le livre. Il contient de l'ancien et du nouveau, et bien des choses auxquelles je n'attache que peu d'importance. Néanmoins tout cela eut part au développement de ma personnalité. Donnez-moi votre avis; il est du plus haut intérêt pour moi de le connaître.

Et que faites-vous dans la douce Italie? Votre maladie eut cela de bon qu'elle vous y envoya vivre un été. Je pense à vous journellement. Je vous vois tantôt à Frascati, tantôt à Albano ou à l'Ariccia. Où êtes-vous au juste? Et que préparez-vous de neuf en vue de l'avenir intellectuel? Je suis certain que quelque chose a mûri en vous, durant votre longue maladie. Un des avantages d'un affaiblissement physique est de nous purifier, de favoriser la croissance de germes qui autrement ne se fussent pas développés. Je n'ai été vraiment malade qu'une seule fois. C'est peut-être à cause de cela que je n'ai jamais été tout à fait bien portant. *Chi lo sa!...*

La « Commune » de Paris n'a-t-elle pas indignement agi en me gâtant mon excellente théorie gouvernementale, ou, plus exactement, « antigouvernementale »? Voilà mon idée pour longtemps anéantie. N'importe! Le fond en est bon, cela me saute aux yeux; elle sera quelque jour mise en pratique, sans rien qui la tourne en caricature.

J'ai souvent médité sur ce mot de vous : que je ne me suis pas « élevé au niveau actuel de la science ». Comment l'eussé-je fait? Chacun de nous n'apporte-t-il pas en naissant l'esprit de son époque? N'avez-vous jamais été frappé, en contemplant une collection de portraits d'un siècle passé, de l'air de famille commun à toutes les personnes appartenant à une même période? Il en est de même dans le domaine de l'intelligence. La science, que nous autres profanes ne possédons pas, nous est donnée jusqu'à un certain point à l'état de divination ou d'instinct. L'écrivain doit surtout être voyant. Le don de réflexion lui est moins nécessaire; j'y verrais, pour ma part, un danger.

Cher Brandes, ce m'est toujours un soulagement de vous parler à cœur ouvert, et une grande, grande joie de vous écouter, même quand votre parole ne vient à moi qu'écrite. Donnez bientôt cette joie à

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

VII

Dresde, le 24 septembre 1871.

Cher Brandes !

C'est toujours avec des sentiments mêlés que je vous lis. Ce que vous m'écrivez ressemble plus à de la poésie qu'à des lettres. Je crois entendre le cri de détresse d'un individu demeuré seul dans une vaste étendue dépeuplée. Et je ne puis qu'être heureux et vous remercier de ce que ce cri s'adresse à moi. Mais, d'un autre côté, je me sens plein d'inquiétude, car je me demande : « A quoi aboutira un tel état d'esprit ? » Pour me tranquilliser, il me reste l'espoir que ce n'est qu'une transition. Il me semble que vous traversez la même crise que moi lorsque je me préparais à écrire *Brand*.

Je me suis convaincu que vous trouverez, vous aussi, le remède qui chasse le mal. Produire avec énergie constitue un excellent traitement. Par-dessus tout, je vous souhaite un robuste égoïsme qui vous fasse considérer ce qui vous appartient en propre comme ayant seul une valeur, une importance réelles, tout le reste n'existant pas. Ne croyez pas, pour cela, que ma nature soit brutale. Vous ne sauriez mieux servir la société qu'en monnayant le métal dont vous êtes fait. Je n'ai jamais bien compris la solidarité. Je l'ai acceptée ainsi qu'un traditionnel article de foi. Si l'on avait le courage de l'écarter complètement, on se délivrerait du poids le plus lourd qui gêne la personnalité. — Il y a des moments où l'histoire de l'humanité m'apparaît comme un grand naufrage : il s'agit de se sauver soi-même. Je n'attends rien de réformes partielles. La vérité est que nous sommes engagés dans une fausse voie. Pensez-vous qu'on puisse fonder quelque espérance sur la situation actuelle ? sur l'inaccessible idéal et autres balivernes ? Toute la longue suite de générations me produit l'impression d'un jeune homme qui aurait laissé les outils d'ouvrier pour entrer au théâtre. Nous avons fait fiasco dans l'emploi d'amoureux et dans les rôles

héroïques. Nous n'avons un peu de talent que pour jouer les jocrisses. Mais ce talent se perd tandis que la conscience individuelle grandit. Je ne crois pas que dans les autres pays les choses aillent mieux que dans le nôtre. Partout les intérêts supérieurs sont étrangers à la masse.

Et j'essaierais d'arborer un drapeau! Cher ami, ce serait courir une aventure dans le genre de celle de Louis-Napoléon débarquant à Boulogne avec un aigle sur la tête. Plus tard, quand l'heure de sa mission eut sonné, il n'eut pas besoin de l'aigle. En travaillant à *l'Empereur Julien* [1] je suis devenu fataliste. A vrai dire, cette pièce est une espèce de drapeau. Ne craignez pas cependant d'y trouver une thèse. J'étudie les caractères, les projets qui se heurtent, l'histoire, en un mot; je ne me mêle pas d'en tirer une morale, — à moins, toutefois, que par la morale de l'histoire vous n'entendiez sa philosophie. Il va de soi qu'une philosophie ressortira de l'œuvre : ce sera le jugement prononcé en fin de compte sur les parties en lutte et sur la distribution de la victoire. Mais tout cela n'est rendu clair que par l'exécution.

Votre lettre sur cette matière ne m'a pas tourmenté, d'abord parce que j'avais prévu vos objections, ensuite parce que je traite le sujet autrement que vous ne croyez.

J'ai reçu votre livre; je vous dirai seulement que c'est une lecture à laquelle je reviens sans cesse. Cher, excellent Brandes! Il m'est impossible de comprendre que vous puissiez être découragé. Chez vous la vocation se marque à un rare degré. Alors, à quoi bon ce découragement? Avez-vous le droit d'être abattu?... Mais ne doutez pas que je ne sympathise avec vous...

Pour finir, un chaleureux merci de votre visite à Dresde! Ce furent pour moi des jours de fête. Prospérité, santé et tout ce qui est bon!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

1. Seconde partie du drame historique : *Empereur et Galiléen*.

VIII

Dresde, le 4 avril 1872.

Cher Brandes !

... Vous m'apprenez des choses incroyables. Moi qui vous croyais en plein bonheur, en plein triomphe ! Il est impossible que vous n'ayez pas une armée derrière vous. Rappelez-vous que vous conduisez au feu des recrues. La première fois, celles-ci lâchent pied. La seconde fois, elles tiennent bon ; la troisième, elles suivront leur chef à l'assaut et à la victoire.

La presse libérale vous repousse. Naturellement. Je vous exprimais un jour mon mépris pour les libertés politiques. Vous me contredites alors. Mais, depuis, certaines expériences ont dû vous éclairer. Cher ami, les libéraux sont les pires ennemis de la liberté. Un gouvernement absolu est le plus favorable à la liberté de pensée. On l'a vu en France, plus tard en Allemagne. Actuellement, on le voit en Russie.

Venons à ce qui depuis quelque temps occupe sans cesse mon esprit et trouble mon sommeil. J'ai lu vos conférences.

Un écrivain en plein labeur ne pouvait tomber sur un livre plus dangereux. C'est un de ces ouvrages qui creusent un gouffre entre hier et aujourd'hui. Après mon voyage d'Italie, je ne concevais pas comment j'avais pu vivre avant d'être allé dans ce pays. Dans vingt ans, on ne comprendra pas qu'une vie intellectuelle ait été possible dans le Nord avant ces conférences. Je ne possède pas une claire notion de ce qui fut jadis accompli par Steffens[1]. Je suppose qu'il donna une nouvelle forme aux théories esthétiques. Votre livre n'est pas une histoire de la littérature conçue et exécutée selon les règles traditionnelles, ni une histoire de la culture générale. Je ne chercherai pas à définir ce qu'il est. Je le compare aux champs d'or de Californie, je songe à ce qui s'y passait lorsqu'ils furent découverts : on y devenait millionnaire ou l'on y périssait misérablement. Sommes-nous doués d'une constitution intellectuelle suffisamment robuste ? Je

1. Voir l'avant-propos.

l'ignore ; peu importe, d'ailleurs ; les idées qui sont dans l'air briseront les organismes trop faibles pour les absorber.

Vous dites que, dans la Faculté de philosophie, toutes les voix vous sont hostiles. Cher Brandes, voudriez-vous qu'il en fût autrement? N'est-ce pas la philosophie de la Faculté que vous combattez? Une guerre comme celle que vous menez ne peut être menée par un fonctionnaire du gouvernement royal. En ne vous fermant pas la porte au nez on vous prouverait qu'on ne vous craint pas.

Pour ce qui est des attaques dont vous êtes l'objet, des mensonges, calomnies, etc., je vais vous donner un conseil que je sais bon, par expérience personnelle. Gardez une attitude hautaine, c'est le seul procédé dont il faille user en pareil cas. Regardez droit devant vous; ne laissez pas supposer qu'une parole de vos ennemis ait eu prise sur vous. En un mot, faites comme si vous ignoriez l'existence de vos adversaires. Croyez-vous que leurs attaques aient force de vie? Autrefois, quand je lisais, le matin, quelque violent article contre moi, je me disais : « Je suis un homme fini, jamais je ne m'en relèverai! » Je me relevais pourtant; personne ne se souvient plus de ce qui fut écrit alors; moi-même, je l'ai depuis longtemps oublié. On tombe dans la vulgarité en essayant de se défendre : évitez cela. Commencez une nouvelle série de conférences, ayez un calme, un sang-froid irritants, un dédain joyeux de tout ce qui branle et menace ruine autour de vous. Pensez-vous que des choses vermoulues puissent résister?

Je ne sais ce qui résultera de cette lutte à mort entre deux époques. Tout plutôt que le maintien de ce qui est! Voilà pour moi la raison déterminante. Je n'attends pas de la victoire qu'elle nous donne une réforme durable ; jusqu'ici la marche en avant nous a toujours fait passer d'une erreur dans une autre. Mais la lutte a du bon ; elle est saine, elle rafraîchit. Votre attitude combative prend à mes yeux l'importance d'une grande et géniale manifestation. Si les conservateurs crient au blasphème, ils feront bien de songer que c'est eux les blasphémateurs. Car vous entrez pour beaucoup dans les desseins de Celui qui est en question.

J'apprends que vous avez fondé une société. Ne comptez pas trop fermement sur chacun de ceux qui se rallieront à

vous. Le grand point est de faire accepter par les adhérents les prémisses posées par vous. Je ne suis pas certain que votre position soit fortifiée par ce moyen. Selon moi, le solitaire est le plus fort. Mais je suis ici à l'abri, tandis que vous êtes exposé à l'orage; cela modifie bien des choses.

Adieu pour cette fois, cher Brandes! Ayez une pensée amicale pour moi et pour ma tâche, à côté des préoccupations qui désormais auront seules une valeur à vos yeux, parce qu'elles ont trait à ce que vous considérez comme votre bien spirituel.

Excusez la précipitation et l'incohérence des idées!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

IX

Dresde, le 31 mai 1872.

Cher Brandes!

Merci pour vos dernières lignes! J'ai lu avec un vif intérêt ce que vous venez de publier pour la défense de vos idées. Mais je ne puis revenir sur l'opinion que je vous exprimais avant de savoir que ce plaidoyer allait paraître : vous faites trop d'honneur à la plupart de vos adversaires en condescendant à vous défendre. Votre cause est celle de ce qui doit venir: elle se défendra d'elle-même, il n'y a qu'à prendre patience.

Je vous écrivis hâtivement, l'autre jour, et j'étais absorbé par un unique sujet, au point que j'oubliai de vous remercier du compte rendu de mes poésies. Il me parvint comme une lettre d'ami et appelait ma réponse. A présent, il est trop tard: je remets la chose à notre prochaine rencontre.

Où et comment pourrons-nous nous voir cet été? Je ne pourrai me rendre à Copenhague; il me sera même difficile de quitter Dresde. Mais ne songez-vous pas à vous absenter et à nouer des relations en Allemagne? N'avez-vous pas l'intention de traduire vos conférences? Dans une lettre que je reçus il y a quelques jours, Adolphe Strodtmann[1] vous désignait

1. Homme de lettres allemand.

comme « le plus génial de tous les critiques modernes ». Je crois que vous l'êtes, en effet, et quelque chose de plus encore. Aussi je considère que votre tâche en ce monde n'est pas limitée au Nord scandinave. Venez ici, si vous le pouvez!

Je m'étonne que vous n'ayez pas songé à faire des conférences en Suède. Sous beaucoup de rapports, les Suédois retardent sur les autres Scandinaves. Mais, précisément à cause de cela, ils sont moins éloignés de ce qui doit venir. L'avance que nous avons sur eux a été prise sur une fausse route.

Je travaille toujours à *l'Empereur Julien*. J'ai la plus grande envie de m'ouvrir à vous au sujet de cette pièce, mais je sens que je ne le pourrais sans risquer un malentendu.

J'espère que ma précédente lettre vous est parvenue. Votre intention est-elle de publier immédiatement vos nouvelles conférences?

J'aurais à vous écrire encore sur une foule de choses. Mais je ne le ferai pas tant que je garderai l'espoir de vous voir dans un avenir prochain. Écrivez-moi bientôt!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN.

X

Berchtesgaden (Bavière), 23 juillet 1872.

Cher Brandes!

Vous ne m'en voudrez pas de mon long silence lorsque vous en connaîtrez la raison. Je suis, cette fois, contre mon habitude, absolument innocent.

J'ai couru la Bohême et d'autres parties de l'Autriche et suis venu échouer dans le Tyrol bavarois où je compte rester quatre ou cinq semaines. C'est ici que j'ai trouvé votre lettre.

De vos précédentes déclarations je ne pouvais conclure que vous viendriez à Dresde cet été; sinon, je me serais arrangé autrement. Mais l'été est long en ce pays-ci : vous m'y trouverez encore en septembre et vous serez reçu à bras ouverts.

Je suis si éloigné d'éprouver une inquiétude à l'idée de collaborer à votre périodique que j'ai déjà dressé un plan;

il comprend diverses choses qui me paraissent bonnes à dire et qui vous intéresseront peut-être, le tout sous forme de lettres rimées traitant des conditions politiques, littéraires et autres particulières à nos pays ou à notre époque.

Ce serait en quelque sorte ma profession de foi. A vous, cher Brandes, à votre cause je n'apporterais pas un appui direct. Mais il n'y a pas d'autre manière pour moi d'être des vôtres. Je dois me limiter à ma sphère d'idées, laquelle est petite. C'est là que j'exerce de mon mieux mon activité. Ne voyez en cela nul égoïsme!

Je ne saurais dire encore à quel moment il me sera possible de commencer ma collaboration. Le monstre Julien m'accapare, je ne puis le quitter. Nous causerons de la chose. La perspective de passer pour un homme de parti ne m'effraie pas. Au surplus, j'ai peine à comprendre que l'on me regarde aujourd'hui comme étranger aux partis.

Je m'étais dit depuis longtemps qu'un organe au service de vos idées vous était nécessaire. Mais je ne me doutais pas que vous en eussiez besoin « pour vivre », comme vous me l'apprenez dans votre lettre. Le Danemark n'aurait-il vraiment pas une place vacante à vous offrir? La chaire d'esthétique est-elle occupée? Si oui, par qui? On ne saurait en vouloir à la vieille clique de vous tenir à l'écart. Mais qui oserait accepter l'emploi quand vous en êtes exclu? Qui donc pourrait paraître comme l'élu et ne pas se sentir accablé de honte en se comparant à vous?... Ce m'est inconcevable.

Je suis heureux que vos conférences soient éditées en allemand. Quelques extraits, publiés dans *Ueber Land und Meer*, ont, paraît-il, été remarqués et ont vivement intéressé. J'ai entendu prononcer votre nom au Cercle littéraire de Dresde. Venez! c'est à l'étranger que nous autres gens du Nord nous devons gagner des batailles. Une victoire remportée en Allemagne vous donnerait un grand prestige en Danemark.

Cordiales amitiés, à bientôt!

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

Traduit du danois par Madame M.-R. Rémusat

(La fin prochainement.)

VIE DE CHATEAU[1]

IV

C'était la plus grande solennité mondaine de la saison. Malgré l'élévation du hall jusqu'au toit de l'hôtel, on étouffait. Les fenêtres ouvertes sur le jardin laissaient pénétrer l'odeur violente des acacias en fleurs, qui, par bouffées, se mêlait aux exhalaisons humaines pour alourdir l'atmosphère. Les salons se peuplaient. De longues traînes chatoyantes glissaient sur les tapis; hors des corsages s'épanouissaient des épaules moites, et des têtes constellées scintillaient comme des astres. On entrait, on entrait toujours. Mrs. Ledstone offrait cette somptueuse fête à la société parisienne afin de célébrer comme il convient la signature d'un contrat où la fiancée apporte trente millions et le jeune homme une couronne fermée.

Il n'était que temps pour le prince de Prax d'empocher l'énorme enjeu de cette partie. Tout n'est pas plaisir pour un roi de la mode! Depuis dix ans que celui-ci étonnait de son élégance les boudoirs du monde et du demi-monde, il avait éprouvé bien des revers. On aurait pu croire que ce groupe de viveurs auquel il appartenait n'avait d'autre souci que d'occuper une activité oisive à cueillir des femmes aux étalages des théâtres, des cafés du boulevard, ou des salons. Quelle erreur!... Si le plaisir est facile pour ceux qu'une

1. Voir la *Revue* du 15 août.

chance rare met dès la jeunesse en possession d'une grosse fortune, il est un travail de forçat pour les autres. Tant qu'Armand de Prax avait mangé l'héritage de son père, sûr du lendemain, il s'était laissé vivre avec indifférence. Il n'y eut pas de fête qu'il n'égayât de sa verve, pas un cotillon qu'on ne le suppliât de conduire; sa compétence sur les graves questions du chic était indiscutée. Dans les cas litigieux de duel ou d'honneur, on l'écoutait de préférence à tout autre. Soudain, le manque d'argent lui gâta l'existence. Il hésita, un instant, entre les deux expédients suprêmes que la société offre aux gentilshommes à bout de ressources : le jeu, ou le riche mariage. Bah ! pourquoi se presser de recourir à ce dernier moyen qui exigeait tout un effort de recherche et de séduction fastidieux? Alors, sous des dehors nonchalants, il engagea une lutte terrible. C'était la nuit que se livraient les assauts. Vers trois heures du matin, croisant les camarades qui rentraient endormis dans des fiacres, Armand, d'un pas ferme, se dirigeait vers le cercle. Son sang-froid, à cette heure où les pontes affaiblis se défendent mal, lui valut des banques heureuses ; puis vinrent des soirs moins fortunés où la chance tourna. Il connut l'embarras des factures présentées lorsque le tiroir est vide, l'astuce des usuriers, les emprunts onéreux aux fournisseurs, le refus des amis. Il traversa tous les défilés où conduit le besoin de vingt-cinq louis. Décidément, il fallait aviser. Sa mère se chargea de lui trouver une héritière parmi les « transatlantiques ». Entre les nombreuses perruches du Nord et du Sud-Américain, Elinor apparut comme la colombe de l'arche. Avec celle-là, tout irait pour le mieux; il n'y aurait même pas la cérémonie toujours un peu suspecte de l'abjuration : comme sa mère, elle était catholique.

Ce soir-là, Mrs. Ledstone atteignait enfin au but de ses plus chères ambitions. Si haut qu'elle les eût portées, jamais elle n'avait imaginé un gendre mieux à sa convenance que le prince de Prax. Aucun introducteur n'était plus qualifié que celui-là pour la réintégrer dans cette véritable patrie que forment entre eux les gens bien nés. Tout de suite, elle s'était sentie de pair avec les plus grandes dames du faubourg Saint-Germain, parmi lesquelles, d'ailleurs, sa magnifique allure d'impératrice la faisait remarquer.

Chaque fois que, par la porte du hall ouverte à deux battants, elle entendait annoncer quelqu'une des « personnalités » marquantes qui allaient devenir les alliées de sa fille, son cœur battait une charge de victoire, et une transparence pourpre animait le marbre de son teint. Debout à l'entrée, elle recevait les saluts, les félicitations des arrivants. C'était un défilé continu de gens célèbres dans tous les genres, tels qu'en acclimate la société cosmopolite: gros personnages de la finance, diplomates, quelques artistes et beaucoup de jolies femmes. Mais Mrs. Ledstone reniait dans son cœur ceux-là qui avaient fait jusqu'ici l'agrément de ses réceptions : elle n'avait d'yeux que pour les invités de son gendre.

Les Rochemont étaient les premiers à se réjouir de la grande nouvelle qu'on annonçait : l'acquisition du magnifique domaine de Belcourt, qu'Elinor offrait en cadeau de noces à son époux. Les deux ménages allaient être voisins; on se verrait constamment. C'était un échange entre les jeunes femmes de projets et de compliments réciproques. Elles circulaient ensemble à travers la foule, et la foule, qui se retournait pour voir la fiancée, regardait surtout Germaine. Elle était ravissante. Ce qui, quelques mois auparavant, subsistait d'un peu bourgeois, d'indécis encore dans sa beauté avait entièrement disparu, comme la forme d'un bouton se perd dans l'éclosion de la rose. Toute sa personne rayonnait d'une vitalité singulière. Des ailes lui seraient venues qu'elle n'eût pas effleuré le tapis d'un pas plus léger.

Cinq salons se succédaient, tendus d'étoffes précieuses, de tapisseries mythologiques. Contre les murs, des tableaux de maîtres anciens, des bahuts sculptés, des groupes de marbre et des bibelots de grand prix proclamaient la richesse de l'héritière. Décidément, c'était un vrai butin de roi qui allait échoir au bel Armand. Il passait au milieu de ce palais, dédaigneux en apparence, mais avec une âme contractée d'émotion, — l'âme du joueur qui a fait sauter la banque.

Elinor, qui l'avait rejoint, lui murmurait des phrases de tendresse à l'oreille. Elle ne pouvait passer plusieurs minutes sans lui redire la parole qui vient aux lèvres amoureuses comme une respiration : « Je vous aime ». Ils arrivaient au

dernier salon, une petite pièce Louis XVI, toute blanche avec des rayures bleu pâle et des couronnes Pompadour. Sur des tables s'étalait « l'exposition des cadeaux ». La mode, autrefois restreinte à la famille, de fournir le jeune ménage d'argenterie, d'ombrelles et de flacons, d'éventails et d'une foule d'objets inutiles s'étend maintenant aux amis et aux simples connaissances. On se presse, on s'extasie autour de cette exhibition vaniteuse; on lit avec curiosité les noms des donateurs. Ici, plusieurs cartes de provenance royale attestaient les hautes relations et les intimités flatteuses de l'époux. Mais Elinor, absorbée dans le recueillement de son amour, ne prêtait aucune attention à ces choses, que toutes ses amies pourtant lui enviaient.

On s'arrêtait surtout devant la vitrine de joaillerie, auprès de laquelle deux agents de police stationnaient, reconnaissables à l'agitation de leurs regards dans leurs faces immobiles.

Plusieurs parmi les bijoux avaient un air d'autrefois; l'éclat des pierres et leur monture démodée faisaient penser à des parures de cour. Ils étaient offerts à sa belle-fille par la princesse de Prax, car c'est une tradition à laquelle l'aristocratie reste fidèle de conserver même dans ses jours difficiles et de transmettre l'héritage des joyaux, comme un dernier vestige de sa splendeur passée.

Le marquis de Rochemont, à son tour, désirait complimenter sa future cousine. Il s'approcha de miss Ledstone; mais la foule qui le pressait, l'atmosphère étouffante du salon, le malaise indéfinissable qu'éprouvent les sanguins à être enfermés, altéraient son humeur et lui rendaient laborieuse toute tâche d'amabilité. Le « coup de fion » que Paris, malgré eux, impose aux plus récalcitrants campagnards l'avait façonné. Chaussé ainsi de frais et ganté fin, il n'eût pas été plus mal qu'un autre, sans cet air renfrogné qu'il avait dans les salons.

La vie mondaine est un terrible engrenage auquel il est bien difficile d'échapper quand une fois on s'y est laissé prendre. Hubert avait subi la fatalité de cet entraînement. Les bals avaient succédé aux dîners; les invitations s'enchaînèrent, et il n'y eut bientôt plus un soir où il ne lui fallut endosser l'habit et accompagner sa femme. Depuis l'arrivée du jeune ménage à Paris, c'était une suite ininterrompue de plaisirs : on aurait dit une contagion, une épidémie qui gagnait tous

les jours du terrain. La réputation de beauté que méritait Germaine se répandit vite; son esprit amusant la fit rechercher. Au premier rang de celles qu'on admire, elle fut enivrée; un appétit sensuel de flatterie la poussait à multiplier ses triomphes devant un public toujours plus nombreux.

La société patricienne bientôt ne lui suffit plus. Elle en descendit comme d'un Olympe pour être choyée, adulée par les simples mortels. On l'attira chez les artistes. Elle devint l'idole de cette élite bruyante qu'on nomme le tout-Paris, sans doute par une appellation ironique, car elle se compose surtout d'étrangers. Cette promiscuité déplut à Hubert, dont le sang, l'éducation, les principes provenaient de la plus pure source française. Il n'y avait pas un usage, pas une tendance, dans ce monde cosmopolite, qui ne dût blesser ses instincts de hobereau. Ses tentatives de lutte furent vaines. Il fut emporté malgré lui par le tourbillon d'une petite cervelle de femme toujours tournant autour de ce but unique : s'amuser. Il cédait avec un cœur jaloux, mécontent, irrité contre la vie qu'on lui faisait mener, contre les gens qu'il voyait, contre les fêtes où on le traînait; mais il cédait. Il avait la sensation d'une sorte d'asservissement à une puissance secrète qui le dirigeait, ployait sa volonté, agissait sur tout son être depuis qu'il était marié. Il n'était plus lui, il n'avait rien imposé, rien obtenu. Sa femme avait toujours été la plus forte. Pas un goût ne leur était commun, pas une opinion dont l'un ne rencontrât aussitôt le démenti dans l'esprit de l'autre. Et les habitudes indéracinables de chacun !... En récapitulant ce qu'avaient été ses premiers mois de vie conjugale, Hubert s'aperçut avec effroi que son temps, sa liberté, sa personnalité même lui avaient échappé. Il appartenait à sa femme, aux caprices de sa femme, aux amis de sa femme : il ne s'appartenait plus. L'aimait-il donc, pour subir à ce point l'ascendant de sa volonté ?... Non, il ne l'aimait plus; il avait perdu jusqu'à cette effervescence qui, au début du mariage, ressemble à l'amour. Alors, quelle était la puissance secrète qui le menait ?... Si pénible qu'il soit de s'avouer certaines choses, il faut pourtant y voir clair : ce qui tenait le marquis de Rochemont en dépendance, ce qui l'empêchait de regimber et de se montrer

le maître, c'était sa pauvreté, la honteuse pauvreté du mari entretenu...

Il était toujours à la même place, perdu dans d'amères réflexions, quand Armand se trouva près de lui. Liés depuis l'enfance et un peu parents, comme on l'est toujours dans l'aristocratie, où le réseau des alliances s'élargit et se resserre sans jamais rompre l'entrecroisement des familles, ils étaient, quoique de caractères très différents, sympathiques l'un à l'autre. Au moment où son cousin allait s'engager dans une union désassortie assez analogue à la sienne, Hubert eut envie de l'avertir, de lui crier : « Prends garde, il n'y a pas de marché plus onéreux qu'un mariage d'argent. Sois sûr que le jour où un gentilhomme signe un contrat où ne figure que son titre pour tout apport il met le sceau à son abdication d'homme libre. »

Mais, retenant cet aveu de sa propre déchéance, il questionna prudemment, d'un ton amical :

— Crois-tu que miss Ledstone se plaise dans notre pays? Est-ce qu'elle ne trouvera pas la vie de château un peu sévère, à Belcourt, n'ayant jamais quitté Paris?

Armand eut un sourire d'inexpugnable fatuité :

— Quelle idée!... Mais elle ne parle que de nous enfermer dans l'île de Robinson et d'y élever une ribambelle d'enfants!

— En ce cas, — fit Hubert, — tu es un veinard.

Armand l'arrêta :

— Je t'avoue que je compte me soustraire au moins à la première partie de ce programme, car mes propres goûts s'accommoderaient mal d'un long séjour à la campagne.

— Il faut donc — grommela Hubert — que, dans un ménage, il y ait un des époux qui se sacrifie à l'autre...

Armand n'eut aucune difficulté à adopter cet axiome :

— Naturellement! Il ne s'agit que de savoir auquel échoit ce rôle ingrat.

Hubert insinua faiblement :

— Ne crains-tu pas que ce ne soit le moins riche qui doive le plus souvent se plier aux volontés de l'autre?...

La physionomie gouailleuse du prince disait assez la parfaite assurance qu'il avait d'être toujours son propre maître. Il ajouta complaisamment :

— Sois tranquille, mon cher ! Elinor m'aime assez pour se conformer à n'importe lequel de mes désirs.

L'aisance légère de son esprit ne lui laissait prévoir qu'un des risques du mariage. Étant sûr de sa compagne, se sentant hors de la griffe des créanciers, il croyait n'avoir plus rien à redouter de l'existence. Jamais il ne s'était dit qu'on n'inspire pas un grand amour sans assumer en même temps des devoirs, des obligations auxquels il est dangereux de se soustraire. Il ne s'était pas aperçu de l'exclusivisme sauvage avec lequel Elinor, dans leur union, ne considérait que lui, lui seul, séparé de ses avantages sociaux. Sans quoi, il se serait peut-être effrayé d'avoir à fournir de son cœur, de sa personne, de sa présence, de ses pensées, ce qu'avait le droit d'en attendre la femme qui lui apportait des trésors en échange.

Il s'empressa de la rejoindre, car, de l'autre bout du salon, trouvant qu'il s'attardait loin d'elle, Elinor lui adressait le tendre appel d'un regard impatient.

Hubert se mit à examiner la jeune fille, comme pour déchiffrer cette énigme du destin que dissimule chaque vierge sous la pureté de son regard. Cette fille d'outre-mer assurément n'était pas banale, avec son teint doré où s'ouvraient d'immenses yeux de velours, avec le reflet fauve de ses cheveux et sa bouche saignante, un peu charnue, sur un menton solidement dessiné. Sa physionomie exprimait à la fois tant de fermeté et une si parfaite douceur animale qu'il était difficile d'en rien conclure.

« Après tout, elle rendra peut-être son mari heureux ! » pensa Hubert, en exhalant le gros soupir que l'idée du bonheur d'autrui arrache immanquablement à l'homme mécontent de son sort.

Toutefois, comme il attribuait le malentendu de son ménage à la différence des milieux où lui et sa femme avaient été élevés, à cette seconde — nature, moins flexible que la première, — que crée en nous l'éducation, il corrigea son premier pronostic. Comment son cousin pourrait-il s'apparier à cette petite exotique dont l'accent même ne s'était pas conformé aux intonations françaises ? On n'aurait pas pu reprocher à Elinor l'élégance excessive que tant de jeunes filles arborent comme un défi à la prudence des épouseurs : elle était simple,

avec pourtant ce rien d'excentrique par lequel une étrangère réussit à dénaturer la plus parisienne des toilettes. On découvrait dans la sienne, dans sa coiffure pesante nouée sur la nuque, dans la fleur vive piquée derrière l'oreille, à la mode espagnole, juste la petite nuance qui fait dire : « Celle-ci n'est pas de chez nous ». Et tout cela contribuait à la rendre encore plus énigmatique...

Adossé au chambranle, entre le hall et les salons, résistant des épaules contre la cohue grossissante, Hubert continuait à considérer d'un œil malveillant les éléments mêlés qui se pressaient autour de lui. Tout lui était suspect : argent, titres, visages, et jusqu'à l'honneur des maris.

Il courait de tels bruits sur beaucoup !

Le baron Kreutzer, qui venait de gagner un supplément de millions en quelques semaines, promenait comme un trophée la toute blonde comtesse de Croixnéant. On la disait, pendant que son mari essayait bravement de refaire leur fortune au Transvaal, plus efficacement occupée à faire valoir son esprit d'intrigue et une poitrine de marbre auprès du célèbre financier.

Madame Lavenay passa, le profil tragique, sans écouter ce que lui murmurait un garçon pâle à mine de délateur. Ses yeux limpides semblaient seuls vivre dans sa physionomie. Ils regardaient, scrutaient, fouillaient tous les coins. Qui cherchait-elle ainsi ? Son amant, Gaston de Cœuvres, dont l'autre venait de lui signaler le flirt avec une des petites Lilienthal. C'était la terreur de cette malheureuse que le jeune homme épousât Lucy, la plus laide entre les filles du banquier : on prétendait que son père l'avantageait de cinq cent mille francs, parce qu'elle était la seule dont il fût sûr d'être l'auteur.

Puis ce fut la comtesse de Lambel-Camors, une beauté mûre, blanchissante sous une crinière au henné. Elle marchait au bras d'un ami de son fils et inclinait vers lui son buste lourd de diamants. Que pouvait-elle promettre tout bas qui mît au front de ce jouvenceau une telle expression de conquête ? Assurément pas le don de sa personne.

Bien qu'assez incrédule aux sales histoires qui circulent dans le monde, Hubert éprouvait un malaise à coudoyer ceux qui les colportent. Il se demandait ce qu'on était capable

d'inventer sur lui, sur sa femme. Il songeait qu'eux aussi pouvaient être jugés, critiqués, en butte à la malveillance publique, sans imaginer pourtant quel genre de reproche on aurait trouvé à leur adresse.

En ce moment, Germaine faisait valoir les grâces abondantes et sveltes de sa taille au centre d'un groupe masculin présidé par Maxence Dutreil, un beau garçon que le marquis ne pouvait souffrir. Elle semblait ainsi, avec l'émail brillant de ses yeux, le jeu ailé de son éventail, ses beaux bras faits pour attirer, la gaieté de son sourire, une personnification de la coquetterie féminine. On s'inclinait devant elle avec adoration ; elle tendait la main, souhaitait des bonjours rapides, se récriait à tout propos. Rien de tout cela n'était coupable, d'une créature née pour répandre la joie; mais le caractère ombrageux d'Hubert s'y résignait mal. Ses habitudes rustiques ne l'avaient pas préparé aux tolérances des maris parisiens. Il s'irritait de voir sa femme exciter, sous ses regards, la convoitise des hommes, dans une de ces toilettes qui sont une provocation. La robe de Germaine lui collait au corps aussi exactement qu'un drap mouillé, et des gouttes de cristal illuminaient sa forme de nymphe. La pensée d'Hubert retourna aux réunions de province qu'il avait fréquentées avant son mariage. Quelle différence ! Les jupes autour des hanches s'envolaient chastement, les corsages paraissaient du moins renfermer quelque pudeur. La vieille aristocratie rurale à laquelle appartenaient les Rochemont avait gravé son empreinte en lui profondément ; il en avait accepté les idées et les mœurs austères, sans discussion. Si les idées sont étroites, il faut avouer que les mœurs sont restées assez pures, au moins chez les femmes. Celles qui ont des aventures sont rares, et leur réputation devient telle qu'on les montre au doigt. Sans expérience personnelle, Hubert en était demeuré aux enseignements de sa famille. L'idée de soupçonner une femme de son monde, sa femme, ne pouvait se faire jour dans son esprit que sous la plus accablante évidence.

Las d'avoir été debout toute la soirée, comme une borne qu'on heurte au détour du chemin, il n'en pouvait plus, il souhaitait impatiemment du repos. Il adressa de loin des signes à Germaine, qui n'eut pas l'air de les remarquer.

« Les autres, pensait-il, s'en vont quand ils veulent ; et moi, il faut que j'attende le caprice de cette écervelée... »

A la fin il s'approcha, et, timidement :

— Partons-nous ?

Elle répondit d'un ton bref :

— Pas avant tout le monde, j'imagine !

Et elle se retourna vers son interlocuteur.

C'était ce même beau garçon avec qui elle causait tout à l'heure, un de ces hommes à la figure mâle et brune que les femmes distinguent tout de suite comme un de leurs serviteurs et en qui elles ne tardent pas à reconnaître un maître. Maxence Dutreil déplaisait violemment à Hubert, peut-être par ce qu'il s'empressait auprès de sa femme, peut-être par simple incompatibilité d'humeur. Ses yeux hardis révélaient la confiance en soi ; tout son être respirait la certitude de réussir dans ses entreprises. Son élégance à la fois virile et raffinée offusquait ses rivaux incapables de l'imiter sans tomber dans le ridicule. On le redoutait à cause de son indiscutable supériorité aux armes ; on l'invitait pour ses talents d'amateur : personne comme lui ne savait improviser un à-propos, organiser une comédie de salon, et, au besoin, en jouer n'importe quel rôle. Il s'était ainsi rendu l'agent indispensable des organisations de fête. On le savait marié, mais il ne parlait jamais de sa femme, ne la présentait nulle part, et laissait entendre qu'on n'eût pas à s'en préoccuper. Il avait contracté dans sa première jeunesse, avant les spéculations rapides qui lui avaient procuré la fortune, une de ces unions obscures, qui vous rivent ensuite jusqu'à la mort. Plusieurs maris avaient subi de mauvaise grâce, mais subi, son irritante assiduité dans leur intérieur sans oser l'expulser, car ses manières étaient irréprochables. En même temps qu'il courtisait une femme du monde, on le voyait toujours occupé de quelque « demoiselle » connue. C'était l'alibi qu'il avait imaginé pour affirmer l'innocence de ses galanteries.

Pourquoi le marquis de Rochemont, qui avait méprisé autour de Germaine tant et tant de ces frêlons malfaisants nommés par elle d'un air ingénu, ses « petits flirts », put-il à peine contenir un mouvement de rage contre celui-ci ? Il les étudia pendant qu'ils causaient : lui, joignant à la séduction

d'une voix chaude celle d'un regard obstiné, pénétrant, — cet indéfinissable regard qui déshabille les femmes, les analyse sous leurs vêtements; — elle, les yeux vagues dans l'ombre azurée de ses cils, la bouche à demi déclose par le sourire qui découvrait la ligne humide et nacrée des dents. Comment n'eût-il pas pressenti l'insécurité de cette compagne et ce qu'il aurait à endurer d'elle? Il résolut de mettre fin à ces manières exaspérantes. N'était-il pas celui qui commande, après tout?... Il fit un pas vers les deux causeurs, prêt à saisir dans sa forte poigne la petite main qu'en ce moment Germaine faisait jouer au creux de son corsage, et à sortir avec elle du salon.

Comme il approchait, la mine étrange, tirée, le teint jauni, elle s'étonna, tendit l'arc de ses sourcils, et, d'un ton doucereux, elle demanda :

— Qu'avez-vous? Est-ce que vous êtes malade?

Hubert fut embarrassé. Comprenant ce que la violence aurait de grossier, d'inexcusable, il répondit :

— Non... J'ai seulement un peu chaud...

Feignant de croire à cette défaite, Germaine lui concéda :

— C'est vrai, on étouffe ici... Mais allez donc dans la serre... J'y étais tout à l'heure; il y fait excellent... Je vous appellerai quand je serai décidée à partir.

Comme tous ceux qui usent leur énergie en vaines résolutions, Hubert redevenait faible devant la réalité. Il se laissa persuader qu'en effet son indisposition avait une cause toute physique : le défaut d'oxygène, qui affectait son tempérament sanguin.

« Allons respirer », — se dit-il, en prenant le chemin de la serre.

C'était un superbe jardin d'hiver, rempli de palmes et de plantes tropicales. Un incessant jet d'eau s'écoulait sur des rochers de granit. Une éclatante bordure d'azalées blanches, roses, artistement panachées, courait au long du massif sombre des arbustes. Les lampes électriques, revêtues de pétales soyeux, versaient sur le feuillage une lumière adoucie. L'air tiède et mouillé portait un souffle de fleurs. Quelques sons éloignés de musique tzigane ajoutaient un trouble voluptueux à la mollesse charmante de cet Éden. Toutefois l'endroit était mal choisi pour calmer la colère qui plaquait en-

core son feu aux joues du marquis : tout lui rappelait trop, au contraire, en quelle terre factice il avait été transplanté ; son regret des libres espaces s'avivait, au milieu de cette végétation artificielle. Il fit le tour du bassin empli d'une eau lumineuse. Des poissons d'or et d'argent le sillonnaient en tout sens, sortes de monstres chinois aux orbites saillantes, à la queue déployée en voile de mousseline, aux nageoires transparentes ; ils tournaient en rond, montaient à la surface et se laissaient retomber, pareils à des flammes rouges, rapides et changeantes. La vue de ces animaux bizarres acheva d'exaspérer Hubert, en lui suggérant l'idée que tout était faux et déformé dans le Paris du luxe.

Un désir violent d'échapper à tout cela le poussait. Il franchit les trois marches qui reliaient la serre au jardin, et tout à coup il fut seul dans une fraîcheur délicieuse, au milieu de la profonde obscurité nocturne. A travers l'enchevêtrement des branches, on devinait la masse sombre du bois de Boulogne tapi au loin sous les étoiles. Des charrettes de maraîchers, lentement, une à une, piquaient l'avenue de leur unique lanterne, et s'enfonçaient dans la grande ville endormie pour y porter la denrée quotidienne.

Hubert retrouvait son véritable élément. Il but l'air de la nuit comme on avale une lampée d'eau fraîche ; peu à peu son sang s'apaisa, il oublia l'orchestre qui grinçait près de lui et se mit à rêver. Il rêva de la bonne et franche nature qui console les hommes et les nourrit. Encore quelques semaines de cette routine absurde qui l'opprimait ; puis, de nouveau, c'était la saine existence rurale, les toits bleus de Rochemont trouant le ciel, ses champs roussis au soleil de juillet, ses bois remplis de frissons d'ailes ! La médaille ne montrait plus son revers...

Ces images sereines effacèrent l'image du couple inquiétant, ou plutôt la modifièrent, en firent un de ces spectacles anodins où les maris arrivent à ne voir qu'un innocent ébat de la jeunesse.

Hubert se dit : « Étais-je fou de me bouleverser ainsi parce que ma femme aura flirté une fois de plus ! »

V

On était enfin à la veille de quitter Paris. Hubert revenait à cheval de la course qu'il avait poussée jusque dans les bois de Meudon, de Versailles, de Ville-d'Avray; heureux d'aspirer le grand air libre et pur, de renifler des senteurs sauvages, de secouer dans le vent ses soucis d'intérieur.

Faudrait-il chaque année recommencer une saison pareille? Pas un jour, pas un soir il n'avait eu le loisir de rester chez lui! Chez lui..., était-ce ainsi qu'il pouvait désigner l'appartement mis à sa disposition dans l'hôtel de son beau-père?... Certainement, M. Lebouchard était un excellent homme, mais son encolure paysanne, sa forte tête aux traits marqués, ses énormes bras qu'il tenait loin du corps avec leurs mains velues et maladroites, infligeaient à son gendre une humiliation perpétuelle.

Lorsque en maître de maison il s'asseyait en face de sa fille, qu'il mangeait bruyamment, parlait la bouche pleine, et riait de toute sa face cramoisie, le marquis de Rochemont se serait plus facilement cru l'hôte d'un de ses fermiers qu'à sa table de famille. C'était là, néanmoins, et seulement là, qu'il pouvait inviter ses amis à dîner. La chair était fine et abondante, les vins authentiques et vieux, et l'argenterie, la vaisselle, ornées de son blason.

Le bonhomme adorait sa fille. Pour obtenir de la garder longtemps, il comblait son gendre de prévenances. Le voyait-il taciturne, il s'enquérait aussitôt d'un de ses souhaits, et généreusement lui offrait le moyen de le satisfaire. C'était une série continuelle de cadeaux en argent et en nature, par lesquels il tentait d'acquérir les bonnes grâces du marquis; celui-ci les acceptait sans effusion, souvent même froissé, du rouge aux pommettes. N'était-ce pas sa liberté qu'on achetait ainsi? Et il lui semblait une fois de plus qu'il venait de la vendre.

Mais, ce matin-là, Hubert était tout à la joie du départ. Il faisait si beau dehors! Le pâle azur des ciels d'été flottait sur le Bois; la verdure était drue, luisante, vernie, toute

neuve encore de sève; les marronniers ronds laissaient tomber leurs dernières grappes. « Si j'allongeais ma promenade ? » pensa-t-il. Et, au lieu de regagner directement le rond-point, où il habitait, il s'en alla galoper autour du champ de courses de Longchamp. Après quoi, il hésita s'il s'enfoncerait dans une allée solitaire ou suivrait l'avenue des Acacias. Il n'était pas amateur des « potinières » où les chevaux s'impatientent sous des piqûres de mouches pendant que l'on cause, mais c'était sa dernière promenade : cela le tenta de croiser, avant de les quitter pour longtemps, ces habitués du Bois qu'il envoyait au diable.

Il les connaissait et en méprisait un grand nombre, sachant ce que les apparences policées du monde cachent de ressources suspectes, d'inconduite payée, d'infamies déguisées ou admises. Il reconnut Georges de Marcotte, qui, décidément, vivait d'une rente que lui faisait la comtesse de Lambel-Camors : il lui en coûta de soulever son chapeau pour rendre un salut. Il sentait peut-être vaguement qu'il y avait quelque chose de commun entre eux, que leurs âmes étaient assez voisines et que seule une convention sociale les distinguait. Il esquiva le bonjour à Frescheville, qu'on suspectait de tricher au jeu; mais il fut arrêté par le baron Kreutzer, ami de son beau-père, qui au su de tous, avait gagné sa fortune dans des tripotages éhontés. Ils parlèrent, un instant, de choses insignifiantes, où le marquis de Rochemont croyait deviner que l'autre l'obligeait à cette conversation publique afin de rehausser sa cote mondaine aux yeux des promeneurs. Il s'en voulait de sa complaisance et s'efforçait, par une lèvre hautaine et un regard insolent, de compenser son acte de faiblesse.

A un détour, il se trouva vis-à-vis du petit tonneau d'acajou que M. Lebouchard avait donné à sa fille. La voiture était arrêtée, vide; un groom, debout à la tête du poney, se tenait immobile, les gants rouges collés aux bottes. L'ensemble de ce joujou paraissait n'attendre pour rouler que le remontage d'une mécanique.

Hubert se dit :

« Je vais rencontrer Germaine. Elle sera bien surprise de me voir ici, car elle sait combien je fuis habituellement les endroits fréquentés... »

Tout en suivant la contre-allée réservée aux cavaliers, il examinait les silhouettes de femmes. L'appel clair et doux du ciel en avait fait sortir un grand nombre : elles étaient charmantes dans la simplicité un peu garçonnière de leur uniforme matinal, avec la démarche rythmée des courses hygiéniques. Toutes étaient moulées par les mêmes tailleurs, en sorte qu'il était difficile de les distinguer les unes des autres.

Hubert maudit la ressemblance des costumes qui l'empêchait de reconnaître au loin sa femme, de la deviner à première vue : pourquoi sont-elles toutes si pareilles? Soudain, ses tempes battirent plus vite : il venait d'apercevoir Germaine. Oui, c'était bien elle, avec son canotier de gamine, sa petite veste arrondie à la taille, sa jupe écourtée qui découvrait ses chaussures jaunes. Elle n'était pas seule. Un homme l'accompagnait... Maxence Dutreil. Tous deux marchaient droit sur Hubert sans le voir, tant leur conversation les absorbait. Le haut buste de Maxence se penchait vers la jeune femme, et elle l'écoutait, toute sérieuse, avec un air d'entente qui dénonçait l'habitude d'être ensemble.

Le choc ressenti fut si violent que la main d'Hubert, malgré lui, rudoya la bouche du cheval et arrêta brusquement son galop. Par un second mouvement, volontaire celui-là, il fit volte-face et disparut à travers le taillis, ne voulant pas, dans le désarroi de ses nerfs, frôler de près le couple surpris.

Les autres continuèrent leur chemin sous les grands arbres sans se douter que le destin était à leurs trousses. Ne devrions-nous pas toujours penser à cet indiscret qui nous guette, embusqué à quelque tournant?... Hubert, un peu remis de la secousse que lui avait causée cette rencontre, se demanda pourquoi il en était si vivement affecté. On a en soi comme une voix qui vous avertit du péril, il suffirait de l'écouter, mais on préfère croire celle qui rassure.

Après tout, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que Germaine se promenât avec M. Dutreil ou tout autre homme de sa connaissance. Quoi de plus naturel? S'il y avait entre eux quelque chose de coupable, est-ce qu'ils seraient à s'afficher dans l'endroit le plus en vue de Paris?... Alors, pourquoi ne pas les rejoindre?... Quelques secondes s'écoulèrent dans l'irrésolution; puis, avec cette superacuité que

détermine l'approche d'un rival, Hubert sentit qu'une haine trop vive l'empêcherait d'aborder convenablement Dutreil. A la seule idée du bonjour qu'il faudrait dire, une fièvre lui empoisonnait le sang : elle lui eût fait commettre quelque folie. Un soupçon sérieux n'avait pas encore traversé son cerveau. Il savait sa femme légère, frivole, coquette sans doute à l'excès, mais sa pensée n'allait pas au delà. Les règles pratiques sur lesquelles s'appuyait sa vie l'avaient jusque-là défendu contre l'hypothèse insoutenable de l'adultère. Pour la première fois, elle se présenta : si cela était, pourtant !... Vite il éloigna cette honte, comme une saleté qu'on rejette loin de soi. Quelles vilaines idées lui venaient là en tête ?...

Que s'était-il donc passé pour qu'une gravité si soudaine altérât ainsi la mine rieuse de la jeune femme ? Oh ! une chose bien simple. Elle venait d'entendre les paroles qui atteignent au cœur.

Maxence lui avait dit :

— Est-ce vrai que vous partez demain ?

— Hélas ! il le faut.

Il eut une expression de détresse :

— Alors je ne vous verrai plus ; vous allez m'oublier !...

— Pourquoi vous oublierais-je ? C'est auprès de vous que j'ai passé mes meilleurs instants.

Maxence reprit d'une voix âpre :

— Précisément vous m'oublierez, parce que je n'aurai été pour vous que de l'agrément...

Gentiment railleuse, elle interrogea :

— Alors vous auriez souhaité de me faire souffrir ?

— Oui. Je voudrais que vous soyez malheureuse de notre séparation.

Elle murmura, tout attendrie :

— Méchant ! Qui vous dit que je ne souffre pas ?

Maxence protesta :

— Ah ! pas comme moi qui vous aime !... Sans cela vous ne refuseriez pas de venir où vous savez que je vous attends tous les jours.

Ce n'était pas la première de ces causeries troublantes où

il lui demandait un rendez-vous. Depuis plus d'un mois, soit à leur rencontre du matin, soit aux réunions du soir qui les remettaient en présence, il renouvelait la même supplication. C'était une graine semée : il savait bien qu'elle germerait un jour au cœur de la jeune femme. Cela avait commencé par ce jeu de coquetterie endiablée où elle l'avait admis comme tous ceux qui étaient doués pour lui plaire. « Elle est à moi », s'était-il dit, calculant qu'elle n'avait pas encore rencontré un adversaire qui le valût. Mais, comme Germaine s'amusait à enjôler les hommes sans arrière-pensée, pour le seul plaisir d'exercer sur eux son pouvoir, elle avait fait durer les péripéties plus longtemps que ce professionnel de la galanterie ne s'y attendait. L'estimant spirituel et sceptique, elle avait jugé que ce serait un beau triomphe que de l'agenouiller, vaincu d'amour.

Avec la ruse native des femmes, elle avait inventé pour lui mille gentillesses. Tantôt, c'était des gaietés de fillette ignorante du danger, tantôt de savantes provocations, vite corrigées par des rires enfantins. Et sans cesse elle lui décochait de ces mots qui aiguillonnent le désir. Elle s'amusait à suivre l'agitation de son partenaire et à porter le désarroi dans son esprit. Avec une joie de champion qui voit augmenter ses chances, elle nota les premiers symptômes de la défaite. L'imperturbable Dutreil devenait gauche, inquiet, nerveux. Au léger dédain des débuts succédaient les regards humides, les menus soins et les paroles frémissantes par quoi se révèle la capture de l'homme : il aimait. Ce blasé aimait réellement comme on croit toujours qu'on aime, plus qu'il n'avait jamais aimé. Il chérissait Germaine d'une façon toute nouvelle. Accoutumé aux femmes expertes, il trouvait en ce petit être jeune, frivole, insaisissable, quelque chose qui l'affolait. Il eût souhaité s'en emparer, la fixer comme on immobilise un papillon ; ou bien, se reprochant sa cruauté, il rêvait de la prendre dans ses bras et de la couvrir de baisers. Il savait bien que le moyen le plus sûr d'éveiller cette imagination qu'il jugeait candide, était de lui parler d'amour, de lui expliquer l'amour, de lui faire pressentir les orages fulgurants de l'amour... Pendant leurs interminables causeries, il lui racontait ses bonnes fortunes et s'en disait

las jusqu'au dégoût ; il en comparait l'émotion banale à ses sentiments pour elle, si au-dessus de ce qu'il avait jamais éprouvé. Enfin, il avoua le désir farouche de l'étreindre, de l'avoir.

Germaine avait jusque-là conservé son sang-froid, croyant qu'on peut approcher de la passion sans s'y brûler. D'ailleurs, elle n'entendait nullement compromettre sa sécurité, haut située, par d'imprudentes aventures. Son mari lui inspirait de la méfiance : étant de ceux qui règlent leur conduite par l'opinion du monde, elle le tenait pour capable d'un scandale s'il apprenait qu'elle eût attenté à son honneur. Car cette petite personne avisée n'aurait pas mis en péril la couronne fleurdelisée que le mariage avait posée sur sa tête : elle en connaissait trop le prix. Elle y était attachée comme d'autres le sont à leur religion, à une foi jurée. Elle avait peur de l'adultère comme d'une expédition incertaine. Cependant, à cette veille de départ, se relâchant de sa prudence, elle s'abandonnait au pernicieux attendrissement. Attristée de ce que fussent finis la saison de ses plaisirs et l'enchantement de ses succès quotidiens, elle sentait une tristesse aussi de quitter Maxence. Quel regret de perdre ce hardi soupirant dont les chauds discours lui donnaient de petites sueurs !... Elle se rappelait mille détails gentils de leur intimité, mille circonstances qui lui humectaient presque les paupières.

Maxence marchait près d'elle, si près que parfois leurs épaules se touchaient et que le bout de leurs doigts pendants s'enlaçait comme en prière.

Subitement grisé par le contact de cette main qui se livrait, il la serra jusqu'au point d'arracher un cri à la jeune femme.

— Germaine, si vous consentiez, nous serions moins malheureux.

Anxieusement, elle demanda :

— Que puis-je faire ?

— Venez me dire adieu cet après-midi.

Elle se détourna sous un regard trop vorace.

— C'est impossible !...

— Ah ! si vous m'aimiez, Germaine, vous ne diriez pas cela !...

Elle eut une indignation :

— Ne suis-je pas assez malheureuse ! De quel remords voulez-vous encore me charger quand je m'en vais en exil ?

D'une voix haletante, il tenta de la convaincre :

— Détrompez-vous. Au lieu d'aggraver votre peine, vous pourriez emporter et me laisser un de ces immenses bonheurs qui engourdissent tout l'être, l'empêchent de souffrir... La certitude qu'on est aimé console de l'absence, elle permet de vivre sans s'apercevoir qu'on est seul. Si vous saviez quelle quantité de souvenirs, d'espoirs, emplit le cœur qui s'est donné, vous n'hésiteriez pas... Ah! croyez-moi : ceux qui ont partagé les joies de la possession ne connaissent plus les affres de l'éloignement. Ils sont dans le perpétuel frisson de l'attente : les réminiscences occupent leurs moindres instants. Ils ont un but, une lumière, un secours : aucune heure ne leur paraît vide. Une image adorée habite en eux, qui leur parle et leur promet des lendemains semblables à la veille...

Il y avait dans ces paroles un goût d'avenir qui faisait palpiter la jeune femme. Elle se sentit toute faible, prête à succomber. Elle aurait voulu ouvrir les bras, offrir ses lèvres, mais elle continuait de marcher sous les arbres, où des ronds de clarté tombaient comme une monnaie d'or à travers le feuillage. A tout instant, elle croisait des couples avec lesquels on échangeait des saluts, des sourires et quelques poignées de main rapides qui signifiaient : « Vite je vous quitte, puisque vous êtes occupés à la grande affaire du flirt!... » Et, chaque fois, elle maîtrisait difficilement une inquiétude, à l'idée d'être remarquée, signalée peut-être.

Soudain elle s'arrêta :

— Il va falloir nous dire adieu !

Maxence eut un sursaut de tout l'être.

— Ici, devant ces gens !... Vous voulez que nous prenions ainsi congé l'un de l'autre ?

Elle eut une figure de désolation et lui tendit une main que Maxence refusa de prendre. Immobile, obstiné, il la regarda plus ardemment qu'on ne l'avait jamais fait.

Il dit :

— Non, nous ne pouvons pas nous séparer ainsi. Germaine chérie, accordez-moi la promesse que j'implore. Imaginez que

vous donnez l'aumône à un pauvre homme, car je suis cela, un mendiant qui vous supplie, vous qui êtes la richesse toute-puissante... Ne me désespérez pas!

Il avança une main large ouverte, une main tentatrice où Germaine comprit qu'il serait délicieux de s'appuyer en défaillant.

Elle murmura très bas :

— Je serai chez vous vers trois heures.

Et deux mains alors se joignirent pour former le pacte.

Hubert avait pris le chemin du retour. Il pensait :

« Germaine aussi ne tardera pas à rentrer, et, aux premiers mots de l'entretien que nous aurons ensemble, tout s'éclaircira. »

Il projetait de ne formuler contre elle aucune accusation précise, mais de lui dire tout de suite qu'il l'avait rencontrée avec Dutreil, dans une intimité fâcheuse. Il lui reprocherait des allures qui ne pouvaient manquer de la compromettre. Est-ce qu'une honnête femme s'expose ainsi à être mal jugée?... Dans l'intérêt de sa réputation, il lui enjoindrait l'ordre formel de cesser toute relation avec cet individu. Au besoin, il surveillerait... Et s'ils continuaient à se voir... Une bouffée chaude lui monta au front. Mais à quoi bon s'exaspérer, puisque demain tout cela serait fini? Oui, dans vingt-quatre heures, Germaine serait avec lui en Touraine. Là, il faudrait bien que ce fût elle qui se conformât à ses goûts, à ses habitudes... Et l'on verrait si l'an prochain il se laisserait aussi facilement déraciner!

Tout en remâchant ces pensées amères et ces énergiques résolutions, il remontait le Bois sous les allées en berceau qui, à deux pas du bruit, en font une retraite de parfait silence. Au moment où il allait s'engager sur l'aveuglant carrefour où bifurquent la route des Lacs et celle d'Armenonville, il aperçut, toute brillante et lustrée de soleil, la petite voiture à deux roues que menait la marquise. Le poney, de son trot allongé, filait dans la direction de la porte Dauphine. Germaine, le corps penché en avant, la tête basse, semblait pensive : on eût dit qu'elle fuyait sans rien regarder, qu'elle fuyait vers un but mystérieux.

Hubert vit la possibilité d'échapper à sa cuisante incertitude : un temps de galop lui aurait suffi pour rejoindre sa femme, l'interroger, savoir... Une force secrète le retint : il laissa la voiture prendre l'avance. Déjà c'était l'heure du déjeuner : Germaine serait à la maison avant lui. Aussitôt rentré, il la questionnerait adroitement sur les gens qu'elle avait croisés, ceux à qui elle avait parlé. Si elle signalait la présence au Bois de Maxence Dutreil, leur causerie, il la tiendrait pour tout à fait innocente ; sinon... Encore une fois, il chassa l'idée insoutenable et se dit :

« Finissons-en, je vais tout de suite avoir l'explication qu'il me faut. »

D'un talon cruel il éperonna sa monture. L'instant prochain où il reverrait sa femme était la chose du monde qu'il désirait et qu'il redoutait le plus. Lorsqu'il descendit dans la cour de l'hôtel, son cheval était couvert d'écume.

Le tonneau dételé tendait au ciel ses brancards ; le poney, tout fumant, frappait le pavé de ses sabots irascibles pendant qu'on le bouchonnait. Sans reprendre haleine, Hubert monta droit chez Germaine. Elle arrangeait ses cheveux devant une psyché.

— Comme vous revenez tard ! — fit-elle sans détourner la tête.

— Oui, je me suis laissé entraîner du côté de Satory. Le temps était si beau !... Et vous, où avez-vous été ?

— Moi, comme à l'ordinaire : l'allée des Poteaux, les Acacias, et le retour par les Lacs.

Sa voix était claire et chantante; elle levait ses jolis doigts à la hauteur de son front pour y refriser les bouclettes aplaties par le canotier. Coupable, avec cette voix, ces manières, cette aisance... Allons donc !...

— Avez-vous rencontré beaucoup d'amis... de connaissances ? — interrogea Hubert.

Et il s'assit, car ses jambes tremblaient.

Elle répondit :

— Oh ! toujours les mêmes personnes... ce n'est pas très varié, le Bois...

Est-ce qu'elle disait vrai ? Est-ce qu'elle n'aurait promené que de l'ennui au long de cette allée où il avait cru la voir si rose, si excitée ?

Il demanda encore :

— Qui sont ces habitués ?... Je ne suis guère au courant, moi : je ne vais jamais qu'aux endroits écartés.

Elle avait terminé sa coiffure ; sans aucune gêne, elle se retourna, fit tête à son mari et se mit à énumérer des noms, des noms, des noms, avec une prodigalité inutile. Un seul ne venait pas. Hubert l'attendait, le souffle court. On aurait juré qu'elle se plaisait à prolonger son supplice en multipliant les détails sur chacun. Enfin, elle s'arrêta.

— C'est tout ?

— Oui... Je ne vois plus personne.

Pourquoi n'eut-il pas le courage de lui crier : « Tu mens ! Je t'ai vue avec Dutreil ; il te parlait, penché sur toi ?... »

A quoi bon l'avertir qu'il était en éveil ?... Il comprenait que, puisqu'elle avait commencé de mentir, elle mentirait encore, qu'elle arguerait d'un oubli, improviserait un de ces prétextes que les femmes imaginent toujours à point pour déjouer les premiers soupçons. Et alors, il ne saurait rien. Non, mieux valait se taire, surveiller, acquérir une preuve et agir...

A ce moment, un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi : Germaine se dépêcha de le suivre.

M. Lebouchard était déjà installé à sa place. La rondeur de son ventre, opposée à celle de la table, l'empêchait d'en approcher ; pour éviter les taches, il se couvrait d'une serviette dont il fourrait un coin entre son cou rouge et son faux col.

Germaine, entrée seule, embrassa son père et prit le siège vide en face de lui. Le gros homme la regardait avec satisfaction, tout gonflé d'orgueil et de joie à se sentir le père de ce chef-d'œuvre.

Il la félicita :

— Comme tu es belle ce matin, fillette ! Tes yeux brillent. On voit que le grand air t'a fait du bien... Songes-tu que nous déjeunons pour la dernière fois ensemble !... Est-ce que tu n'es pas un peu triste de quitter ton pauvre papa ?

Elle eut un gros soupir.

— Oh ! si, très triste.

Pour ne pas rembrunir le cher visage, qu'il s'était assigné

la mission de tenir toujours en gaieté, il changea la conversation :

— Et ton mari? Contrairement à ses us et coutumes, c'est lui qui est en retard. Est-ce qu'il n'est pas rentré?

Elle s'aperçut alors qu'Hubert ne l'avait pas accompagnée.

— Il est sans doute allé changer de vêtement. Nous causions ensemble, il n'y a qu'une minute.

Le large visage de M. Lebouchard s'élargit encore en un rire de brave homme qui a préparé une surprise.

— C'est que je suis pressé de voir monsieur mon gendre, ce matin: j'ai une nouvelle à lui annoncer qui lui fera plaisir.

Hubert s'était enfermé dans sa chambre pour donner cours à la rage qui grondait en lui. Ainsi sa femme se cachait. Était-elle donc coupable?... Un amant... Germaine aurait un amant! Une telle idée mit à ses joues une rougeur de soufflet. Non, cette infamie n'était pas posssible. Quelle raison avait-il d'accuser? Avoir rencontré sa femme en promenade publique avec un homme, et qu'elle ne se fût pas crue obligée de nommer cet homme, cela suffisait-il pour une telle incrimination? Germaine ne pouvait-elle se permettre une certaine réserve envers un mari soupçonneux, grondeur, toujours prêt à l'admonester? La crainte des reproches, des interdictions, avait pu la retenir de parler.

Cet esprit désorienté s'égarait presque volontairement dans les doutes, se détournait de l'éblouissante vérité, si redoutable à regarder en face. Mais, lorsqu'on se dérobe à son premier assaut, elle ne vous tient pas pour quitte; à peine écartée, elle revient, insinuante et tracassière; elle chuchote: « Si c'était vrai?... »

Comment être sûr?... Quelle preuve? On partait le lendemain. A Rochemont, il ne pourrait plus rien apprendre. Au fait... Il lui restait cette journée pour acquérir une certitude. Épier Germaine, la suivre, constater comment elle passerait ces dernières heures, celles qu'inévitablement une femme consacre à l'homme qu'elle aime, s'il en est un... Oui, voilà ce qu'il devait faire pour libérer son esprit.

L'irrémissible souillure se présenta devant lui, terrible de réalité. Aussitôt le désir sauvage de la vengeance se déclencha par l'immanquable mécanisme qui oppose la riposte à

l'injure. Ah ! si la misérable le trompait, son hésitation ne serait pas longue. Quelle belle vengeance que le divorce, contre cette bourgeoise affublée d'un titre !... Quel plaisir de la renvoyer Lebouchard comme devant, avec son honorable père pour la chaperonner dans le monde !... Oh ! piétiner cette vanité triomphante qui, depuis des mois, perpétuait son tourment !...L'ivresse des représailles échauffait son cerveau à ce point qu'il en oubliait ses propres intérêts. Pour le moment, il ne se demandait pas : « Et moi? qu'adviendra-t-il de moi, quand je me serai bien vengé? » Il était tout entier dominé par l'envie de savoir.

On frappa à la porte.

— Madame la marquise et monsieur Lebouchard font prévenir monsieur le marquis qu'ils sont à table.

Ah ! on ne l'avait pas attendu. Encore un de ces manques d'égards qui lui rappelaient journellement sa dépendance !... Quoi que fît son beau-père, il l'interprétait mal. Non pas qu'il le jugeât méchant ni mal intentionné, mais l'admiration béate où il le voyait devant Germaine, devant les fantaisies et les excentrités de Germaine, lui semblait un déni de sa propre autorité. Souvent il s'était heurté aux gâteries imbéciles dont le gros homme encourageait l'élégance de sa fille, cette élégance outrée que lui combattait. A l'encontre de la simplicité qu'il ne cessait de prêcher, son père la parait comme une sorte d'idole pour qui rien n'était assez précieux. Il entrait dans ce culte une part très réelle de tendresse ; mais l'éblouissement de ce que la jeune femme représentait aux yeux du parvenu n'y était pas étranger. M. Lebouchard ne s'accoutumait pas à l'entendre appeler par leur petit nom les patriciennes dont ses aïeux paysans auraient pu être les fermiers ; il ne pouvait se défendre d'un fol orgueil lorsque devant son hôtel stationnaient les longues files de coupés armoriés ou qu'on annonçait des duchesses, des princes à la porte de ses salons. Tout cela lui faisait éprouver pour son gendre un curieux mélange de respect et de mépris, — cette pointe de mépris qu'a toujours l'homme riche pour l'être mâle ou femelle dont il paie le luxe.

Il subissait l'ascendant de la naissance et considérait Hubert de Rochemont comme le spécimen d'une race supérieure faite

pour l'ornement de la vie, une sorte d'intermédiaire entre la femme et le rude ouvrier qu'il était. Avec un peu plus de bonne humeur, le marquis lui eût été sympathique, mais M. Lebouchard détestait qu'on fût morose : cela le taquinait, l'incommodait. « Moi, je suis un joyeux compère, — répétait-il souvent, — je veux qu'on soit gai autour de moi. Eh bien! mon gendre, que vous manque-t-il pour être content? » Il le qualifiait d'original, ce qui pour les gens communs signifie inexplicable, différent d'eux. Parfois il s'étonnait du sans façon avec lequel Germaine traitait son mari, comme si c'eût été une chose incroyable que le mariage les eût fait égaux. Est-ce que le marquis de Rochemont ne méritait pas quelques prévenances de plus qu'un bourgeois? Il semblait toujours à M. Lebouchard qu'il y eût dans le sort de sa fille quelque chose de précaire, un danger qui la menaçait. Il était comme les gens du peuple à qui l'on vient dire qu'ils ont gagné le gros lot : ils ne croient à leur chance que lorsqu'ils ont touché la somme. Cette union s'éloignait tellement des exemples de vie conjugale auxquels il avait été accoutumé chez les siens qu'il la considérait comme un mirage, une de ces félicités prêtes à s'évanouir. L'événement qui, à ses yeux, l'eût consolidée, cimentée à jamais, aurait été la naissance d'un héritier.

N'ignorant pas le prix que les nobles attribuent à leur descendance, il espérait comme un Messie le petit Rochemont qui scellerait l'attachement du père à son foyer. Sans délicatesse, il se renseignait sur la santé de Germaine, s'alarmait de ce que sa fille fût tout à la fois florissante et stérile. Il risquait là-dessus des encouragements et des remarques d'un goût douteux qui exaspéraient son gendre, car c'était toucher au point sensible. Chaque fois que le bonhomme consentait à augmenter de quelques hectares le domaine de Rochemont, chaque fois qu'en dépouillant ses murs il accrochait à ceux du château quelque toile de valeur, ou qu'il acquittait une facture au nom de ses enfants, il ne manquait pas d'y ajouter la même vulgaire plaisanterie : « Vous savez, c'est à condition que vous me ferez un petit-fils! » Ses présents en prenaient un air de marché.

A la veille de rester seul, et sans doute pour se faire inviter

promptement à la campagne, M. Lebouchard avait résolu de mettre le comble à sa générosité par un cadeau magnifique, un de ces cadeaux qui forcent la gratitude et l'effusion des remerciements. Depuis deux jours, il préparait sa surprise, il savourait d'avance le plaisir que les bons riches ont à donner.

Lorsque Hubert vint à table, il était impossible de ne pas être frappé de son aspect. M. Lebouchard, persuadé qu'il avait de quoi ramener la sérénité sur ce visage, pensa : « Toi, je t'obligerai bien à rire !... »

Et, comme la raillerie s'associait volontiers à ses façons débonnaires, il dit :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, mon gendre ? Serait-ce de quitter papa Lebouchard qui vous allonge ainsi la mine d'une aune ?...

Hubert eut un méchant mouvement d'impatience.

— Je vous prie, monsieur, de m'épargner vos observations. Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut, et, si la mienne vous déplaît, patience : vous en serez débarrassé demain.

— Là !... là !... mon ami, ne vous fâchez pas...

Il en était toujours de même. M. Lebouchard redoublait de mansuétude quand le marquis était plus susceptible. Au fond, le brave homme avait peur que sa fille ne fût en cause. Il se disait : « Qui sait si la chérie n'a pas commis quelque petite inconséquence de son âge, quelqu'une de ces gamineries que les maris condamnent avec une si injuste sévérité ? » Ses tendances pacifiques et une certaine ruse matoise le portaient à rechercher, dans les cas difficiles, quelle rançon honorable on peut offrir à un gendre qui a un sujet de mécontentement dans son ménage. Ce jour-là, c'était tout trouvé. Il annonça qu'on vendait, à trois heures, au Tattersall, l'écurie du baron Lagraine. Il se proposait d'acquérir le *coach* et l'un des deux attelages à quatre, pour en faire présent aux Rochemont.

Germaine se récria :

— Oh ! papa, vous êtes trop généreux !

L'autre ne put faire autrement que de s'exécuter :

— Vraiment, monsieur, je suis confus.

Les remerciements attendrissaient M. Lebouchard : il essuya deux larmes avec sa serviette et contint une grimace qui avançait en lippe sa vieille lèvre violette.

Il continua :

— Ah ! ah ! cependant je mets une condition.

— Laquelle ? — fit Germaine, sans défiance.

— Laquelle ? — demanda Hubert en se renfrognant.

— C'est que vous allez m'accompagner pour choisir les chevaux. Moi, je prétends ne pas m'y connaître.

Hubert déclara :

— Impossible ! J'ai des rendez-vous d'affaires, cet après-midi.

M. Lebouchard protesta :

— Des affaires !!! Mais ce n'est pas vous que ça regarde ! Je suis là pour les affaires... Venez acheter des chevaux. Voilà ce qui vous sied, monseigneur.

Hubert, retenu par sa résolution de surveiller Germaine, se défendit :

— Je vous assure, monsieur, que je ne puis me dispenser...

Mais il y avait une gêne si évidente dans ses réticences que, tout à la fois, sa femme et son beau-père eurent l'œil sur lui. Il rougit jusqu'aux cheveux. Germaine s'empressa de le plaisanter :

— Eh ! mais... si j'étais jalouse, votre attitude pourrait bien m'alarmer !... A vous voir si ferme, si secret, on supposerait que vous êtes attendu par quelque dame. Il n'y a que ce genre de rendez-vous auquel un galant homme ne puisse manquer.

Hubert se contenta de hausser les épaules. Mais, stimulé, provoqué par cette moquerie passablement effrontée, il s'avisa de savoir ce que dirait Germaine, si l'on contrariait ses projets de l'après-midi.

— Et vous, pourquoi n'accompagnez-vous pas votre père ?

En fine lame, elle para le coup. Ne paraissant avoir nullement disposé de son temps, elle dit :

— Moi ? très volontiers, mais je ne vois pas à quoi ma présence pourrait servir.

M. Lebouchard intervint :

— En effet, Germaine ne s'y entend guère plus que moi. Je tiens à vous donner tout ce qu'il y a de mieux et à ne pas être volé. C'est vous, Hubert, qu'il me faut. Allons, vite, il va être l'heure.

On sortit de table. M. Lebouchard, tout en offrant un cigare à son gendre, se mit à lui expliquer :

— Ce sont des bêtes magnifiques. On pourrait appareiller quatre bais, ou deux alezans avec deux gris. Vous choisirez.

Maintenant, intéressé, Hubert écoutait. Peu à peu son esprit se détournait des soupçons. La physionomie de Germaine était si câline, si naturelle, qu'un apaisement émanait de son voisinage : il devenait honteux de la suspecter. La responsabilité du choix confié à la compétence du *sportsman* se substituait aux soucis du mari. Est-ce qu'il ne devait pas une concession à l'excellent M. Lebouchard, en retour du don qu'il en recevait ? Et, d'ailleurs, celui-ci était fort têtu : il serait capable de rempocher l'argent de l'attelage si l'on n'en passait pas par son caprice.

Hubert, d'un geste embarrassé, acheva d'effacer sur son front les visions importunes.

— Mon Dieu !... vous avez peut-être raison, — dit-il, — avec les chevaux, on est si souvent trompé !... Décidément, je vous accompagne.

Aussitôt cette décision prise, sa face s'éclaira comme si elle se fût soudain tournée vers quelque lumière. Un quadrige imaginaire traversa son cerveau avec une scintillation de gourmettes, un roulement d'équipage et tout un vacarme opulent. Cela couvrit une voix intérieure qui grondait : « Maintenant qu'un doute altère ta confiance conjugale, as-tu le droit d'accepter les profits de cette richesse qui est celle de ta femme ? Es-tu sûr que ce ne soit pas déjà le prix de ton aveuglement, pour bientôt devenir une indemnité de tes complaisances ?... »

Il prit son chapeau, et, après voir échangé avec Germaine un adieu où il y avait presque de la cordialité, il monta en voiture à côté de son beau-père, ce solide bailleur de fonds.

VI

La journée du lendemain fut affreuse pour Germaine. Elle avait conquis le bonheur au moment même d'en être dépouil-

lée. Les images tenaces de la volupté s'étaient emparées d'elle, sa chair tressaillait encore au souvenir des caresses, et il fallait partir ! Il fallait renoncer aux chères délices à peine goûtées ! Elle emportait cette souffrance qui fait le cœur si lourd et les nerfs si tendus qu'un rien les ébranle.

Dans un dernier embrassement, Maxence lui avait soupiré :

— Germaine, ma chérie, je vais vous perdre !...

Et elle, avec cette facilité qu'ont certaines femmes à emménager dans l'adultère, à résoudre les difficultés dès qu'elles surgissent, avait répondu :

— Oui, nous allons nous séparer, mais un instinct me dit que cela ne sera pas pour longtemps. Je vais employer tous mes efforts à vous faire venir en Touraine.

Maxence, touché par l'émoi des adieux, répétait :

— Je vais vous perdre !... Je vais vous perdre.

Elle répliqua, toute vaillante :

— Il s'agit de tout bien combiner pour la correspondance, de ne pas commettre de maladresse...

Il s'écria que c'était toujours très imprudent de s'écrire. Mais elle eut un rire d'incrédulité.

— Bah ! vous ne connaissez pas mon mari. A la campagne, il ne pense plus qu'à ses fermes, à son gibier, à ses chiens qu'il promène; il ne s'occupe pas de ce que je fais.

Maxence l'avait regardée s'éloigner, puis disparaître au tournant de la rue, triste, désolé d'être privé si vite de la plus jolie maîtresse qu'il eût encore possédée. Il ne pouvait détacher ses yeux du tapis où avaient marché ses pieds roses, ni des meubles qui avaient porté les jolis vêtements défaits.

Germaine, en rentrant à Rochemont, comparait son retour à ce qu'y avait été sa première arrivée. C'était aussi dans le décor superbe d'un soleil couchant : elle se rappelait la teinte pourprée du ciel où avaient flamboyé ses espérances de vierge. Était-ce la même campagne, la même herbe, les mêmes arbres ? Comme les nuances charmantes de l'inconnu s'étaient vite évanouies ! C'était fini d'attendre ; tout était réalisé, tout était reperdu. Une hirondelle qu'on met en cage ne se sent pas plus captive que n'étaitl a jeune femme derrière les murs du vieux castel.

Rien qu'à contempler par la fenêtre les larges espaces déserts du paysage, elle avait des élans prodigieux qui se rabattaient en découragements navrés. Tout lui était retiré à la fois : l'excès de vitalité que donne l'amour, et le continuel étourdissement des fêtes. Ses longues journées de solitude languiraient dans une atmosphère subitement raréfiée ; elle n'allait plus savoir que faire de son temps.

Maintenant que des réalités nouvelles et inoubliables l'avaient transformée, qu'une ivresse brusque et la reconnaissante extase l'avaient initiée aux sensations suprêmes, comment revenir aux fades distractions de la campagne ? Son esprit, encore animé de la fièvre récente, s'appliqua tout au même dessein : amener Maxence Dutreil à Rochemont sans éveiller les soupçons de son mari.

De son côté, Hubert était le plus misérable des êtres, désenchanté de tout, sans but, sans avenir, sans dignité, — peut-être sans honneur... Sa vie était « ratée ». Il ne retrouvait sa terre qu'avec ennui et dégoût. Il lui semblait que quelque ennemi secret lui en disputât la possession. Souvent il se remémorait ses jours de ruine comme s'il avait été exposé à les voir reparaître ; il était pris de terreur à la pensée que son avenir, à peine assuré, redevînt précaire. Parfois il se plongeait dans une sorte d'hébétude, essayant d'échapper à la gêne d'avoir rusé avec lui-même.

Toutefois ses occupations rurales le ressaisirent. Il se mit à inspecter ses fermes, à reviser ses baux, à causer avec les paysans, soucieux comme lui de leur sol. Il s'entendait avec eux : les pensées s'harmonisaient. Il lui advint de parler leur patois pour qu'on pût se comprendre mieux.

Une satisfaction, du moins, était réservée au marquis. Depuis longtemps il ambitionnait d'acquérir une enclave que le père Bernard se décida tout d'un coup à lui vendre. Jusque-là le damné finaud s'était entêté à répondre :

— Pourquoi donc que je vendrais ce lopin ? Il me rapporte plus qu'il n'est gros, rapport aux dégâts qu'y font les lapins de monsieur le marquis !

Le fils Bernard ayant fait au régiment des dettes que son père devait solder pour empêcher des poursuites, le marché avait été conclu. Mais que de lamentations !... On eût dit

qu'on arrachait au vieux sa peau en lui achetant sa terre à deniers comptants.

Le nouveau propriétaire la fit aussitôt défricher, niveler, ensemencer, pour la confondre avec ses pelouses. Il se passionnait à cette besogne; elle lui faisait tout oublier. Les pieds fichés au sol, à regarder les brouettes s'emplir, pelletée par pelletée, on eût dit qu'il enfouissait les soucis conjugaux sous la multitude des petits monticules noirs...

Une disgrâce de plus lui survint : il apprit que Charlotte de Geyssac allait se marier ; elle épousait quelqu'un du pays. Moitié hobereau, moitié vigneron, M. de Rouveray habitait un vieux château, démantelé depuis la Révolution, dont une aile seulement était logeable. C'était un maniaque de la vigne; il avait été le premier Tourangeau à introduire chez lui le plant américain, au grand mécontentement de ses voisins, qui l'accusaient d'acclimater le phylloxera dans la région. Il persistait, convaincu que les ceps du nouveau monde régénéreraient le cru tari et que le joyeux vin de Rouveray pétillerait encore sous ses hangars.

Confiant dans son entreprise, il assumait sans crainte la charge d'une famille et promettait l'aisance à sa fiancée. Charlotte, accoutumée à la sagesse, avait mis sa petite main résignée dans cette forte main de travailleur, avec le sentiment de la tâche commune à remplir, et sans retourner la tête vers le rêve envolé.

Cette nouvelle acheva la déroute du pauvre Hubert. Il éprouva le remords affreux d'avoir, par sa propre faute, perdu l'occasion du bonheur. Il imagina de quel charme dévoué celle qui allait être à un autre, plus courageux que lui, aurait pu embellir son foyer.

Il fallait faire une visite de félicitations aux parents. Leur manoir, sur le flanc opposé du val, était enfoui dans la verdure. Cet ancien rendez-vous de chasse attestait l'ancienne opulence des Geyssac. Mais les temps étaient changés! Le baron actuel n'avait pas eu les moyens de sauver l'édifice principal, tombé aux mains d'une bande noire : il s'était réfugié naguère, avec son fils marié, sa bru et sa fille, dans ce pavillon assez étroit, un peu humide, dont les murailles étaient baignées par les eaux d'un étang.

La beauté pittoresque de l'endroit, sa mélancolie poétique avaient aidé le vieux seigneur de Geyssac et sa femme à supporter leurs malheurs. Ce fut d'abord la diminution, chaque année, des revenus, correspondant à un accroissement de famille. Mais ils avaient foi en Dieu qui bénit les nombreuses descendances. Hélas! en une année, les six enfants perdirent leur père et leur mère par une de ces doubles calamités qui déroutent la raison humaine et qui permettraient d'accuser la Providence, si ceux qui se fient à elle n'acceptaient d'avance les décrets de l'incompréhensible sagesse.

Les grands-parents auraient fléchi sous la tâche qui leur incombait, s'ils n'avaient, dans la douceur énergique de Charlotte, trouvé un secours proportionné à leur détresse. Cette jeune fille s'était improvisée mère, tout naturellement, par ce bel instinct de certains êtres auxquels il suffit de présenter une couvée pour leur voir étendre les ailes. Sous sa direction intelligente, la vie avait continué son cours, et les petits grandissaient tant bien que mal dans une pénurie fièrement dissimulée. Ce n'était un secret pour personne que les Geyssac eussent à peine de quoi manger, et l'on se demandait dans le voisinage, en entendant sonner à toute volée la cloche régulière de l'appel aux repas, ce qu'il y avait sur la table pour nourrir tant d'appétits aiguisés.

Germaine, dès le seuil du château, eut quelque embarras. Elle était dépaysée dans cet intérieur austère où il y avait comme une odeur de vertu.

Au fond du salon fané, — un salon Louis XVI aux boiseries grises, — la baronne était près de la cheminée, — sa place habituelle depuis plus d'un demi-siècle. — Sa figure était noble, allongée, un peu sévère, avec des yeux encore brillants sous la neige des cheveux fins, coiffés à la mode de sa jeunesse. Elle quitta, en faveur du ménage Rochemont, le tricot de laine brune destiné à des enfants plus pauvres, sans doute, que les siens, et la bonne grâce de son accueil fut parfaite.

Le baron de Geyssac était un vieillard maigre, chauve, rasé; ses minces favoris blancs se rebroussaient contre un faux-col de hauteur excessive, modèle d'autrefois fidèlement conservé. Des yeux clairs, une bouche pincée, un nez droit

donnaient à sa physionomie une rare distinction. En lui s'incarnait un des derniers types de l'aristocratie royaliste et boudeuse. Il avait, durant sa longue existence campagnarde, été réfractaire à toute évolution, fermé au sens nouveau des êtres et des choses; il les jaugeait d'un air hautain, indifférent, qui n'était peut-être que la conscience d'être attardé dans un temps pour lequel il n'était pas fait. Lorsqu'il vit entrer Germaine toute froufroutante de dentelles et de volants, il eut de la surprise. Elle était si différente de ce qu'avait été son amie la marquise de Rochemont! Mais l'extrême politesse étant une fonction dont il s'acquittait à son insu, il ne fit rien paraître.

On causa du mariage de Charlotte : c'était un grand bonheur pour ces vieux d'établir leur petite-fille, de la remettre à un protecteur qui, eux disparus, n'hésiterait pas à se charger des autres enfants.

Une troupe bruyante fit irruption dans la pièce. C'était l'heure du goûter : on était à la recherche de la grande sœur afin qu'elle pourvût, suivant son habitude, aux distributions de pain et de confiture. En présence de la dame assise à côté de leur grand'mère, les gamins s'arrêtèrent, intimidés. Hubert, devant cette scène naïve, retrouvait son besoin d'avoir une famille. Il s'approcha d'eux, cherchant à les apprivoiser.

— Bonjour, petits... Oh! sont-ils beaux!...

— Oui, solides! — reprit le grand-père.

— Allez, mes chéris, — fit l'aïeule, — je vous enverrai Charlotte dès qu'elle rentrera.

La conversation languissait en phrases bénisseuses. Il y avait, dans les propos échangés, une égale nonchalance. On eut recours à la politique, qui devait favoriser une inspiration commune. Les visiteurs furent d'accord avec leurs hôtes pour déplorer les excès impies du gouvernement. Le baron déclara que la France était un pays perdu, mort en 1830 avec la monarchie, et ne pouvant ressusciter que par un miracle; faute de quoi, elle était destinée aux pires malheurs et à une abolition prochaine. Germaine, pensant racheter ainsi la médiocrité de sa naissance, se montra plus intransigeante que personne.

Au moment où elle se levait pour partir, la porte s'ouvrit, et

Charlotte parut, suivie de son fiancé. Elle avait une robe blanche, toute simple, avec un chapeau paré de bleuets et d'épis. Tous deux revenaient du village, où la jeune fille avait été appelée auprès d'un bébé pris de convulsions, car on la savait experte dans l'art de soigner les maladies infantiles. Elle fut tout interloquée en face d'Hubert : elle ne l'avait pas revu depuis qu'il était marié. Pendant qu'il la complimentait, troublé lui-même, elle eut un peu de rougeur et une certaine gaucherie. Ce premier instant était le seul qu'elle eût redouté ; aussitôt elle se domina. Elle fut présentée à Germaine : l'abord, de part et d'autre, fut glacial. D'un coup d'œil, elles se jugèrent en opposition de nature, d'éducation, de toilette, elles saisirent ces moindres détails, par où les femmes se devinent étrangères l'une à l'autre, inconciliables. Il fallut toute la bonhomie de M. de Rouveray pour couler un peu de liant dans cette compagnie. Lui, était à son aise partout, comme ceux qui n'ont besoin de personne pour se tirer d'affaire, et se moquent de ce qu'on pense d'eux.

Hubert éprouvait devant cet homme robuste et joyeux un tourment jaloux qui l'aidait lui-même à croire ses regrets sincères. Ses regrets !... Était-ce autre chose, pourtant, que le dépit de se voir infliger un viril exemple par ce brave garçon ?...

Le résultat de la visite à Geyssac, dans cet intérieur patriarcal, fut d'aigrir davantage Hubert. La comparaison lui fit plus irrémédiablement constater combien sa femme ressemblait peu à celle qui aurait pu lui donner le bonheur. Tout le choquait en Germaine : ses rêveries et ses airs ennuyés, ses persistantes flâneries, le goût qu'elle avait de griffonner dans sa chambre au lieu de s'occuper au dehors, ses traînes qui balayaient les allées ; il lui reprochait jusqu'aux petits trous ronds qu'elle faisait dans le sable avec ses talons, bons tout au plus à battre l'asphalte. Il lui en voulait d'abdiquer ses devoirs de châtelaine et de dédaigner les convenances traditionnelles du pays. Il repassait par des crises de soupçons où il eut presque préféré qu'elle fût coupable : « Au moins je la chasserais ! », se jurait-il, sans mesurer ce qu'un tel vœu contenait de vaine fanfaronnade. Il se demandait comment à Paris il ne l'avait pas surveillée, en ce dernier jour où la méfiance

l'avait piqué si fortement. De nouveau, il était obsédé par le mystère qu'est un être pour un autre être. Il s'accusait d'être lâche, d'avoir eu peur d'une vérité qui s'offrait peut-être à ses recherches. Cependant les semaines s'écoulaient, l'habitude l'aurait peut-être mené à l'oubli, si un petit incident n'eût déterminé la crise.

C'était le temps des moissons. Hubert, debout dès l'aurore, rejoignait ses faucheurs dans la plaine, et assistait à la chute onduleuse des gerbes. La féconde activité humaine ranimait son énergie, la limpidité de l'air matinal purifiait son esprit des idées corrosives qui l'empoisonnaient. Dans la clarté des champs, on eût dit qu'une divinité bienfaisante transformait son âme et la refaisait jeune.

Ce matin-là, il remontait la côte, le cigare aux dents, les mains derrière le dos, par le sentier en lacets qui, de la vallée, conduisait au château. A travers les trouées du feuillage, on découvrait la façade blanche encore endormie. Neuf heures sonnaient. Ah! Germaine n'était pas matinale! Elle conservait l'habitude parisienne de veiller tard : elle lisait des romans dans son lit. Hubert se rappela que sa mère, à pareille heure, commençait sa tournée de charité au village. Souvent elle l'emmenait, le maintenant auprès d'elle pour éviter la rosée des bordures... Ces souvenirs étaient si intenses qu'ils brouillaient dans la pensée d'Hubert les âges et les époques : il se retrouvait avec des légèretés de petit garçon et des envies de courir après une libellule. A mesure qu'il approchait de chez lui, un accablement ralentit sa marche; le soleil, qui tapait dur, l'obligeait souvent à reprendre haleine. Il s'assit sur un banc moussu, à l'ombre.

A ce moment, le facteur, en blouse bleue et képi réglementaire, arrivait à la petite grille du parc. Il posa sa bicyclette et ouvrit la serrure rouilleuse, dont il avait une clef : de là il n'avait qu'à monter tout droit, par le raccourci, jusqu'au château.

Hubert le héla.

— Hé! père Tripied! avez-vous les journaux?

— Les voilà, monsieur le marquis.

— S'il y a des lettres, donnez-les-moi aussi : cela vous dispensera de grimper là-haut.

L'homme remercia, tendit trois enveloppes et repartit, content d'avoir abrégé la corvée quotidienne. Sur deux de ces enveloppes, le marquis reconnut, à la calligraphie, un courrier de fournisseurs. La troisième, plus lourde, d'un papier-toile, était à l'adresse de la marquise de Rochemont. Il n'y apporta d'abord aucune attention, préoccupé de lire ce qui le concernait : l'armurier annonçait un envoi de cartouches ; le sellier présentait le compte semestriel. Quinze mille francs pour les harnais du *coach*, deux selles anglaises et diverses fournitures. Bigre !... Quel chiffre !... mais le père Lebouchard était là.

Hubert plia la note et la glissa dans la poche de son veston, puis ses yeux s'arrêtèrent sur la lettre adressée à sa femme. Le timbre était de Paris, l'écriture masculine. Ce n'était pas du beau-père, qui terminait une cure à Vichy, en attendant l'époque de son séjour à Rochemont. Qui pouvait écrire à Germaine ?... Une idée, aiguë comme une aiguille, traversa son cerveau de mari. Serait-ce de Maxence Dutreil ?...

La jalousie ne découle pas nécessairement de l'amour : elle sourd des rochers de l'orgueil ; elle jaillit des grottes sombres où l'instinct animal rugit d'être dépossédé. Quelle que soit leur origine, est-ce que toutes les passions charnelles n'ont pas pareillement leur violence ?... Ne font-elles pas commettre les mêmes infamies : espionnage, bris de cachets, meurtre, au besoin, si l'on ose, si l'on peut ?

Une envie de *savoir* s'empara d'Hubert, l'envie de tenir la preuve, quelle qu'elle fût, mais la preuve. Il avait déjà glissé un ongle dans l'entre-bâillement de l'enveloppe, lorsque sa conscience d'honnête homme eut un sursaut. Qu'allait-il faire ? Est-ce que la fermeture d'une lettre est moins sacrée que celle d'un secrétaire ? Mais l'objection avait sa contre-partie. Il pensa : « Si ce pli contient le témoignage de mon déshonneur, je peux le prendre, je dois le prendre, il est à moi. » Il s'enhardit même en se disant que la discrétion deviendrait une complicité. D'ailleurs il venait d'imaginer un stratagème qui lui épargnerait de recourir à des façons de laquais : il allait tout de suite porter cette lettre à Germaine et il exigerait qu'en sa présence elle l'ouvrît et la lui montrât. Cela, du moins, serait procéder en gentilhomme.

Fortifié par l'orgueil de la droiture, par la perspective d'une solution immédiate, et par ce genre d'audace que la proximité du danger suscite parfois chez les moins braves, le marquis reprit son ascension.

Jamais la côte ne lui avait paru si rude : elle n'en finissait plus ! Il soufflait comme s'il allait rendre l'âme. La fatigue entravait son impatience et peu à peu détrempait sa volonté.

Brusquement, au dernier détour, les jambes brisées, il aperçut Germaine. Elle était à sa fenêtre, dans un déshabillé de mousseline, ses beaux bras nus accoudés à la balustrade de pierre. Une clarté d'innocence rayonnait de ce jeune corps.

« Est-il possible que ce soit une coquine ? » se demanda Hubert.

Dès qu'il l'approcha, elle s'écria gentiment :

— Bonjour ! D'où venez-vous donc si matin ?

Il était tellement oppressé qu'il fut incapable de parler. D'un bras, il montra derrière lui l'étendue des plaines ; de l'autre, il essuya son front, car il ruisselait. S'il avait pu toucher la petite main qui voltigeait là-haut parmi les dentelles, il aurait constaté qu'elle aussi, dans sa moiteur glacée, avait le signe des fortes émotions.

De loin, sur la route, Germaine avait discerné le tourbillon de poussière soulevé par la bicyclette du facteur, puis elle avait perdu de vue cet homme vers l'entrée du parc, où le sentier s'enfonçait dans le taillis. Connaissant le nombre de minutes qu'il fallait pour gravir la côte, elle avait continué d'attendre avec des battements de cœur accélérés. Pourquoi était-ce plus long qu'à l'ordinaire ? Quand ce fut son mari qui déboucha par le chemin normal du courrier, elle éprouva une brusque sensation de froid, une crispation nerveuse de tout l'être, la vague appréhension de quelque malheur. Elle entrevit la réalité ; mais le réflexe qui répond à nos vertiges moraux comme la main de celui qui tombe s'accroche au mur, aussi spontanément, lui fit espérer qu'il n'y avait pas de lettre ce matin-là. Puis, bravement, elle envisagea la pire hypothèse : si Hubert avait *la lettre* ?... Il ne s'agirait alors que de montrer du sang-froid quand il allait la lui remettre : il la lui remettrait, sûrement. L'idée ne lui vint même pas

que son mari pût décacheter sa correspondance, car rien ne l'avait avertie qu'il eût inauguré l'ère des suspicions.

D'une voix un peu chevrotante, elle interrogea :

— On ne m'a pas encore monté les journaux. Les auriez-vous pris au passage?

Hubert leva la tête, la regarda fixement, profondément, et répondit :

— Oui. Je les ai demandés au père Tripied.

La physionomie de Germaine ne broncha pas.

— Y avait-il quelque chose pour moi?...

Ce fut Hubert que cette question bouleversa. S'il disait : « Oui », la bataille allait s'engager aussitôt et il n'en commanderait pas les péripéties. S'il était un mari trompé, son sort allait dépendre de ce qui pouvait être établi soudain.

Du coup, son énergie l'abandonna. Il répliqua, en détournant le regard :

— Non. Il n'y avait que deux lettres pour moi.

Le frisson de crainte qui, un moment, avait agité Germaine s'apaisa. Ses épaules se haussèrent, à la pensée qu'elle avait pu redouter son lourdaud de mari. Elle retrouva pour lui son dédain, s'expliquant à peine la courte transe qu'il venait de lui faire éprouver. Maintenant, pour tout un long jour, elle se sentait privée de la ration épistolaire indispensable à son appétit d'émotion; elle allait s'ennuyer, s'ennuyer...

Troublé comme un homme qui aurait pu être pris en faute, Hubert s'était verrouillé dans sa chambre. Le sang lui battait aux tempes, ses oreilles bourdonnaient; c'était dans sa conscience un tumulte d'idées contradictoires. Son mensonge venait de le mettre en possession définitive de la lettre; elle était à lui maintenant : qu'allait-il en faire? Il ne pouvait guère s'abuser sur ses intentions : il allait l'ouvrir et personne n'en saurait rien. La probité aux abois tenta une dernière fois de se faire entendre ; en se représentant toutes les complications qui allaient s'ensuivre, il faillit aussi s'arrêter. Mais il palpa l'enveloppe : elle s'était échauffée au contact de sa poitrine; ses doigts gardèrent, de l'avoir touchée, un parfum de verveine et de cigarette d'Orient qui fleurait l'élégance masculine. Une bouffée de colère lui échauffa le cerveau, emportant les scrupules de race et d'éducation. L'enveloppe était déchirée...

Dès la première ligne, il ne lui fut plus loisible de douter. Un voile devant ses yeux l'empêchait de continuer sa lecture.

— Les canailles ! — gronda-t-il.

Et il s'affaissa dans un fauteuil.

La lettre était bien de Dutreil; c'était celle de tous les amants en exil qui sollicitent une entrevue. Il suppliait Germaine de l'inviter à Rochemont. Il était prêt, du reste, à se cacher aux environs ; ou bien ne pouvait-il la retrouver dans un hôtel, à Tours ? Avide d'elle, il voulait la ravoir.

Hubert, la feuille de papier entre les doigts, éprouvait une fureur farouche, des élans meurtriers : sa femme était la maîtresse de Dutreil !

Il vit d'abord l'image du mâle, du voleur de femme avec ses yeux caressants et sa voix de mensonge. Ce fut contre lui qu'il eut les plus atroces projets. Il le haïssait jusqu'à la frénésie, il l'aurait broyé, s'il l'avait tenu là, au bout de ses poings. Mais l'impossibilité d'agir le ramena aux conceptions civilisées de la vengeance : l'envoi de témoins, le duel.

Le tour de penser à l'autre était venu.

Quoi ! cette coupable, quelques secondes auparavant, était à le braver en faisant des grâces !... Il revit cette tête jolie et hautaine, ces yeux trop clairs, et ce quelque chose de tantôt glacial et tantôt excitant qui classait sa femme dans les monstres de duplicité. Oh ! la châtier, l'humilier !... Il n'avait que le choix des moyens. Oui : la renvoyer comme une servante qu'on a saisie la main dans un tiroir en lui criant : « Sauvez-vous avec votre honte, et que je n'entende plus jamais parler de vous !... » Non; cela n'était pas suffisant... Il rêva un scandale judiciaire où il couvrirait de boue la scélérate et rendrait son relèvement impossible. Il ne se souciait alors que d'assouvir sa rage. Il était dans cet état de folie combative où le mal qu'on s'attire ne compte plus, pourvu qu'on atteigne l'adversaire.

Il eut ensuite un retour sur lui-même et la perception exacte des conséquences qui le guettaient. Tout un avenir de pauvreté le fit réfléchir : cela serait dur. Mais l'hésitation n'était pas permise ; il fallait subir la destinée ! Eh bien ! il travaillerait. Le marquis de Rochemont gagnerait sa vie... Une sorte d'exaltation le soutenait encore et, pour un instant,

lui faisait croire à son héroïsme. Ses narines se dilataient; il se sentait devenir un autre homme, plus viril, tout grandi d'indépendance.

Toutefois, dans ce désarroi et avant les décisions, il avait besoin d'un conseil, de quelqu'un dont l'expérience dirigeât ses démarches. Il ignorait même de quelle manière on entame une procédure. L'homme qui l'avait poussé au mariage était tout désigné pour l'en retirer : Hubert consulterait Tardibois.

Ayant sonné, il ordonna que la charrette anglaise fût attelée tout de suite. Un quart d'heure plus tard, au trot précipité de son *cob* gris, il parcourait les six kilomètres qui séparent Rochemont de Tessé-sur-Indre.

L'air frais lui ravivait le cœur, et l'allure du cheval rétablissait dans ses réflexions un mouvement mieux rythmé. Il ralentit le trot dans la rue villageoise, une rue toute blanche, entre deux rangs de maisons basses où se suspendait, là une clématite, là une vigne aux grappes naissantes, là un berceau de chèvrefeuille. Par places, un arbre surgissait au-dessus d'un mur; des jardins jetaient l'éclat vif de leurs parterres à travers les portes à claire-voie. Tout enseignait la joie rustique et l'heureuse simplicité des champs. Il aurait suffi d'écouter la voix secrète de la nature pour apprendre qu'on peut être heureux sans richesse et qu'à borner ses désirs on gagne la véritable liberté. Mais Hubert n'était pas en disposition d'entendre tout cela.

La charrette s'arrêta devant une construction tout à la fois vieillotte et bien restaurée, que précédait un emplacement sablé ; le jardin descendait, de l'autre côté, jusqu'au bord de l'Indre. C'était la maison du notaire. Ce sage, blasé sur les tracasseries des affaires, avait abrité sa propre existence à l'ombre douce de trois tilleuls. Il avait marié modestement sa fille à un médecin de campagne, et madame Tardibois ne faisait la bourgeoise que le dimanche, à la messe, avec la robe de taffetas prune qu'elle avait étrennée le jour de la noce. Pendant la semaine, elle s'occupait avec la servante aux préparatifs des repas, car son mari ne s'en rapportait qu'à elle pour la confection d'une cuisine délicate. Pêchait-on une anguille dans la rivière, personne n'excellait mieux qu'elle à

la mettre au bleu, et pour le pâté de lapereau elle n'avait pas de rivale. Au respect que lui inspirait le premier dignitaire de la commune, se mêlait un dévouement d'esclave pour celui qui avait fait d'elle : madame la notaresse.

Le jardinier quitta son tuyau d'arrosage dès qu'il aperçut la voiture à la porte.

— Votre maître est-il là ? — demanda le marquis, en tenant son cheval par la bride, car il avait eu soin de n'emmener avec lui aucun domestique.

Le jardinier eut un étonnement que le châtelain se fût dérangé au lieu que ce fût le notaire. Il ouvrit la grille, remisa la charrette à côté du vieux cabriolet et fit entrer le marquis à l'étude.

Hubert avait peu l'habitude de se trouver dans une de ces pièces administratives où des cartons verts s'étagent contre les murs. Lorsqu'il vit les pupitres sur lesquels des clercs, avec des manches de lustrine enfilées par-dessus leurs vestons, écrivaient face à face, quand il huma l'odeur moisie qui s'exhalait des paperasses, il fut singulièrement écœuré. En réfléchissant qu'il venait là révéler ses secrets les plus intimes, que dans quelque temps, chez l'avoué, son histoire serait connue par des gens pareils, d'une vulgarité joviale, qu'on l'enregistrerait en expressions brutales sur du papier timbré, que son déshonneur allait devenir public, — devant toutes ces perspectives, il faillit reculer, s'enfuir.

Maître Tardibois survint, réprimanda les jeunes gens qui avaient laissé attendre le marquis de Rochemont, et le fit entrer dans son cabinet. C'était une pièce meublée en palissandre, avec un velours de teinte réséda. Au milieu, un large bureau où s'entassaient des papiers d'affaires, des registres, toute une comptabilité. Dès le seuil, on se sentait dans le domaine de la raison, sur le territoire bien administré de la sagesse bourgeoise, où tous les points de vue n'étaient que juridiques.

L'officier ministériel devina qu'il fallait un motif grave pour amener chez lui ce client de distinction qui, d'ordinaire, le mandait. Il attacha sur lui son plus perçant regard et s'informa :

— Veuillez me dire, monsieur le marquis, quelle circonstance me vaut l'honneur de votre visite ?

Hubert essaya de se montrer supérieur aux événements. Il prit un ton dégagé :

— Indiquez-moi, monsieur Tardibois, ce qui me resterait pour vivre si je cessais d'être l'époux de mademoiselle Lebouchard.

Si accoutumé que fût maître Tardibois à conserver un masque impassible devant les surprises de son métier, il eut une exclamation :

— Que se passe-t-il? Vous m'effrayez.

D'un seul trait, le marquis lança :

— Il se passe que j'ai intercepté une lettre adressée à ma femme par son... (tout de même le mot était gros à dire, il s'étranglait dans la gorge...) enfin une lettre que je ne puis tolérer.

Le notaire comprit tout de suite avec quelles précautions il fallait avancer. Sa voix se fit paterne :

— Êtes-vous sûr de ne pas commettre d'erreur? En ces matières délicates, on risque d'exagérer; il se peut qu'on attribue à des paroles légères une gravité qu'elles n'ont pas.

— Non, monsieur, je n'exagère rien : ma dignité exige le divorce.

— Le divorce!

— Oui, car une séparation laisserait mon nom à mademoiselle Lebouchard.

Maître Tardibois ne se laissait pas convaincre si vite : il savait de longue date quelle haute mais courte flambée jette la vanité d'un seigneur lorsque les billets de banque doivent être le combustible.

Il établit le bilan de la situation. En dehors du château et des vingt hectares du parc, le domaine de Rochemont reconstitué, agrandi même, appartenait tout entier à M. Lebouchard. La séparation de biens réduirait le marquis à la nécessité de vendre sa part, car il lui resterait à peine de quoi en payer les impositions. Astucieux, le notaire fit valoir que M. Lebouchard serait certainement disposé à racheter ce qui lui manquait pour devenir seul propriétaire de Rochemont.

L'effet que M. Tardibois attendait de ses paroles se produisit. A l'idée que son beau-père pût le remplacer dans la

demeure de ses aïeux, s'installer en maître à son foyer, commander à ses serviteurs et toucher ses fermages, le marquis de Rochemont reçut un choc.

— Jamais ! — s'écria-t-il.

Le notaire objecta :

— Quel autre acquéreur consentirait à être cerné de toutes parts ?... Vous en passerez nécessairement par la vente aux enchères, et alors...

Cette prédiction, avec une lourdeur de bloc, s'abattit sur l'enthousiasme vengeur du mari.

— Que faire ? — interrogea-t-il.

Dès que nous convions les autres à intervenir dans nos problèmes de conscience, ce n'est que pour solliciter d'eux un avis de transaction. Les conseilleurs ne sauraient nous fournir que le moyen d'esquiver notre devoir quand nous reculons à en décider.

Ayant fait poindre les chances de conciliation, M. Tardibois s'enhardit. Son attitude grave, ses favoris professionnels, sa redingote étroitement boutonnée sur une cravate blanche, lui donnaient une indiscutable autorité. Il recommanda la circonspection qui s'impose avant les actes irréparables ; il professa tout un code de prudence et sortit les innombrables clichés de la prudhomie notariale. Il s'efforça de démontrer au marquis quelle faute il commettrait en se séparant des biens apportés par la demoiselle Lebouchard. Hélas ! à cet égard, l'auditeur en savait autant que le conférencier. Hubert déplorait déjà la fâcheuse curiosité qui lui avait fait mettre la main sur un secret si explosif.

Il balbutia :

— Je ne puis pourtant pas ignorer ce que je sais !...

M. Tardibois, qui connaissait les hommes, comprit que l'instant était venu d'aider celui-ci à s'abuser. Ses clients lui témoignaient d'ordinaire assez d'estime amicale pour qu'il osât, cette fois, s'avancer plus loin que la confidence ne l'avait mené.

— Voudriez-vous, mon cher marquis, me communiquer la lettre qui vous a causé un si grand trouble ?

Dans un vague espoir qu'il se tirerait peut-être ainsi d'embarras, Hubert se dessaisit volontiers du document.

— Voici.

M. Tardibois ajusta ses besicles entre ses sourcils, d'un coup sec qui semblait en même temps armer le ressort de son attention. Pas un muscle de sa face ridée ne bougea pendant qu'il lisait. Les mots tendres, futiles, gracieux, les petits mots dont se servent entre eux les amants, n'avaient pour lui que la signification à en tirer contre l'adversaire. Il s'attachait à n'en débrouiller que la valeur juridique, cherchant la preuve du délit, du crime, ou ce qui pouvait être nié.

Un peu rouge, le marquis endurait ce premier examen en prévoyant toutes les humiliantes investigations qu'il aurait encore à subir par la suite.

La lecture terminée, M. Tardibois déclara :

— Cette correspondance a, en effet, un caractère regrettable. Néanmoins, il n'est pas certain qu'un tribunal la retienne comme établissant l'adultère. Si madame la marquise veut dégager sa responsabilité, elle alléguera qu'un homme audacieux, encouragé peut-être par quelques coquetteries, a pu se permettre de lui adresser des phrases d'amour sans qu'elle fût sa complice.

L'intérêt dispose si favorablement nos convictions qu'un doute réel eut accès aussitôt dans la cervelle du mari...

Mais oui, au fait, il se pourrait que sa femme fût innocente!

En même temps, une fureur le reprit, avec le souvenir du séducteur. Ah! le fourbe qui s'était joué de lui, celui-là n'échapperait pas à quelque sévère exécution!...

Ayant serré les poings, Hubert articula des menaces, et le notaire dut le gronder doucement, comme un grand enfant en âge de comprendre :

— Ah çà! mon cher marquis, soyez logique! Si vous renoncez à l'action judiciaire, que je vous déconseille, ce n'est pas pour provoquer, au moyen d'une vengeance privée, un scandale qui lèserait votre honneur non moins sûrement qu'un procès!

Ce mot d'honneur revivifia la sève aristocratique aux veines du gentilhomme. Il eut une révolte contre les principes bourgeois qui, depuis une heure, l'incitaient à la philosophie.

— Alors, vous voulez que j'accepte en silence un pareil affront?

M. Tardibois le fortifia par l'exemple d'autrui.

— Vous ne seriez pas le premier qui aurait pardonné.

Malgré son désir d'échapper à la catastrophe qui l'aurait ruiné absolument, Hubert considérait qu'une faute doit avoir été d'abord avouée pour qu'il puisse être question de la pardonner : une explication avec Germaine était nécessaire; il y avait là un élémentaire devoir de loyauté. Il dirait du moins son fait à cette malheureuse et lui dicterait, pour l'avenir, des conditions d'une rigueur!...

Le vieil homme de loi traita comme ils le méritaient ces propos en l'air.

— Il faut, au contraire, que rien dans votre conduite ne laisse jamais soupçonner à madame la marquise que vous avez saisi sa correspondance.

C'était descendre encore plus bas que n'avait imaginé Hubert de Rochemont. Une fierté mourante le convulsa.

— Comment pourrais-je feindre d'ignorer?

— Si votre femme vous croit dupe, elle vous gardera les ménagements qu'on a pour un mari aveuglé. Si elle pensait que vous lui êtes indulgent, elle augmenterait d'autant ses libertés.

— Mais si le monde s'est aperçu..., que dira-t-il?

Tout provincial qu'il fût, le bonhomme Tardibois sut fort bien expliquer au marquis que le monde est plein d'égards pour les illusions qu'il croit sincères, et concourt à les renforcer, tandis que sa sévérité condamne les époux clairvoyants et complaisants.

C'était la fin du débat. L'honneur du marquis de Rochemont sombrait sous le poids des arguments valables et sous l'accumulation de trop d'intérêts.

Il gémit, avec l'accent lâche de ceux qui ont abdiqué le gouvernement d'eux-mêmes :

— Que va être ma vie?

Oh! c'était clair! D'un coup d'œil, Hubert s'en rendit compte. Il allait rentrer chez lui sans qu'on soupçonnât l'emploi de sa matinée, et l'existence continuerait, paisible à la surface comme une rivière qui a englouti un cadavre. Ainsi, il ne cesserait pas d'être le compagnon de sa femme, tous les jours et... la nuit.

Un frisson de répugnance l'écarta de ce contact imaginaire. Ah! non, pas cela... Il se représenta le triste foyer qu'allait être le sien. Deux êtres, mangeant, dormant ensemble, associés pour les actes quotidiens, et à jamais désunis. Il entrevit la misère de cette route en commun où chaque mouvement de l'un amène une suspicion, chaque parole, chaque réplique une irritation nouvelle, où s'exaspère l'horreur contre le conjoint, — cette moitié de vous-même qui n'est plus que pourriture. — Il se refusait encore à cet enchaînement de forçats, où seul il traînerait le boulet. Ah! que ne rejetait-il loin de lui celle qui avait mésusé de son nom, de sa confiance!... il pensa même : de son amour, — car il l'avait aimée comme savent aimer les gens de son espèce, par une discipline qui dresse leur cœur à se contenter de ce qu'il a.

Maintenant il s'acheminait vers Rochemont. Là-bas, la toiture dessinait ses silhouettes en pente dans un jeu de lumière attirante et bleue, vrai miroir aux alouettes; la façade le regarda gaiement de toutes ses fenêtres brillantes. Les prairies déferlaient vers lui en ondes vertes. Les bois couvraient la colline du grand manteau de velours sombre que ses ancêtres avaient pris soin d'y étendre. Il sentit, une fois de plus, que ce domaine lui tenait à la peau comme sa peau adhérait à ses muscles. A l'idée que tout cela pourrait lui être arraché, passer à d'autres, à un étranger, à sa femme, — cette ennemie, — une protestation indignée s'éleva au fond de son être : non, ce dépouillement était inacceptable; mieux valait la honte secrète, dont on ne rougit que devant soi-même. Toutefois, en l'acceptant, il forma le souhait frénétique de rencontrer, un jour, l'occasion de représailles qui n'excédassent pas ses ressources et dont il ne fût pas la principale victime.

CLAUDE FERVAL

(A suivre.)

LES BONAPARTE ET LA CORSE

— AN V - AN VII —

C'est une étrange folie de penser qu'en histoire on puisse jamais atteindre l'entière et complète vérité. Chaque jour apporte sa découverte, et, pour peu qu'on ait gardé durant un quart de siècle son attention fixée sur l'existence de quelques hommes, pour peu qu'on suive sa recherche et qu'on recueille les informations, peu à peu, certaines périodes, demeurées obscures, s'éclairent; à peine jadis trouvait-on un ou deux points où accrocher des hypothèses ; à présent, une sorte d'assurance résulte du rapprochement des documents, s'emboîtant les uns dans les autres, se prêtant un appui mutuel, et apportant chacun leur part de certitude.

Revenant ici à une époque sur laquelle j'ai publié, il y a sept années déjà, le résultat de mes recherches, je n'ai aucune honte à avouer que mon information a été incomplète et que, faute des documents nécessaires, j'ai à peine effleuré un sujet qui méritait d'être approfondi. La Corse a été le tremplin d'où Joseph et Lucien Bonaparte ont bondi aux Assemblées françaises et, de là, aux marches du trône. Mais l'effort pour élever ce tremplin n'avait point été médiocre, et de combien peu s'en était-il fallu qu'il ne fût brisé ! L'histoire de l'établissement, de l'exercice, de la chute, de la restauration de la domination, dans le département du Lia-

mone, du clan Bonaparte, durant les années V, VI et VII de a République, ne saurait passer pour indifférente, car, outre qu'elle ouvre sur les mœurs politiques des insulaires des perspectives qui n'ont pas, après un siècle, perdu toute actualité, elle seule donne la clef d'événements qui exercèrent sur la politique générale et sur la vie nationale une action peut-être décisive.

A proportion qu'on pénètre davantage dans l'histoire des origines du Consulat, la part qu'il faut faire à Joseph et à Lucien s'étend et s'amplifie. Sans Lucien, il eût été impossible de concevoir, de préparer, de réaliser le coup d'État de Brumaire. Quelque jour, l'on pénétrera mieux le rôle effacé, mais non moins utile, de Joseph; en se tenant à Lucien, n'apparaît-il pas que, si Brumaire a été accompli par lui, si Brumaire eût échoué sans lui, Brumaire n'eût pas même été tenté si huit mois auparavant, renversé de son piédestal, — la Corse, — déshonoré, dénoncé, exclus du conseil des Cinq Cents, destitué de son mandat, Lucien n'avait pas été — ne s'était pas — sauvé par le coup d'État du 30 Prairial?

Sans doute, en présence de ses déclamations sur le bien général, la faction des dilapidateurs, le salut de la République, on pourra douter que de tels intérêts, si vils, l'aient dans la réalité uniquement dirigé; mais, minuscule pour les Directeurs, cette affaire du Liamone était capitale pour lui. Il ne pouvait être sauvé, en Corse, que par la chute de Merlin et de Revellière-Lepaux à Paris. Dès lors, quoi d'étonnant s'il rechercha, réunit, associa les députés dont les intérêts avaient été, comme les siens, lésés par les Directeurs et s'il se rendit avec Joseph, demeuré dans la coulisse, l'instigateur d'une révolution dont il devait être le premier à profiter? Il monta ensuite au Capitole et déclara que, le 30 Prairial, la République avait été sauvée. Est-ce donc la première fois, dans l'histoire parlementaire, que de telles causes produisent de tels effets et que, pour une question d'ordre privé, les institutions s'effondrent, les présidents se démettent et les majorités se coalisent. Seulement les contemporains le savent, le devinent ou le soupçonnent, et la postérité, en général, l'ignore. Cela vaut mieux.

***

En décrétant, le 12 messidor an II, que la Corse serait désormais divisée en deux départements correspondant aux traditionnelles provinces de l'Ile, l'*En deçà* et l'*Au delà des Monts*, la Convention n'avait obéi qu'à des exigences locales et des influences personnelles. Méconnaissant les principes qui avaient prévalu dans la Constituante, elle avait laissé subsister, au détriment de l'unité nationale, les habitudes de l'ancien régime et presque les anciennes formules. Sans doute, n'avait-elle point maintenu les cinq évêchés de Mariana, Nebio, Aleria, Sagone et Ajaccio, mais deux administrations pour une population de 160 000 âmes, inférieure à celle du moindre département de la France continentale, offraient déjà une noble sportule aux insulaires qui seraient du bon parti.

Si l'on prend que, d'après l'Acte constitutionnel du 5 fructidor an III, il fallait cinq membres pour chaque administration centrale, plus un commissaire du Directoire, un suppléant et un secrétaire en chef; que, près de chaque administration cantonale municipale, formée d'autant d'agents municipaux qu'il y avait de communes dans le canton, il y avait encore un commissaire du Directoire; que quatorze sièges étaient préparés au tribunal criminel, et bien plus dans les tribunaux de première instance, et les justices de paix; que les conservations, inspections, directions s'accroissaient en proportion de la situation maritime, de l'état de guerre, des lois surannées, des règlements nouveaux, quelle proie à offrir et quelle curée à sonner!

Moltedo, Casabianca et Buonaroti s'y sont employés avec l'activité qui convient et, selon les clans, les parts sont faites; Saliceti et les Arena auront les Golo; Casabianca, Arrighi, Moltedo et les Bonaparte auront le Liamone. Si aucun des Bonaparte ne siège à la Convention, leur puissance est déjà établie : Joseph est commissaire de la République en Corse avec Buonaroti, et Napoléon, qui vient de prendre Toulon, est un des chefs de l'expédition maritime. On compte avec eux comme avec les Arena, qui ne sont pas davantage députés,

bien plus qu'avec Andréi, mis en accusation comme Girondin, qu'avec Bozi et Chiappe qui ont épargné Louis XVI.

Combien plus, en l'an V, lorsque Napoléon, l'Italie conquise, détache de son armée Gentili pour reprendre la Corse!

Alors, Miot, chargé de l'organisation du Liamone adopte toutes les propositions de Joseph, devenu son associé pour la pêche du corail. Les trois ressorts principaux sont l'administration centrale, le tribunal criminel qui est en même temps tribunal d'appel pour les tribunaux correctionnels, et le commandement militaire. A l'administration centrale Joseph met, comme commissaire du Directoire, François-Marie Costa, médecin à Ajaccio, puis juge de paix à Bastelica, ami intime des Bonaparte, celui qui a sauvé madame Bonaparte en 1793, et qui réfugié à Aix y a exercé la médecine jusqu'à la reprise de l'île. Il compose l'administration de Pietri, Pandolfi, Leca, Conti, Ceccaldi, nommés par Miot le 27 pluviôse an V, en vertu de ses pouvoirs discrétionnaires, et élus par l'Assemblée électorale de la même année. Il y adjoint, comme secrétaire en chef, Campi, qui dès lors est le plus fervent ami des Bonaparte. Dans cette administration on a dû admettre des gens de Vico, car la rivalité entre Vico et Ajaccio exige des ménagements : Moltedo est de Vico, et aussi, et surtout, Cittadella, commissaire près le tribunal, tout à l'heure député aux Anciens ; de même a-t-on réservé quelque chose à Sartène, dans le tribunal criminel, mais, là aussi, par Peraldi l'accusateur public, Leca Ondella, directeur du jury, les Bonaparte se sont établis les maîtres. Ils ont répandu dans tous les services leurs amis, les Braccini, les Ternano, les Tortoroli, les Tagliafico, les Bertora, les Barberi. Ils ont mis leur vieil ami Levie à la mairie d'Ajaccio ; Baciocchi à la citadelle, et Lucien va arriver qui, par son emploi de commissaire ordonnateur de la division, dirigera les troupes et les généraux. Vaubois qui a succédé à Gentili dans le commandement est d'ailleurs un fidèle de l'armée d'Italie et n'opposera nulle résistance au frère de son général.

Rien de mieux organisé, et, dans le Liamone, le règne du clan dure ainsi deux pleines années, du 27 pluviôse an V au 20 pluviôse an VII. Le premier effet qu'il produit est l'élection de Joseph aux Cinq Cents par l'unanimité des votants ;

mais bien que, dans les assemblées électorales, le clan se soit assuré de la majorité par une série de mesures d'exclusion qui, sous prétexte de fonctions acceptées des Anglais durant l'occupation de l'île, d'émigration ou de refus de serment, frappent intelligemment les adversaires, il n'en a pas moins à compter avec le sentiment populaire : Campi, qui, sous un titre médiocre, est le maître de l'Administration centrale, a été employé par les Anglais dans leur commissariat où il a été connu de Hudson Lowe, mais n'en est que plus désireux de signaler son zèle républicain et surtout, comme on dirait, anticlérical. En vendémiaire an VI, à la suite d'une application inopinée et violente qu'il a faite de la loi sur la police des cultes, une révolte éclate ; trois cents paysans marchent sur Ajaccio ; ils sont dispersés par la troupe. « Quelques chefs, écrit Campi, ont perdu lâchement la vie ; d'autres ne l'ont conservée que par une fuite précipitée hors de l'Ile. »

Ce premier mouvement n'est qu'un indice précurseur. Bien que Vaubois ait l'intention « d'aller très doucement sur cet article », il est obligé de suivre dans le Golo l'exemple du Liamone, d'interdire les sonneries de cloches et de sommer le Commissaire du Directoire de mettre en vente les biens d'Église. Ces mesures, et d'autres semblables où se mêlent les factions locales, amènent une insurrection dont le chef est Augustin Giafferi, fils de Louis Giafferi, l'ancien lieutenant de Paoli, ci-devant maréchal de camp au service de Naples et président du Parlement formé dans l'île par le vice-roi britannique ; les insurgés, qui portent sur leur chapeau ou leur béret une petite croix blanche — d'où le nom de révolte de la *crocetta* — ont de sérieux avantages sur les troupes françaises au pont du Golo, à Lento, à Santo Pietro, au Borgo, à la Porta ; ils cernent Corte et l'assiègent. Les troupes françaises sont obligées de se concentrer à Bastia et à Saint-Florent et leur position n'est pas sans donner des inquiétudes : par bonheur, à ce moment même (pluviôse, an VI), débarquent, envoyés de Gênes par le ministre Faipoult, un bataillon de la 86e et un de la 23e demi-brigade, en tout 2 000 hommes. Vaubois reprend aussitôt l'offensive. Une de ses colonnes entre dans le Nebbio, s'empare de Lento sans coup férir et pousse jusqu'à Corte qu'elle ravitaille : une autre

enlève Borgo ; Vaubois lui-même force le passage du Golo, pénètre dans la Casinca, occupe Vescovato qui n'a point suivi l'insurrection, et, à la Porta, après avoir brûlé la maison de Vittini, un des premiers rebelles, s'empare, dans un combat assez vif, de Giafferi lui-même.

Lucien, qui est resté à Bastia, se fait le narrateur officieux de ces exploits « des braves de l'armée d'Italie » et ne manque point de communiquer ses rapports à ses amis d'Ajaccio. « Veillez, leur écrit-il, à ce que l'épidémie politique du Golo ne se communique dans le Liamone. En un mot, continuez de bien servir la République. » Pour achever la leçon, il ajoute un mois plus tard : « dans quelques jours on fusillera une vingtaine de ces messieurs à commencer par le généralissime Giafferi ».

Piquée d'honneur, « pour prévenir de nouvelles manœuvres et obliger les habitants des communes les moins soumis à reconnaître les lois de la République, l'Administration départementale (du Liamone) fait marcher, vers la fin de ventôse, une commission — composée uniquement du secrétaire général Campi — qui parcourt avec une force imposante la plupart des cantons, éclaire le peuple, désarme les villages suspects ou déchirés par les inimitiés de famille, fait rentrer les contributions, découvre les biens nationaux, abat et brise les cloches, replante les arbres de la Liberté, poursuit les émigrés, les chefs de la rébellion et les réfractaires et démontre que le Gouvernement républicain sait atteindre le méchant dans ses retraites les plus obscures. »

L'autorité militaire s'émeut de cette dictature assumée par un individu sans pouvoirs, sans fonction légale, sans autre règle que son bon plaisir. Campi n'en a cure. Le récit qu'il fait des mesures qu'il a prises contre les réfractaires et les émigrés, des amendes qu'il a imposées aux villes et aux villages qui lui paraissaient suspects de froideur, de la forme dans laquelle il a établi et recouvré les contributions directes, montre assez qu'il se croit ou se sent le maître et qu'il entend en user. Aussi dresse-t-il des listes de chefs rebelles, sur lesquelles, à son gré, et selon les opportunités, il ajoute ou retranche des noms ; c'est sa façon de reviser la liste électorale et il importe que celle-ci soit bien composée, car Lucien

va se présenter aux élections annoncées pour le 21 germinal an VI. « Y aura-t-il des concurrents ou serai-je seul ? » écrit Lucien avec inquiétude. Il faut d'abord qu'il y ait des élections : les Conseils ont décidé qu'il n'y en aurait point, mais l'Administration départementale s'arrange de façon à n'avoir pas reçu à la date du 23 germinal, la loi rendue le 12 pluviôse, soixante-huit jours auparavant, et elle l'ignore. Elle ignore bien d'autres choses, entre autres que l'âge légal pour la députation est de vingt-cinq ans et que Lucien n'en a que vingt-trois ; cela importe peu en effet, dès qu'on a pour soi les Conseils épurés, le Tribunal criminel et, comme on dit encore en Corse, le « Sigillo », le cachet qui authentique les plus audacieuses affirmations. En effet, Lucien ainsi élu est validé et installé par le Conseil des Cinq-Cents. Il est député parce qu'il est de la faction ou qu'on le croit tel.

***

Mais d'autant le clan se trouve affaibli. Napoléon est loin, perdu dans les déserts; Joseph et Lucien sont installés à Paris et ne peuvent plus veiller sur les affaires, donner des conseils de prudence ou couvrir les illégalités : Vaubois, qui était de l'armée d'Italie, et sur qui les Bonaparte pouvaient compter, a été remplacé par le général Ambert, qui est de l'armée du Rhin, nettement hostile et formellement adverse. Baciocchi a quitté Ajaccio pour Marseille; partout, le clan se repose sur sa conquête et, n'admettant point qu'on puisse la lui contester, ne se garde plus. Or, par combien de côtés il donne prise!

En matière des finances, il a eu des facilités qui n'étaient qu'à lui : au début, pour pourvoir aux dépenses des divers services, Miot, par un arrêté du 30 pluviôse an V, avait mis à la disposition du département une somme de dix mille francs à prendre sur les biens nationaux et sur la totalité du produit des contributions indirectes; mais c'était là une avance exceptionnelle et sans doute pensait-il que, les contributions directes une fois établies, le département, en échange des fonds reçus de France pour les services publics nationaux, reverserait quelques sommes au receveur général. Il s'est trouvé loin de

compte : de la contribution foncière, fixée pour l'an V (principal et centimes additionnels) à 80 040 francs, il n'a été recouvré, en l'an VII, que 41 036 fr. 30 c.; à la fin de l'an VII, il n'a rien été recouvré pour l'an VI; par contre, le département a absorbé pour son service les 41 036 francs de l'an V. Rien n'a été recouvré, à la fin de l'an VII, de la cote personnelle, fixée à 23 875 francs pour l'an V et à 19 895 francs pour l'an VI. La perception des contributions indirectes a été opérée de façon que, n'ayant rien rapporté pour l'an V, le produit, en l'an VI, a été de 12 fr. 57 c. pour le timbre, 350 fr. 50 c. pour l'enregistrement, 4 958 fr. 71 c, pour les patentes : au total 5 321 78 c.; mais on a cessé de les percevoir en l'an VII. Le produit net des douanes pour l'an V et l'an VI s'est élevé à 15 320 fr. 02 c., sur quoi l'Administration départementale a requis pour ses besoins 1 905 fr. 70 c. Elle a vendu arbitrairement et sans observer aucune forme, des domaines nationaux, pour une somme de 45 996 francs, dont 12 025 francs sont impayés en l'an VII, et elle a appliqué ce produit à ses dépenses, ainsi que 6 000 francs provenant de la vente de 24 000 pieds d'arbres dans la forêt nationale de Libio, à raison de 25 centimes l'arbre. Elle y a appliqué bien d'autres fonds obtenus d'une façon aussi légale : emprunt forcé sur les villes, contributions de guerre à payer par les villages déclarés rebelles, changement de destination des fonds affectés par l'État pour des dépenses d'ordre public, emprunts à la caisse de l'armée d'Italie, réquisitions sur la caisse du receveur général ; et, non contente de ces étranges procédés, elle réclame à l'État, comme lui étant due, une somme de 213 220 francs pour supplément applicable aux dépenses municipales et départementales.

Le *Compte rendu par l'Administration centrale du Liamone (Ans V, VI et VII)*, imprimé à l'imprimerie de la République en l'an IX, ne révèle pas seulement des faits et des chiffres; il permet de constater un état d'esprit : c'est que la France doit au département du Liamone de l'entretenir; en 1791, Monestier, l'un des commissaires civils envoyés en Corse, constatait que la Corse qui, « sous l'ancien régime, coûtait annuellement à la France de 7 à 800 000 livres », ne pourrait pas, sous le nouveau, coûter annuellement moins de trois

millions, alors que « la totalité des contributions foncière et mobilière ne s'élevait qu'à 284 800 livres ». Sur ces contributions, il était plus sage à présent de ne point compter; mais, mises à part les dépenses du culte, portées jadis pour 1 200 900 livres et désormais supprimées, les évaluations données par Monestier se trouvaient encore dépassées, puisque, en dehors des dépenses de l'armée, de la gendarmerie, et de tous les services d'État, elles montaient, pour le seul département du Liamone, selon l'évaluation des administrateurs, rien que pour la justice et l'administration, à plus de 150 000 francs pour les dépenses départementales et à 218 000 francs pour les dépenses municipales et communales.

Cette exploitation eût pu sembler aux vainqueurs de l'an V une suffisante occupation, mais ils n'eussent point été de leur race si, entre eux, ils ne se fussent querellés. Autant qu'on le démêle des lettres de Lucien, les Ajacciens, après avoir écarté les gens de Sartène et donné une bonne leçon à ceux de Vico, devaient, de ceux-ci, rallier ceux qui pouvaient leur être utiles. « Chiappe, Abbatucci, voilà les intrigants contre lesquels tu dois être naturellement en garde, écrivait Lucien à Costa le 8 messidor an VI. Si notre éloignement les enhardit, que ta présence et *ton art de réunir les patriotes*, les réduise à leur élément naturel, l'impuissance... Moltedo et Cittadella et toi, vous êtes nos amis naturels... Il ne faut donc pas vous diviser, sans quoi vous deviendrez faibles et dupes... Maintiens donc l'équilibre, réunis les Vicolai, défends-les, éloigne et défie-toi de l'ardeur toute nouvelle avec laquelle t'entourent les méchants, joyeux de pouvoir détruire Moltedo aujourd'hui, plus heureux s'ils pouvaient te détruire demain et qui, malgré l'immensité qui nous sépare ne seraient heureux qu'en pouvant nous donner le coup de pied de l'âne. »

Et il ajoutait avec cette robuste confiance en soi qui ne l'abandonna jamais : « Cittadella, que j'ai rallié et qui est un bon enfant, *lorsqu'on le serre de près*, se réunira à moi. Nous t'écrirons de concert ainsi qu'à l'Administration. Répondez-nous collectivement et sans aigreur. S'il y a des plaintes à porter, qu'elles soient tranquilles, comme la justice. Écrivez avec confiance, parce que je veille... »

Costa eût encore suivi ces conseils, mais Pietri et Campi

avaient engagé la lutte avec les Vicolai ; ils avaient été suivis par Leca et Pandolfi, et Costa se laissa entraîner. Ils n'avaient pas besoin d'un ennemi tel que Cittadella qui, fort avant dans l'intimité de Merlin, passait pour donner des leçons d'italien à la fille du Directeur, et qui, sachant à merveille tout ce qui s'était passé en Corse durant l'occupation anglaise, connaissait le faible de chacun. Les façons dont l'Administration du Liamone gérait les deniers publics avaient attiré l'attention du ministre des Finances ; les plaintes que faisaient les juges de n'être point payés trouvaient des échos au ministère de la Justice, et le ministre de l'Intérieur prenait ombrage, non pas tant de la désinvolture avec laquelle on traitait les lois que des dénonciations portées contre certains administrateurs, incapables d'exercer des fonctions publiques pour avoir été employés par les Anglais.

Les Bonaparte firent tête violemment : au ministre des Finances ils écrivent, le 8 thermidor : « Nous vous observons, citoyen ministre, 1° que si le travail des contributions n'est pas fait, la faute n'en est pas aux administrateurs, dont la conduite politique et administrative ne laisse rien à désirer ; mais que ce retard a été causé par les révoltes sans cesse renaissantes, et vous sentez que, lorsqu'un département est troublé par des rebelles, il est impossible d'asseoir le service des contributions. Les administrateurs y travaillent à présent avec ardeur. 2° Quant aux fonds qu'on les accuse de détourner pour s'en servir, ils ne se sont servis que des fonds mis à leur disposition par le commissaire du gouvernement Miot et de ceux que vous-même leur avez accordés par votre dépêche du 27 fructidor an V, en les autorisant à imposer sur les personnes les plus aisées les sommes nécessaires à leurs dépenses urgentes. Au reste, citoyen ministre, le commissaire du Directoire exécutif près le département du Liamone nous annonce qu'il vous a écrit à ce sujet une longue lettre en date du 19 prairial dernier. Nous vous prions de vous la faire représenter et de juger avec indulgence les opérations de notre administration centrale dont le zèle égale le civisme. » Au ministre de la Justice, ils écrivent : « L'on doit attribuer le retard dont se plaignent les juges à la pénurie de fonds dans laquelle se trouve continuellement le dépar-

tement et non à l'Administration centrale. Le civisme des membres qui la composent est assez connu. Je prie le ministre de la Justice de ne pas s'arrêter à ce que pourraient lui suggérer contre eux quelques intrigants qui, depuis la dernière assemblée électorale, voyant d'un œil jaloux le vœu du peuple prononcé en faveur de l'Administration, se sont déclarés ouvertement contre elle et emploient toute sorte de moyens pour la desservir auprès du gouvernement... » « La cause de la pénurie où languit le département du Liamone provient en grande partie, ajoute Lucien, de ce que, pendant que je me trouvais à la tête de l'Administration militaire dans cette division, les Administrateurs du département fournirent plus de soixante mille francs pour la solde des troupes et pour lesquels ils ont même engagé leur crédit personnel[1]. Voilà la seule réponse que l'on peut faire aux juges qui ont l'injustice de se plaindre d'une manière si peu convenable à des républicains. »

*
* *

Ces arguments eussent porté sans doute, quelque bizarres qu'ils dussent paraître, si Lucien avait imité la conduite de Joseph et qu'il fût « resté en bon accord avec le Directoire »; mais il ne perdait aucune occasion de l'attaquer; le 19 thermidor, il avait prononcé un discours pour repousser, comme mesure inquisitoriale et tyrannique, la proposition d'ordonner la fermeture des boutiques le dimanche; le 27, il s'était élevé violemment contre la proposition d'un impôt sur le sel; le 29, il avait flétri « la faction des dilapidateurs » et fait arrêter par le Conseil qu'il se formerait toujours en comité général lorsqu'il s'agirait de discuter sur les finances; le

1. Cette assertion est encore inexacte. Si, « en germinal an V, le général commandant le département requit l'administration de verser dans le plus court délai à la caisse militaire la somme de 40 000 francs et ce par le moyen d'un emprunt »; si, le 3 floréal, la perception de cet emprunt fut ordonnée, il ne fut perçu en réalité que 1 900 francs à Bonifacio et 11 400 francs à Ajaccio. Encore ces 11 400 francs furent-ils remboursés aux citoyens d'Ajaccio sur le produit d'une lettre de change de 40 000 francs expédiée par le général Bonaparte sur les fonds de l'armée d'Italie. Ces 40 000 francs, diminués des 11 400 francs remboursés, furent employés par les administrateurs « à acquitter les dettes qu'ils avaient d'ailleurs contractées ».

3 fructidor, il avait, avec une extrême violence, dénoncé les innovations que le Directoire préparait dans la Cisalpine et déclaré que les atteintes portées à sa Constitution ne seraient qu'un essai pour renverser la Constitution en France ; le 8 fructidor, il s'était opposé à la prorogation, pour plus de trois mois, de la loi qui mettait les presses sous la surveillance du gouvernement. Il se posait en adversaire au Conseil, il prenait une importance, puisque, le 2 fructidor, il avait été élu le premier des quatre secrétaires, et il ne se faisait pas faute de s'en donner, témoin les manifestations auxquelles il se livrait le 1er vendémiaire an VII, lorsqu'il invitait ses collègues à renouveler le serment de mourir pour la Constitution de l'an III. Ces démonstrations n'avançaient point les affaires de Costa et des administrateurs, de plus en plus menacés. Par Barras, on parviendrait peut-être à parer le coup. Joseph et Lucien lui écrivent, le 5 vendémiaire : « Nous sommes ici les défenseurs naturels des citoyens inculpés. Leur patriotisme est au-dessus des soupçons. Ils ont constamment combattu les Anglais durant le temps qu'ils ont été les maîtres de l'île ou les ennemis de la République dans le continent, et n'ont pas plié un front soumis sous les ennemis du nom français. »

Cela fait, Lucien, à son ordinaire, se rassure : sans doute il conseille à Costa une certaine modération : « Il ne faut pas, lui écrit-il, que l'Administration centrale pousse à bout ceux qui se sont montrés contre elle : faites-leur connaître, sans les aigrir, les lois et la rigueur qu'elles exigent que l'on emploie contre les ennemis de l'ordre et du gouvernement, et soyez persuadés qu'ils ne s'écarteront jamais de leur devoir. » Il lui suggère de ne point s'obstiner à des demandes qui, par leur exagération ou leur illégalité, donneraient prise aux ennemis ; mais il continue à porter beau : « De la fermeté et de la rigueur, s'écrie-t-il, mais pas de l'outrance ! » Il ne met pas en question qu'il ne fasse nommer par le Directoire les commissaires près les Administrations municipales que le clan aura désignés, alors que, déjà, une contre-liste a été dressée par Cittadella, qui a exclu, sous prétexte qu'ils sont parents d'émigrés ou qu'ils ont servi les Anglais, les meilleurs amis des Bonaparte.

Faut-il croire que le 22 vendémiaire, en s'avisant de porter la parole, au nom du Conseil qui ne lui a donné aucun mandat, pour féliciter Jourdan, quittant son siège de député pour le commandement de l'armée, Lucien achève sa brouille avec le Directoire, ou la mesure qui va frapper ses amis est-elle déjà prise? Quoi qu'il en soit, le 27, le Directoire destitue Costa et le remplace par un nommé de Franchi, ci-devant prêtre et, depuis, commissaire près une administration de canton. En même temps, les administrateurs Leca, Pandolfi et Pietri, sont déclarés provisoirement atteints par les lois des 19 fructidor an V, 9 frimaire et 5 ventôse an VI, sur les ex-nobles et les partisans des Anglais, et ils sont remplacés par trois ennemis des Bonaparte, Maestroni, Rusterucci et Philippi. Le coup est rude. N'ayant pu le prévenir, Lucien s'efforce d'abord de faire rapporter l'arrêté. « Ses instances » et celles de Joseph sont vaines. « Le Directoire persiste, en majorité, pour la destitution. » Alors, tant bien que mal, il cherche une explication qui, s'il est possible, augmente son prestige en Corse et assigne, à cette diminution de son crédit à Paris, de ces causes majeures qui intéressent la politique entière de l'Europe, « Le Directoire, écrit-il à Costa, a voulu changer la Constitution de la Cisalpine. Tu sais que je m'y suis opposé. — Le citoyen Merlin, dont le secrétaire rédige un journal, s'est avisé de faire insérer une diatribe à ce sujet contre moi. Je lui ai répondu dans le journal des Représentants du Peuple, d'une manière à imposer silence aux calomniateurs. Ne pouvant pas répondre, il a songé à se venger, et, se ressouvenant que Cittadella demandait la destitution des Administrateurs que nous défendons, il a appuyé sa demande *rejetée jusqu'alors* et il a induit ses collègues à signer l'arrêté. Ainsi, les causes de votre destitution sont : votre attachement à nous, la bassesse de Cittadella qui va donner des leçons d'italien à la fille de Merlin et joint la lâcheté à l'audace, l'amour-propre blessé d'un directeur et la faiblesse des autres. — Des raisons aussi coupables ne peuvent pas longtemps résister et j'espère que bientôt vous démasquerez vos accusateurs et que le Directoire réparera son injustice. »

Vis-à-vis du Directoire et des Ministres, l'attitude que Joseph et Lucien ont adoptée, est celle du dédain. Ils se désin-

téressent et, de haut, ils signifient la rupture : « Comme je ne veux point entrer en lutte avec le citoyen Cittadella, écrit Lucien au ministre de la Justice, et que nous ne pouvons plus répondre de la tranquillité du département depuis que la religion du Directoire a été surprise au point d'en destituer, contre notre avis, les Administrateurs et le Commissaire, dont le patriotisme nous en était une garantie certaine, nous vous prévenons, citoyen ministre, que nous nous déclarons absolument étrangers à tout ce qui pourrait arriver de fâcheux dans le Liamone, les hommes qui seuls avaient droit à la confiance du gouvernement et à la nôtre, surtout dans ces moments où les Anglais menacent toute la Corse, venant d'être destitués et ne pouvant, partant plus inspirer au peuple la haine qu'ils ont tant de fois fait paraître contre les ennemis de la République. » Et, au ministre de l'Intérieur qui, d'après les avis antérieurs de l'Administration départementale et les sollicitations des Bonaparte eux-mêmes, a prononcé le désarmement des habitants, Lucien répond en élevant cette distinction subtile : « Cette mesure n'aurait pu que tourner à l'avantage de tout le département si l'Administration était toujours composée des membres qui l'ont sollicitée et qui avaient su mériter la confiance de leurs administrés ; mais nous croyons que depuis que, l'on a surpris la religion du Directoire et que on l'a porté à destituer les Administrateurs, ainsi que le Commissaire, elle ne peut qu'y mettre le feu et encourager les ennemis de la République rentrés dans l'ordre par l'exécution sévère des lois. Au reste, citoyen ministre, comme le Gouvernement a pris cette détermination contre notre avis, nous nous déclarons étrangers à tout ce qui pourrait y arriver de fâcheux. »

Cette passivité dans l'attitude ne va pas toutefois, de la part de Lucien, jusqu'à lui faire négliger ses intérêts. A défaut de l'Administration départementale qui semble bien lui échapper, le clan tient encore les tribunaux et, par là, une part importante du pouvoir. Cittadella continuant son travail, a remontré que certains des juges sont « d'ex-nobles », et par suite qu'ils ne peuvent siéger. « Ils sont dans l'exception portée par les lois, réplique Lucien ; le Tribunal leur a en conséquence ordonné de reprendre leurs fonctions. Ces juges,

ajoute-t-il, sont très républicains et très estimables, mais ils sont les jouets de l'intrigue et nous n'aurons peut-être pas plus la force de les défendre que nous n'avons eu celle de défendre les braves Administrateurs du Liamone... Cependant nous vous déclarons encore que la justice, l'intérêt public et notre suffrage sont également en faveur des juges que l'on avait faussement dénoncés et dont nous vous demandons la réintégration. — Au reste, si leur attachement pour nous est un crime aux yeux de certaines personnes, nous sommes assurés qu'ils seront fiers de ce crime-là et que notre estime les dédommagera de l'acte qui les destituerait injustement. »

*
* *

L'utilité qu'il y a pour le clan à conserver la main sur les tribunaux est démontrée à Ajaccio, presque au moment où Lucien en témoigne. Aussitôt que les Administrateurs du département ont appris la destitution de Costa et son remplacement par de Franchi, avant que la nouvelle fût publique, ils se sont concertés avec les juges du Tribunal criminel, ont fait arrêter de Franchi comme prêtre réfractaire et ont ordonné qu'il fût incarcéré à la citadelle. Cela est bon ; mais ils ont compté sans Lafon, le général commandant la subdivision qui, s'il n'a point reçu d'expédition officielle de l'arrêté du Directoire, en connaît l'existence ; comme la citadelle dépend de lui et du chef de brigade Ramand, qui commande la place, il en assigne l'enceinte pour prison à de Franchi (11 frimaire) ; il avise le général Ambert, commandant en chef dans l'île, qui, en proclamant l'état de siège, dans le Liamone, place l'Administration départementale et les Administrations de cantons sous la main des autorités militaires ; en vertu de ses nouveaux pouvoirs, Lafon, dès le même jour, met de Franchi en liberté, et, le 14 nivôse, déférant à la réquisition des administrateurs nommés en remplacement de Pietri, Leca et Pandolfi, il les fait installer par le commandant de place. De Franchi prend possession de ses fonctions de commissaire du Directoire : l'Administration départementale est « régénérée ».

Mais les choses ne peuvent en rester là : le Directoire,

averti de cette étrange rébellion, a pris, le 7 nivôse, un arrêté qui annule les procédures ouvertes contre De Franchi, et ordonne l'arrestation de Pietri, Leca, Pandolfi et Costa, « prévenus de conspiration contre la sûreté de l'État et d'usurpation de pouvoirs ». Les prévenus devraient être traduits devant le tribunal criminel du Liamone, et leur acquittement dès lors ne serait pas douteux ; mais Cittadella veille : il remontre au Directoire « qu'il est à craindre que le directeur du jury et les tribunaux de l'île de Corse ne puissent procéder dans cette affaire avec la liberté et l'impartialité que demande la justice ». Le Directoire saisit donc le Tribunal de cassation d'une demande de renvoi devant un autre tribunal pour cause de suspicion légitime, et, dès le 13 nivôse, le Tribunal de cassation, faisant droit, renvoie les inculpés devant le directeur du jury de Brignoles (Var).

Après cinq semaines, l'arrêté parvient en Corse, — ce qui montre la poste deux fois plus rapide et les employés deux fois plus empressés que lors de l'élection de Lucien, — et il est mis à exécution le 21 pluviôse, sur l'ordre du général Lafon, par les soins du chef de brigade Ramand, sauf en ce qui concerne Antoine-Jean Pietri qui, muni d'un passeport régulier, se trouve sur le continent près des Bonaparte, auxquels il est venu porter les nouvelles et exposer les faits. Au dire des nouveaux administrateurs, sur ces arrestations, le clan manifeste et s'insurge. Dans la nuit du 22, « des brigands armés, en troupes, au son du tambour et poussant des cris alarmants : « Vive les terroristes ! M... pour les modérés ! » parcourent toute la ville ; le 23, d'autres brigands entrent en ville, à cheval, armés et le sabre à la main et excitant par (ses ?) opérations le peuple à l'anarchie » ; le 30, lorsque Ramand escorte les inculpés jusqu'au port où ils doivent être embarqués pour Brignoles, sur l'aviso *la Dorade*, il est suivi à distance par un rassemblement qui jette des cris de « Vive la liberté ! Vive Bonaparte ! » Le cri de « M... pour les modérés ! » ayant aussi été proféré, Ramand « se porte rapidement à l'endroit d'où il est parti et annonce, d'une façon vive, que ce cri est inconstitutionnel ». Toutefois, il s'en tient à des harangues, tandis que l'Administration départementale, sur la réquisition de de Franchi, ordonne l'arrestation et

la détention dans les prisons de la citadelle, « jusqu'à ce que la paix publique soit assurée », de neuf individus « insubordonnés qui tâchent toujours de semer la discorde et jeter le trouble parmi le peuple ». Ce sont tous des parents ou amis des Bonaparte et non des moindres : Barberi, Ucciani, Suche, Gallinaccio, Donzella, Rocco Bastelica, Follacci, Rocco et Lorica, la plupart occupant des fonctions publiques ou remplissant des charges municipales.

Tout aussitôt, le Tribunal criminel riposte. Le directeur du jury inculpe, pour adresse et réunion séditieuses, un nommé Ponte, qui a fait signer une adresse de remerciements au Directoire pour les changements opérés dans l'Administration centrale, et, sur réquisition du directeur du jury, l'Administration municipale fait incarcérer dans les prisons de la ville Ponte et sept individus qui ont signé l'adresse. En même temps, l'accusateur public invite dans les termes les plus forts le commandant de place à relâcher les neuf « insubordonnés ».

L'Administration départementale, n'osant s'en prendre encore au Tribunal criminel, suspend trois membres de l'Administration municipale et les remplace immédiatement par des hommes de son choix. Ramand, au milieu de ces conflits auxquels un continental ne peut rien comprendre, perd la tête et lance des proclamations annonçant des mesures terribles, car, dit-il, « mon caractère et mon état ne me permettent de faiblir devant aucune puissance, et ma seule crainte pourrait être de manquer à la Loi ». Croyant voir dans l'Administration départementale « l'organe du Gouvernement », il s'attache à elle et, d'accord en tout avec Lafon, son général, il suit son impulsion. L'autorité militaire ordonne donc la mise en liberté de Ponte et de ses amis, inculpés par le directeur du jury ; elle maintient en prison les neuf « insubordonnés », amis et parents des Bonaparte ; elle déclare Paolo Follacci *chef de révolte*, et enjoint qu'il soit poursuivi comme tel, et elle expulse du département le citoyen Planche, ci-devant secrétaire de l'Administration centrale du département et actuellement employé du bureau de l'Administration municipale. Sous le régime de l'état de siège, l'arbitraire le plus brutal règne dans Ajaccio.

Ce qui pousse de Franchi, Maestroni et leurs amis à orga-

niser à Ajaccio ce régime de terreur, c'est l'approche des Assemblées primaires qui doivent être tenues le 1er germinal pour désigner les électeurs par qui seront élus, le 21, trois membres de l'Administration départementale, un juré près la Haute Cour nationale et trois juges. C'est là le coup de partie qu'il leur faut gagner pour renverser définitivement l'autorité du clan. Aussi, viennent-ils de suspendre, comme ex-nobles et inaptes aux fonctions publiques, six des juges civils et criminels, et comptent-ils s'emparer aussi des tribunaux. Alors ils tiendraient tous les ressorts : l'Administration départementale, car, même s'ils sont acquittés à Brignoles, Costa, Pietri, Pandolfi et Leca ne peuvent être revenus à temps à Ajaccio pour se présenter aux élections ; les Administrations municipales, car l'Administration départementale suspend à son gré ; l'autorité militaire, car Lafon et Ramand sont leurs hommes ; l'autorité judiciaire, car les ex-nobles suspendus ne seront pas éligibles. Mais là ils ont compté sans les tribunaux qui enjoignent aux juges suspendus de reprendre leurs fonctions, et sans les Bonaparte, avec qui Lambrechts, le ministre de la Justice, ne se soucie pas de rompre.

D'ailleurs, s'ils travaillent en vue des élections, de leur côté, Joseph et Lucien ne restent pas inactifs. Au moment où ils ne connaissaient encore que la destitution de leurs amis de l'Administration départementale et où ils ignoraient l'arrêté du Directoire et le jugement du Tribunal de cassation ordonnant leur arrestation et leur traduction devant le jury de Brignoles, les Bonaparte, dès le 15 pluviôse, ont décidé d'envoyer à Ajaccio Ramolino et Fesch pour conduire la manœuvre; sur la nouvelle de l'arrestation et de l'embarquement des inculpés, Ramolino a reçu l'ordre de rester à leur portée, mais Fesch a dû continuer sa route. Lucien, courant au ministère de la Justice, a arraché de Lambrechts l'ordre d'élargir Costa, mais cet ordre est arrivé trop tard à Toulon; il faudrait, pour que Costa fût relaxé, un jugement du Tribunal de cassation. « Pour l'obtenir, écrit Lucien, il faudrait solliciter les lâches qui vous oppriment, et nous croyons plus honorable, et pour nous et pour toi, de ne devoir ta liberté qu'au jury. » Mais la revanche est proche. Lucien l'atteste, et il en tire occasion pour exercer son éloquence et

rappeler, sans trop de souci d'une vaine exactitude, sa propre histoire : « Lorsqu'on est persécuté par l'intrigue et le pouvoir arbitraire, s'écrie-t-il, on doit redoubler de courage : à peu de distance de la prison qui vous renferme, on voit le fort Saint-Jean où j'ai été enfermé, pour la même cause que vous, dans des cachots teints du sang de ceux que l'on venait d'égorger depuis peu de jours... Je n'avais pour juges que des assassins et vous avez un jury qui, sans doute, vous rendra bientôt à la liberté. »

Malgré cette confiance qu'il affecte, il sait qu'il faut s'aider pour réussir et il n'y manque pas. D'abord, son beau-frère Boyer, qui, dans le Var, est devenu un personnage d'importance, sera mis en mouvement; les prisonniers pourront lui demander tout ce dont ils auront besoin, même les fonds nécessaires pour obtenir leur liberté sous caution. Un parent des Clary, Ricard, est commissaire du Directoire : « Il ne négligera rien pour presser le jugement. Pietri partira dans quelques jours avec copie du contre-ordre pour Costa et d'autres lettres de recommandation pour Brignoles. » Ramolino reviendra de Corse « avec un jeune homme très instruit qui pressera la décision de l'affaire. » Par les Clary, Joseph a quantité de parents et d'alliés dans le Var, il les requiert tous, — en particulier les administrateurs et les juges au Tribunal criminel, et c'est à eux, bien plus qu'aux prisonniers, qu'il s'adresse quand il écrit à ceux-ci : « Citoyens, le citoyen Pietri, parti hier de Paris, arrivera auprès de vous en même temps que ma lettre. Il vous instruira des intrigues obscures auxquelles vous devez attribuer les vexations dont vous êtes les victimes. Heureusement, elles s'approchent de leur terme puisque vous êtes au moment d'être jugés par un jury qui sera, sans doute, composé de républicains intègres et vertueux. Je ne doute pas que leur conviction ne soit bientôt formée.

» Il ne nous restera plus qu'à gémir d'actes aussi injustes qui se multiplient malheureusement beaucoup trop sous le régime de la liberté. Faut-il que des patriotes qui comme vous ont tout sacrifié à sa cause soient les premiers frappés ? L'on dirait que le pouvoir arbitraire se venge en cherchant ses victimes dans les rangs de ses plus ardents ennemis. Il ne

parviendra pas sans doute à vous faire dire : « Vertu ! Liberté ! Patriotisme ! seriez-vous des chimères ?... » L'homme avili, l'ennemi du système représentatif, saisit le premier trait que la malveillance lui envoie pour le diriger, avec ce blasphème, contre le système et les principes libéraux qui ne sont pas comptables de l'erreur de quelques individus, de l'injustice de quelques autres. — L'homme libre souffre et se tait. — Le moment de parler arrive enfin : tel est celui que vous offre le jury de Brignoles. Il se livre alors à toute la chaleur d'une âme forte et passionnée pour la liberté et la République. L'innocence finit par triompher.

» Quel que soit le résultat des élections dans un département auquel on vous a arrachés, vous devez vous convaincre que les habitants de nos montagnes, pour qui la justice n'est pas un terme dérisoire ni un dogme obscur, vous tiendront compte des persécutions auxquelles on vous livre pour vous faire perdre leur confiance. Les âmes avilies qui ont conçu cet infernal projet ne savent pas que la persécution fortifie dans les âmes fortes, ardentes et généreuses, telles que celles de nos insulaires, l'amitié, l'estime, la confiance et tous les sentiments affectueux. Croyez aux miens ; donnez-moi de vos nouvelles. La déclaration du jury de Brignoles est la seule réponse digne de votre cœur et de vous. »

Une telle profession de foi, d'un ton qui ne souffre point la réplique et qui, se parant du nom de Bonaparte, s'appuie aussi dans le Var de l'influence très réelle des Clary, ne peut manquer de produire son effet, mais, lorsque les Administrateurs du Liamone et Costa ont été innocentés par le jury, c'est vers le 18 germinal, et les adversaires des Bonaparte ont gagné les élections. Ils n'ont pourtant pas eu le champ libre, et la lutte a été chaude. Si, pour la soutenir, le clan n'a pu compter ni sur le général Lafon, ni sur le chef de brigade Ramand, et encore moins sur le général Ambert, il a cherché des auxiliaires dans les rangs de la 86e. Les amis des Bonaparte se sont dit que, dans les Bonaparte menacés, les soldats verraient d'abord le Général et qu'ils ne résisteraient pas à son nom. Le plan formé, restait à l'exécuter et à *pratiquer* la garnison. Sous prétexte d'exercer sa charge, l'accusateur public Peraldi s'est introduit dans la citadelle;

grâce à son titre, il est entré dans les prisons où un certain nombre de grenadiers étaient détenus par ordre de l'autorité militaire ; il a causé avec eux, il les a endoctrinés et les a séduits. Le commandant de place lui a bien interdit, au mépris de la loi, l'entrée de la citadelle où sont détenus sur l'ordre de l'Administration départementale, les prétendus « insubordonnés », mais il était trop tard, et les soldats savaient ce qu'ils devaient savoir. En même temps, Fesch, arrivé du continent et rejoint bientôt par Ramolino, a apporté, avec les dernières instructions de Joseph et de Lucien, les munitions nécessaires pour la bataille électorale : ce qui n'a pas été sans rétablir la confiance et relever les espérances attestées chaque jour par des manifestations tumultueuses. Mais il a fallu compter avec Lafon et Ramand, que l'Administration départementale inspirait et dirigeait.

En vue des troubles pouvant résulter des assemblées primaires, le général a ordonné des précautions inusitées. Le commandant de place a visité avec le plus grand soin les locaux où elles devront se tenir ; la garnison tout entière a été mise sur pied ; les postes de police ont été doublés ; des sentinelles ont été posées partout. Grâce à l'état de siège, de Franchi et Maestroni se bercent de l'idée que les bonapartistes intimidés n'oseront pas paraître ou que, s'ils se présentent aux électeurs primaires, ceux-ci n'oseront pas leur donner de suffrages.

Pourtant il en faut si peu ! Sous le régime de la Constitution de l'an III, le procédé usité par les partis qui se trouvent en minorité dans les Assemblées primaires ou électorales, consiste à proclamer la scission, à tenir, parfois dans le même local où siège la majorité, une assemblée particulière, et à procéder à des élections tout comme l'autre assemblée, — et ce sont les élections de la minorité qui se trouvent validées lorsqu'on a le Gouvernement pour soi. Le procédé est trop judicieux pour n'avoir pas été aussitôt adopté par les Corses qui l'ont déjà mis en pratique dans le département du Golo ; et les primaires d'Ajaccio ne manquent pas de proclamer la scission, aussi bien dans l'Assemblée *intra muros* réunie aux Jésuites, que dans l'Assemblée *extra muros* réunie à l'église Saint-François. Dans chacune, deux présidents sont nommés

et chacun de ces présidents, prétendant son élection seule légale, réquisitionne la force armée. Dans l'Assemblée de Saint-François où Levie s'est établi président, comme dans l'Assemblée des Jésuites où c'est Fesch, entrent, sur cette réquisition, pour peu de temps d'ailleurs, des grenadiers de la 86e ; à leur apparition dans l'église des Jésuites, les parents d'émigrés et les ex-nobles qui se sont emparés d'une partie de la salle, s'empressent de fuir, et, à l'église Saint-François, où l'on se bat « à coup de planches et de morceaux de bois », il suffit d'un lieutenant et de cinq à six militaires pour enlever aux combattants les armes qu'ils se sont faites.

Mais ces soldats de la 86e n'ont-ils pas favorisé les bonapartistes en obéissant aux réquisitions de Fesch et de Levie ? L'Administration départementale le soutient : elle allègue que vingt-cinq grenadiers, subornés par des bourgeois, se sont promenés tumultueusement par la ville en insultant les modérés et les administrateurs, et en criant : « Vive la République ! vive Bonaparte ! » Le lendemain, 2 germinal, les mêmes scènes se sont renouvelées. Les Administrateurs protestent violemment près de l'autorité militaire qui se détermine à faire sortir d'Ajaccio la compagnie de grenadiers et à l'envoyer à Bocognano. On n'est pas sûr, il est vrai, que les grenadiers obéiront, et Ramand leur adresse, à cet effet, une proclamation persuasive : « Mes camarades, leur dit-il, *la force armée est essentiellement obéissante* ; c'est sur ce principe que repose la République ; la République repose sur le Gouvernement ; le Gouvernement sur les chefs militaires qu'il a nommés et qu'il surveille, et ceux-ci sur vous. Soyez donc obéissants, si vous êtes républicains, ou craignez d'encourir la disgrâce de votre patrie. » Ces arguments puissants sont écoutés, la compagnie de grenadiers part pour Bocognano, et Ramand se flatte qu'un tel exemple intimidera les mutins.

La tenue de l'Assemblée électorale a été fixée au 20 germinal. Lafon ne néglige rien pour y faire triompher de Franchi et ses amis qu'il estime les protégés du Directoire. Sur leur réquisition, il ordonne l'arrestation de sept partisans des Bonaparte, qu'il conduit dans les prisons de la citadelle pour y être « tenus au secret jusqu'à nouvel ordre, comme prévenus d'être fauteurs ou complices des troubles

qui ont eu lieu dans la commune d'Ajaccio le 2 germinal ». Cela porte à dix-huit le nombre des bonapartistes incarcérés ou expulsés en vertu de l'état de siège, hors de toutes formes légales, malgré les protestations des autorités judiciaires, et sur la seule dénonciation des autorités administratives. Ces incarcérations sont si peu justifiées que, le 17 germinal, sans autre forme de procès, Lafon remet en liberté les individus qu'il a fait arrêter le 6 ventôse et qui, après quarante et un jours de secret, n'ont été inculpés d'aucun délit.

Ce n'est point là pour l'arrêter ou changer ses opinions. Il propose au général Ambert, en vue de l'Assemblée électorale, des mesures de terreur qui sont immédiatement adoptées : « Considérant, décrète Ambert le 11 germinal, que l'époque de l'Assemblée électorale, en amenant dans cette commune un grand nombre de citoyens, pourrait entraîner de grands inconvénients pour la sûreté publique ; qu'il y aurait tout à craindre que les partis qui se sont déclarés dans cette commune n'emploient tous les moyens pour y attirer tous ceux qui seraient assez faibles pour se laisser gagner, l'entrée dans la commune d'Ajaccio est interdite à quiconque n'est pas électeur ou n'est pas muni d'un passeport délivré par l'Administration municipale de son canton et approuvé par le commandant militaire de l'arrondissement ; toute réunion au-dessus de trois personnes sera dissipée par la force, et les contrevenants seront traduits devant le Conseil de guerre ; tous les postes seront doublés ; des patrouilles nombreuses et fréquentes parcourront les rues pour protéger la liberté des électeurs ; deux brigades de gendarmerie veilleront aux portes des salles ; deux compagnies de la 80e, avec deux de la 23e légère, appelées de l'intérieur, occuperont les abords de l'église des Jésuites et de l'église Saint-François ; nulle troupe armée ne pourra pénétrer dans le lieu de réunion des électeurs sans une réquisition écrite du président. »

Mais quel président ? A peine, le 21, l'assemblée électorale est-elle réunie aux ci-devant Jésuites que la scission est déclarée et qu'il se trouve deux présidents d'âge, qui protestent l'un contre l'autre. La majorité des électeurs nomme pour président définitif Grimaldi, avec Maestroni et de

Franchi pour assesseurs, et Grimaldi s'empresse de réquisitionner la force armée pour expulser la minorité composée, dit-il, de sept électeurs véritables et d'une quarantaine de faux électeurs : cette minorité se met en défense, car le premier soin des électeurs en entrant dans l'église a été de briser les chaises, les bancs, les planches qui s'y trouvaient, et de s'armer des débris. Les deux partis, rangés en face l'un de l'autre, s'observent donc et s'injurient, sans pourtant se porter des coups. Le capitaine commandant le piquet, sur une nouvelle réquisition de Grimaldi revêtue de toutes les formes légales, et sur l'ordre du commandant de place, entre dans l'église avec trente hommes. Il est accueilli par les cris de : « Vive la République! Vive Bonaparte! » poussés par la minorité. Il interpose, entre les deux partis, une haie de grenadiers, et exige que, d'abord, les électeurs déposent les morceaux de bois dont ils se sont armés. Les cris continuent, d'un côté : « Vive Bonaparte! Vive la République! » de l'autre : « A bas Bonaparte! Vive le roi! » Les grenadiers attestent que ce cri a été proféré; les officiers disent ne l'avoir pas entendu. Les soldats obéissent pourtant, lorsque Grimaldi ordonne que l'on jette dehors les scissionnaires; mais c'est d'une telle humeur que leur commandant juge à propos de leur faire quitter l'église. Au dehors, les scissionnaires, qui ont élu pour président provisoire Santucci, les entourent; tandis que Fesch et Pô les haranguent et les déterminent. Ils rentrent dans l'église baïonnette en avant et fusil chargé pour disperser les royalistes, les émigrés et les ennemis de leur général. Les officiers s'interposent, parviennent à les ramener à la citadelle, et, sous la protection des gendarmes, l'Assemblée électorale que préside Grimaldi continue sa séance.

Mais il a fallu que Ramand et Lafon cédassent quelque chose aux soldats : eux-mêmes se sont effrayés de prêter les mains à une mesure sur laquelle ils ont des doutes et ils laissent, après l'Assemblée Grimaldi, l'Assemblée Santucci, dont Bacciolo Conti, gendarme en activité, a été élu président définitif, tenir ses séances. Et alors, successivement, dans le même local, les deux assemblées fonctionnent pour élire, chacune, un juré près la Haute-Cour Nationale, trois membres de l'Administration départementale et trois juges. Grimaldi multiplie en vain ses

réquisitions au général Lafon pour qu'il fasse arrêter Conti, Santucci, Fesch et les électeurs qui les ont suivis. Lafon recule devant un acte qui achèverait d'exaspérer sa troupe qu'il contient à si grand'peine, et il laisse s'opérer en paix les opérations de l'Assemblée scissionnaire.

A peine celle-ci est-elle terminée que, le 27 germinal, le commissaire du Directoire et l'Administration départementale dénoncent, pour être poursuivis selon la rigueur des lois : « 1° les autorités judiciaires du département comme étant généralement vendues à l'anarchie, livrées depuis longtemps à la vénalité et aux passions diverses et ne pouvant que contribuer au malheur du peuple ; 2° le nommé Joseph Fesch, résidant à Ajaccio, comme chef de la faction anarchique qui se couvre du nom de Bonaparte, dont il est l'oncle maternel, retiré en Italie depuis l'an IV, où il a ramassé d'immenses richesses qui ont contribué à la réussite de ses projets ; Fesch est accusé d'avoir accepté, contrairement à la loi du 9 frimaire an VI, la présidence d'une scission d'une section de l'Assemblée primaire du canton d'Ajaccio et, par suite, les fonctions d'électeur ; d'avoir, dans le lieu des séances de l'Assemblée électorale, tenu des discours incendiaires tendant à révolter les troupes sous les armes contre l'Assemblée électorale et contre les chefs militaires et à compromettre ainsi la sûreté intérieure et extérieure de la République. »

L'Administration départementale dénonce encore Pô, commissaire du Directoire Exécutif près l'Administration municipale du canton d'Ajaccio, Péraldi, accusateur public, Luchini, président du Tribunal criminel, Poggi, juge, Étienne Conti, membre de l'Administration centrale, Boiron, substitut du Commissaire du Directoire près les Tribunaux, sans parler de Ramolino, qui n'est point directement inculpé, mais accusé « d'avoir été l'émissaire depuis longtemps attendu et venant de Paris même, « ce Ramolino, né pour l'intrigue et la fraude ».

Devant l'arrestation de l'oncle du général Bonaparte, et sa mise en accusation sous l'inculpation d'un crime capital, devant les folies de persécution que l'Assemblée départementale propose, Lafon hésite et recule. Ambert a cru donner satisfaction à de Franchi en ordonnant l'arrestation de Normand, chef

de la 86e demi-brigade, « qui va être transféré en France pour rendre compte de sa conduite au Gouvernement ». Mais les officiers de la 86e partagent tous les opinions de leur chef. A l'exception de Lafon, de son aide de camp et du commandant de place, nul militaire ne consent à fréquenter les ci-devant prêtres et les émigrés qui forment l'Administration départementale et celle-ci multiplie les dénonciations. « La troupe insubordonnée et en révolte nous a remplis d'effroi, écrit Maestroni au général Ambert, mais nous sommes au désespoir maintenant de voir ses chefs se mêler des mêmes désordres ; outre une fréquentation impolitique des chefs militaires avec les anarchistes, les ribotes qu'ils font ensemble chaque jour partiellement, les promenades, etc., hier, nous avons vu avec surprise une quarantaine de personnes se rassembler dans une maison de campagne où un repas était préparé, et nous les avons vus venir attroupés jusqu'à la place. Dans le café où ils ont fait la seconde réunion, parmi les assemblés étaient tous les chefs militaires, les neuf que vous avez fait sortir de prison dernièrement et d'autres chefs anarchistes. » Maestroni conclut en demandant l'arrestation de trente-deux citoyens, amis ou parents des Bonaparte : « Si ces scélérats sont punis et arrêtés, dit-il, la paix se rétablira dans ce département. Mais ce n'est pas assez de les arrêter, ajoute-t-il, car les dernières mesures seront dangereuses, comme nous en avons eu des exemples ; il faut opposer des mesures fortes à une intrigue effrontée qui menace une révolte capable de compromettre avec les citoyens paisibles ce malheureux département. »

Ainsi, avec l'appui d'Ambert, de Lafon et de Ramand, les ennemis des Bonaparte préparent on ne sait quel régime de terreur contre quiconque tient au clan, et, avec une âpreté souvent maladroite, ils retournent contre lui les mesures arbitraires que lui même a exercées contre eux. Le clan comprend à présent tous les *réfugiés*, c'est-à-dire les Corses proscrits par Paoli, qui ont dû fuir sur le continent et qui ont ainsi marqué leur attachement à la France. On les appelle anarchistes ; ils se déclarent patriotes : peut-être, au parti qu'ils ont pris jadis, ont-ils été amenés par des intérêts personnels plutôt que par des passions généreuses ; néanmoins,

en face de leurs ennemis, ex-prêtres ou émigrés, partisans de Paoli ou serviteurs des Anglais, ils ont droit à quelques égards, tout le moins à la justice, et, grâce à l'état de siège et à la façon dont il est appliqué par Ambert, ils sont sous le couteau.

*
* *

Le clan dépossédé en Corse, la puissance des Bonaparte va s'écrouler, non seulement dans l'île, mais à Paris. Déjà, le 21 germinal, Joseph est sorti du Conseil des Cinq-Cents et, par suite de l'élection hors tour de Lucien, il n'a point à chercher un nouveau mandat que, d'ailleurs, les Assemblées primaire et électorale, telles qu'elles sont à présent constituées et dirigées, ne lui conféreraient point. Lucien, quelle que soit sa fatuité habituelle est inquiet, il se sent menacé, il sait qu'on prétend réveiller contre lui de mauvaises affaires : jadis, en l'an VI, il s'était associé à quelques amis pour armer un corsaire, *le Patriote*, et ce corsaire, plutôt pirate, a, dit-on, massacré l'équipage d'un navire marocain qui n'eût point été de bonne prise. Peu argenté comme il était alors, c'était pour lui une grosse question que l'argent qu'il en pouvait tirer. « Je te recommande l'affaire de ma prise, écrivait-il à Costa, le 26 nivôse an VI. Ramolino va à Ajaccio exprès. Si elle est déclarée bonne, il me revient au moins vingt mille livres pour mon quart. Aussi je te prie de défendre mes intérêts avec le zèle qu'exige l'amitié ». A chaque lettre qu'il écrivait de Bastia, il ajoutait en post-scriptum : « Je te recommande mes prises. » De Paris encore, il pressait Costa et, lorsque, à la fin, intervenait une solution conforme à ses désirs, il s'en déclarait très heureux; que ne donnerait-il pas à présent pour qu'elle eût été différente! Comment un homme tel que lui a-t-il pu se compromettre pour un si mince profit? Mais comment faire à présent? Il a les mains liées; s'il se rend trop importun, on lancera contre lui ce brûlot. Point d'autre politique que gagner du temps, tirer en longueur, chercher d'utiles complicités pour anéantir les preuves qui peuvent témoigner contre lui. Alors seulement il sera libéré et relèvera le front.

Comprenant la gravité de la situation en Corse, il s'emploie à remporter à Paris une victoire qui, en changeant la marche du Gouvernement, en écartant les ennemis qu'il s'est faits au Directoire et dans les ministères, lui assurera pour ses affaires insulaires un appui dont il a d'autant plus besoin qu'elles sont moins régulières. S'il prend part, en pluviôse, aux débats sur le rétablissement de l'impôt du sel, on ne le voit presque plus paraître à la tribune en germinal, floréal et prairial, mais, pour jouer son rôle dans la coulisse, il ne le tient pas moins utilement. Dès que Sieyès, élu au Directoire en remplacement de Rewbell, arrive à Paris, de Berlin où il était ambassadeur, Lucien s'abouche avec lui; peut-être a-t-il contribué à sa nomination, en tout cas, il se fait là un ami. On ne voit pas bien quel rôle il joue dans la destitution de Treilhard, mais lorsque, le 28 prairial, s'engage la lutte entre les Conseils et les Directeurs Merlin et La Révellière, il prend le commandement. Arena, qui est alors un de ses amis et qui, autant que lui est intéressé à la destitution de Merlin, protecteur de Cittadella, intervient avec la même énergie que Boulay (de la Meurthe). Le 30, Lucien est élu un des membres de la Commission des Onze, laquelle a de fait des pouvoirs dictatoriaux pour arracher à Merlin et à La Réveillère leur démission et qui s'en acquitte au mieux.

Faut-il croire, peut-on dire que le coup d'État du 30 Prairial a eu pour objet de sauver le clan et, par là même, les Bonaparte? Ce serait aller un peu loin; mais, dans la préparation et l'accomplissement du coup d'État, l'intérêt du clan a été pour quelque chose. Avec les Directeurs ennemis, tombent les ministres adverses. Bernadotte, beau-frère de Joseph, remplace sans doute à la Guerre, le 14 messidor, Milet-Mureau, et, dès le 23, Bernadotte délivre à Costa, ainsi réhabilité, l'emploi de médecin de l'hôpital d'Ajaccio. Mais Bernadotte fait mieux : ce même jour, 23 messidor, neuf jours après sa nomination, — combien de temps après sa prise de pouvoir? deux, trois jours au plus, — Bernadotte octroie au général Lafon un congé qu'il n'a pas demandé, il met brutalement en réforme Ramand, qui n'y comprend rien, et il ordonne à Normand, mis en liberté, d'aller reprendre le commandement de sa demi-brigade. Moins d'un mois après,

le 4 messidor, Ramolino est nommé par Quinette, ministre de l'Intérieur, commissaire du Directoire près le département du Liamone et, le 17 thermidor, Lucien écrit à Costa : « Ramolino te remettra, mon cher Costa, ta commission et ma lettre. Il te dira notre position et la circonstance qui m'oblige à garder des ménagements avec nos ennemis... Il te dira ce qu'il faut faire. — Embrasse nos amis. Lafon est parti en congé, mais il ne retournera plus en Corse, nous y enverrons un patriote décidé. Ce coquin de Ramand est réformé. — Normand est mis en liberté.

» Ramolino porte l'ordre de mettre en activité Bonelli, Poggi, Coetoni, Ternano, etc., etc.

» Nous nous portons tous bien ; je te prie de ne rien épargner, avec Ramolino, pour détruire ce qui existe sur mon compte. Alors tout ira rondement. »

Ainsi, expédition à Lafon de son congé, à Ramand de sa mise en réforme, à Normand de l'ordre de reprendre le commandement de sa demi-brigade. Ainsi Ramolino reprenant la place de Costa, les élus de l'assemblée scissionnaire mis en place des élus de la majorité, et l'Administration centrale du Liamone retournant aux mains du clan, c'est le fruit du 30 Prairial : ainsi Costa et Ramolino auront toute facilité pour rechercher et détruire les papiers gênants. Que fût-il arrivé si le *Journal des Hommes libres*, au lieu d'allégations sans preuves, avait publié, en thermidor, « ce qui existait sur le compte de Lucien » ? Lucien eût-il résisté ? Eût-il été nommé président des Cinq Cents ? Eût-il alors pu prendre, aux événements de brumaire, cette part qui fut prépondérante ?

Par cette suite de faits médiocres qui ne semblent intéresser que le plus médiocre des départements de la République, il se peut que le cours des événements ait été changé et que, sans eux, point de Consulat ni d'Empire.

FRÉDÉRIC MASSON

UN ÉPISODE D'AOUT 1870

LE RAVIN DE LA MORT[1]

Le 16 août, un peu après quatre heures de l'après-midi, le prince Frédéric-Charles, accouru de Pont-à-Mousson à franc étrier sur le champ de bataille de Rezonville, comprit tout de suite la position critique dans laquelle se trouvait le 3e corps d'armée allemand. Ce corps, engagé depuis le matin, avait, avec ses seules forces, tenu tête jusque-là à tous les efforts des corps de Frossard et de Canrobert, grâce à la surprise du premier engagement dont nos troupes avaient eu tant de peine à se remettre. Et voilà que maintenant les corps du maréchal Lebœuf et du général Ladmirault entraient en ligne, à la droite du maréchal Canrobert. Il fallait à tout prix les arrêter et manœuvrer sur leur flanc. Le prince Frédéric-Charles ne pouvait compter, pour cela, que sur les troupes du 10e corps allemand, en marche depuis le matin dans une direction excentrique. Il les fit appeler au combat.

Ce fut la 20e division (général-major von Kraatz-Koschlau) qui déboucha la première. Mais, si l'intervention du général von Kraatz suspendait notre mouvement en avant, elle ne réalisait point l'attaque de flanc, seule capable de l'arrêter. Il fallait attendre l'arrivée du reste du 10e corps. Or, le général

1. La plupart des détails relatés dans ce récit sont inédits et tirés des rapports demandés aux officiers allemands, au lendemain de la guerre.

von Schwartz-Koppen, commandant la 19e division, avait poursuivi sa route vers Saint-Hilaire avec la 38e brigade, malgré la persistance de la canonnade qu'il continuait à prendre pour le bruit d'un combat d'arrière-garde. Il arrivait à Saint-Hilaire, après une marche de vingt-neuf kilomètres, quand l'ordre lui parvint du général Voigts-Rhetz de se remettre en route et de revenir immédiatement sur Chambley. Le général obéit. Entre temps, il recevait des nouvelles de la bataille et était informé de la situation périlleuse où sa 37e brigade, déjà engagée, se débattait. Immédiatement la 38e brigade (général de Wedell) se jeta à gauche pour se porter sur Ville-sur-Yron. A trois heures, elle arrivait à Suzemont, épuisée de fatigue. Mais la situation ne permettait pas de lui donner un long repos, bien qu'elle eût laissé derrière elle un nombre incalculable de traînards. C'était sur elle que l'on comptait pour l'attaque de flanc qui devait arrêter la marche en avant de notre aile droite. On la lança sur Mars-la-Tour, à cause de l'impossibilité où l'on se trouvait de tenter un mouvement tournant plus étendu. De là elle devait se porter offensivement sur notre droite.

Il est cinq heures quand elle débouche par Mars-la-Tour. Ces troupes sont harassées par la longue étape à travers les bas-fonds, sous une chaleur torride; mais un officier d'ordonnance arrive portant l'ordre de presser le pas. La brigade prend le pas de course. Elle franchit la route, mais s'arrête à quelques pas plus loin pour reprendre haleine. Les chefs crient et tempêtent, les bataillons repartent à la course. Il faut encore s'arrêter, les hommes n'en peuvent plus. Et ainsi, par bonds, sans tirer, malgré les obus qui déjà éclaircissent leurs rangs, elle court au-devant des lignes françaises, qui descendent de Bruville, gravit le versant sud de la croupe qui lui fait face, atteint la crête et s'engage sur la pente doucement inclinée vers un ravin encaissé situé en avant du front de la position française. Un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie l'accueille quand elle apparaît sur ce versant presque complètement découvert. Elle n'en continue pas moins sa marche, parcourant cent pas ou cent cinquante pas à la course, puis se jetant à terre pour reprendre ensuite un nouvel élan. Tout à coup, elle se trouve en face du ravin

escarpé et profond sur certains points d'une cinquantaine de pieds, qui formait comme le fossé d'un ouvrage fortement gardé. Elle descend, puis escalade l'escarpement opposé, et les cinq bataillons surgissent, à cent cinquante, cent et même trente pas à peine de la ligne française.

Un feu rapide, de l'effet le plus terrible, s'engage alors entre les deux partis. A aussi courte distance, toute différence disparaît entre le fusil à aiguille et le chassepot, et chaque balle porte. Mais la division de Cissey débouche au pas de course à la droite de la division Grenier et se rue sur la brigade prussienne. L'action dure quelques minutes à peine, au bout desquelles les Allemands sont contraints de faire sonner la retraite. Leurs débris se laissent glisser dans le ravin. Nos troupes, marchant jusqu'à la crête, les foudroient de leurs feux.

C'est une tuerie épouvantable. La plupart des officiers prussiens sont tués ou blessés. Les survivants, s'aidant des buissons et des ronces, cherchent à gravir l'escarpement qui les retient dans cette tombe. Trois cents, incapables de remonter, se rendent prisonniers, et tout ce qui fuit est poursuivi par les balles.

C'est dans le cours de cette lutte si chaude que fut conquis un des drapeaux du 16e régiment prussien. Le sous-lieutenant Chabal du 57e de ligne, pour l'arracher à l'officier ennemi qui le portait, dut en briser la hampe dont le tronçon seul resta aux mains de son défenseur, comme pour attester sa courageuse résistance. La perte d'un étendard était sensible à l'état-major allemand, il a voulu l'expliquer : « Du drapeau du 2e bataillon du 16e, on n'avait pu sauver que le bas de la hampe fracassée par un projectile ; les Français emportaient à Metz la partie supérieure et la flamme, probablement arrachée par un éclat d'obus. » Mieux eût valu avouer la vérité que chercher à atténuer par des suppositions aussi invraisemblables un malheur qui n'entache en rien la bravoure des troupes prussiennes. Le glorieux trophée, d'abord remis au général de Cissey, resta longtemps exposé sur l'esplanade de Metz, réconfortant les blessés qui gisaient sur leur lit d'ambulance, et donnant aux vieux soldats de Crimée et d'Italie comme une vision de leur ancienne gloire. Il est aujourd'hui suspendu à la voûte des Invalides.

La 38e brigade — elle était composée presque uniquement de Westphaliens — avait subi des pertes énormes. Les cinq bataillons, entrés en ligne avec 95 officiers et 4 516 hommes, avait eu environ 370 prisonniers, 72 officiers et 2 542 hommes tués ou blessés; soit près de 60 p. 100 de l'effectif primitif, et les trois quarts tués.

*
* *

L'aile gauche prussienne, qui avait projeté de nous tourner, étant tout à fait menacée à la suite de cet échec, le général von Voigts-Retz fait appel à la cavalerie. Le temps presse, car l'infanterie française s'avance sur les pas des Allemands qui reculent et le point décisif est la possession du village de Mars-la-Tour placé à peine à 2 400 mètres en avant des Français. Avec ce village la route de Metz à Verdun, objectif de la bataille, nous resterait libre pour la retraite.

Le commandant du 10e corps s'approche des dragons sur la route de Mars-la-Tour et donne au général von Brandenburg, qui s'était porté à cheval à sa rencontre, l'ordre d'attaquer avec sa brigade. Celui-ci fit observer aussitôt que sa brigade est réduite au seul 1er dragons de la Garde, et que, vu la grande masse de l'infanterie ennemie compacte et intacte, il ne peut se promettre de résultats que s'il lui est permis de choisir absolument à son gré le moment pour l'attaquer. Le général von Voigts-Rhetz répond : *Le régiment doit en effet ne pas réussir; mais s'il contient seulement l'ennemi pendant dix minutes, succombât-il jusqu'au dernier homme, alors il aura rempli sa tâche et accompli son devoir.* Puis il donne l'ordre aux deux escadrons du 4e cuirassiers, placés jusque-là en soutien des batteries, d'appuyer la charge des dragons; mais une décharge de mitrailleuses et de mousqueterie les arrête net. Le 1er dragons de la Garde est réduit à attaquer seul.

Le général von Brandenburg galope vers le colonel von Auerswald ; il lui donne ses ordres en peu de mots très clairs, et lui tend la main : *Allez-y, Auerswald, avec l'aide de Dieu! J'y vais aussi avec vous.*

Le colonel envoie reconnaître le terrain et recueillir les renseignements nécessaires pour donner la direction de la charge.

L'adjudant du régiment (lieutenant von Dachroden), qui a reçu cette mission, revient bientôt en disant que le terrain est particulièrement défavorable pour les mouvements du régiment, car, parallèlement à la route de Mars-la-Tour, se trouvent des haies, des fossés et des contre-bas qui rendent difficile la marche en bataille ou même en colonne de peloton. Néanmoins, le colonel n'hésite pas. Le régiment était formé en masse, il le fait rompre par la gauche. Le 5e escadron prend la tête, le 3e et le 1er suivent. On laisse en arrière l'étendard avec le 4e escadron (prince de Hohenzollern) pour servir de réserve, et plus probablement pour sauver du danger le prince et l'étendard.

Les trois escadrons du 1er dragons de la Garde passent la route en avant de Mars-la-Tour et montent vers le nord. Ils franchissent plusieurs haies et contre-bas, partie en passant au travers, partie en les sautant. Pour faciliter ces passages, les escadrons se mettent à volonté ou même à plusieurs reprises par trois et se reforment à nouveau par pelotons sous le feu qui devient bientôt meurtrier. Chacun s'efforce de rester à sa place, les pelotons de queue sont obligés d'être constamment au galop pour garder leur distance. Ces escadrons sont superbes avec leurs magnifiques chevaux mecklembourgeois de robes foncées. Les cavaliers sont vêtus de la tunique bleu céleste dont le col et les parements écarlates sont ornés de galons blancs. L'aigle d'or de leur casque en cuir bouilli tient dans ses serres le glaive et la main de justice. Ce sont les dragons royaux. La fleur de la noblesse prussienne y sert, soit comme officiers, soit comme engagés volontaires.

Deux régiments d'infanterie française, le 13e de ligne avec ses tirailleurs dispersés en avant, le 43e, à environ cinquante pas derrière, s'avancent déployés, venant du nord-est sur Mars-la-Tour, pendant que le 5e bataillon de chasseurs français marche, venant du nord, dans le vallon couvert de buissons. De l'autre côté du ravin, on voit de longues rangées d'autre infanterie française ayant sur leur aile droite une batterie de mitrailleuses. Au loin, en arrière, les hauteurs sont couvertes d'artillerie. De grosses masses de cavalerie s'aperçoivent derrière la droite française. C'est la division Legrand

du IVe corps, et la brigade de France, lanciers et dragons de la Garde.

A peine le peloton de tête des dragons allemands est-il hors du terrain coupé de haies que le colonel fait sonner au galop et la colonne glisse le long du front français qui fait feu sur elle. Mais l'infanterie prussienne qui se retire en désordre du côté de Trouville absorbe presque toute l'attention des Français.

Dès que le dernier escadron du 1er dragons a atteint le terrain découvert, le colonel von Auerswald commande « à droite en bataille » et fait sonner « au galop ». Le général von Brandenburg se place avec son état-major à l'aile droite du régiment, et toute la ligne charge l'infanterie française. Comme pendant ce temps toutes les hauteurs au nord de Mars-la-Tour ont été occupées par notre artillerie, les dragons recoivent, en outre du feu de face, un feu de flanc et de revers.

Le colonel avec son état-major est en avant, les capitaines devant le centre de leur escadron. La terre tremble sous les pieds des chevaux qui soulèvent un nuage de poussière. Les fantassins français s'arrêtent dans leur élan et l'on entend partout des interrogations : « Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? » Les blessés allemands se relèvent sur le coude pour voir cette bourrasque qui vient de leur ligne. Un capitaine prussien du 16e régiment, le capitaine Schultze, resté à terre, reconnaît les dragons de la Garde, il agite sa casquette et pousse un hourrah de toutes ses forces. Les escadrons passent, foulant aux pieds ces épaves de l'infanterie, et courent à l'attaque avec un entrain admirable.

Le premier choc se produit sur trois compagnies de la division Grenier, qui marchent à notre extrême droite. Ce sont la 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, les 4e et 5e compagnies du 2e bataillon du 13e de ligne. Cette infanterie marchait déployée en tirailleurs, la baïonnette en avant, quand tout à coup la compagnie de chasseurs aperçut la cavalerie allemande lancée à bride abattue sur sa droite. Nos chasseurs ont à peine le temps de se grouper pêle-mêle avec les soldats de la ligne. Les tirailleurs se rallient en petits groupes et ouvrent aussitôt le feu sur les dragons qui arrivent

le sabre haut et dressés sur leurs étriers. Une batterie de mitrailleuses les prend en écharpe sur leur aile gauche. Le feu rapide devient de plus en plus violent, le grincement des mitrailleuses plus horrible, la grêle des balles plus épaisse, et pourtant les cavaliers ne s'arrêtent pas. Au contraire, leur galop d'approche devient de plus en plus allongé. Le colonel commande : « Marche! marche! » à environ quatre-vingts pas de l'adversaire. Les trompettes sonnent la charge, tous les cavaliers poussent un hourrah et s'élancent sur l'infanterie qui disparaît dans la fumée et la poussière.

Le colonel von Auerswald reçoit une balle à quelques pas de la ligne française ; la balle a coupé la courroie de sa sacoche et pénétré dans le bas-ventre. Presque en même temps, l'adjudant du régiment von Dachroden tombe avec son cheval qui a été tué raide. Le trompette-major Wollenhaupt est mis en pièces par un obus. Le colonel von Auerswald, quoique blessé, se précipite dans les rangs de l'infanterie, en faisant signe avec son sabre à l'aile gauche de ralentir. Il rencontre alors le ravin qui tombe à pic et indique de revenir en arrière.

Le major von Kleist, qui s'est tenu à la droite du colonel, a pénétré dans les rangs ennemis à sa suite ; mais, au lieu de tourner à gauche comme lui, il continue tout droit, s'enfonçant au plus épais. Le second lieutenant von Bismarck, emmené par son cheval, le suit quelques instants dans sa chevauchée au milieu de notre infanterie.

Les trois commandants d'escadron, comte von Westarpe, prince de Reuss et comte de Wesdehlen, sont tués. Tués aussi le second lieutenant von Treskow, son frère l'enseigne porte-épée et l'aspirant officier von Flemming. Ils sont tombés dans nos rangs, comme la majorité des hommes tués.

Le lieutenant comte von Schwerin est grièvement blessé. Le second lieutenant von Roher III (Frédérik), blessé d'un coup de feu à l'épaule et son cheval atteint de deux balles, parvient avec peine hors de l'atteinte du feu avec le second lieutenant comte von Strachwitz, dont le cheval a été tué. Tous deux gagnent comme ils peuvent une ambulance volante établie près du lavoir de Mars-la-Tour.

Le second lieutenant von Stolberg-Rossia a la main écor-

chée par une balle qui a été brisée par la poignée du sabre ; il continue à combattre. Le second lieutenant Jagou, dont le cheval s'est abattu, est culbuté et blessé par les cavaliers revenant de la mêlée. L'enseigne porte-épée comte von Bassewitz Wehr, dont le cheval a été tué, est fait prisonnier, ainsi que l'aspirant officier comte von Hohenthal.

Le choc a été rude. Les cavaliers allemands ont été superbes de bravoure ; nos fantassins ont été admirables et magnifiques de sang-froid.

Plusieurs se sont servi de leurs baïonnettes contre les chevaux lancés au galop et ont eu leurs armes complètement tordues. Le capitaine Chédeville du 5e bataillon de chasseurs, violemment heurté par un cheval, ayant été renversé, le sergent-major Sibeud le protégea en jouant de la baïonnette. Un officier supérieur des dragons royaux, chargeant le sergent-major Cadet du 13e de ligne, lui assène un formidable coup de sabre ; mais le jeune sous-officier a détourné, avec le canon de son chassepot, la lourde lame du Prussien qui n'avait coupé que son épaulette rouge, et, d'un coup de fusil, il tua son agresseur.

Un officier de dragons est tombé mortellement atteint aux pieds d'un soldat du 13e de ligne, qui se baisse sur le blessé : « A boire, par pitié un peu d'eau ! » râle l'Allemand, et, tirant de sa poche une montre en or, il la présente au soldat ; mais celui-ci la repousse, et, retirant le bidon qu'il porte en sautoir, il le met dans les mains de son ennemi. Après avoir bu, l'officier donne au soldat un petit couteau-nécessaire, en lui disant affectueusement : « Tiens, mon garçon, prends ceci, tu te souviendras de moi. »

***

Cependant les dragons allemands, qui ont réussi à traverser ces groupes de tirailleurs, ont tourné à gauche ; enfonçant dans le flanc de leurs chevaux les larges molettes d'acier de leurs éperons, c'est avec une nouvelle ardeur qu'ils se précipitent sur la division de Cissey, qui est massée en arrière.

Le 73e de ligne est leur principal objectif. Cette infanterie est encore un peu désorganisée par une magnifique charge à la

baïonnette qu'elle vient de fournir. A la vue de cette trombe de cavalerie qui accourt dans un nuage de poussière, la brigade de Golberg, sans aucun commandement, par un prodige inouï d'initiative et de discipline, se groupe autour de ses aigles et se trouve instantanément formée en ligne, face à l'attaque, qu'elle attend de pied ferme, en refusant un peu sa droite. Le 20e bataillon de chasseurs, le 1er de ligne et le bataillon du 43e imitent son exemple.

Ces carrés improvisés, faits de soldats de toutes armes, laissent tranquillement arriver les dragons royaux lancés à toute vitesse. Ils reçoivent la charge par des salves qui frappent de face et de revers et dont la dernière renverse, à bout portant, les cavaliers de tête du régiment prussien. L'élan des dragons est complètement rompu. Les deux autres escadrons ne peuvent arriver jusque sur nos baïonnettes et tournent bride, décimés par la fusillade, qui les poursuit d'une averse de plomb dans les reins des hommes et les croupes des chevaux.

Deux escadrons du régiment frère, le 2e régiment des dragons de la Garde, à la vue de cette déroute, fondent ventre à terre et chargent à plusieurs reprises sur le 57e de ligne et le 20e bataillon de chasseurs; ils éprouvent le même sort. En quelques minutes, hommes et chevaux roulent pêle-mêle sous le feu terrible des chassepots et nagent dans leur sang. Quelques dragons du 2e régiment échappés au massacre tournent bride; dans leur retraite, ils viennent à repasser au trot sous le feu du 1er bataillon du 43e de ligne, que son colonel, M. de Viville, dirige, le bras droit en écharpe, et se tenant auprès de son aigle, qui a reçu un obus et plusieurs balles. Les dragons restent tous sur le carreau.

Ce dernier engagement s'est effectué à deux kilomètres environ et sous les yeux du 98e de ligne; ce sont des tirailleurs de ce régiment, postés dans la ferme de Grizieres, qui ont forcé les deux escadrons du 4e cuirassiers de Wesphalie, par un feu plutôt menaçant que dangereux, à faire un circuit dans leur mouvement en avant comme dans leur mouvement de retraite.

Écrasés dans cette charge poussée à fond, les débris des dragons de la Garde tournoient et s'enfuient dans la direc-

tion de Mars-la-Tour, laissant le terrain jonché de leurs cadavres.

J'avais le sentiment bien certain que tout le 1er dragons était exécuté, — a écrit le lieutenant von Schülenberg, aide de camp de la brigade, qui avait suivi le général, — et, lorsque le général von Brandenburg s'arrêta, je fus étonné de voir qu'il revenait encore des dragons du combat...

Le comte Brandenburg se retira au pas, malgré un feu meurtrier. Il s'agissait de rassembler maintenant ceux qui revenaient. Le général désigna à son officier d'ordonnance, von Plœtz du 2e dragons de la Garde, et à moi, le commencement de l'allée de peupliers à l'ouest de Mars-la-Tour, comme point sur lequel il fallait diriger les débris du régiment.

Je galopai çà et là et je vis des scènes qu'il n'est pas possible de rendre dans leur vérité poignante. Les mourants voulaient être sauvés, les blessés emportés. Moi, je ne pouvais secourir personne, car mon devoir m'appelait en première ligne, près de ceux qui étaient restés sains et saufs. Seulement je donnai au comte Herbert Bismarck qui, blessé, m'appela à l'aide, le secours de deux dragons.

Tous les survivants du 1er dragons allèrent se rallier autour de leur étendard qui était resté à Mars-la-Tour avec l'escadron du prince de Hohenzollern. Ce fut là que le colonel von Auerswald, grièvement blessé, salua ses dragons pour la dernière fois. Il poussa un hourra pour le roi et s'affaissa. Transporté à l'ambulance de la ferme de Mariaville, il y mourut le 21 août.

De notre côté, nous avions à regretter la perte du général comte Brayer, commandant la 1re brigade de la division de Cissey, tué avec son aide de camp, le capitaine de Saint-Preux, au premier instant de la charge.

*
* *

Cette charge n'avait malheureusement pas été inutile aux Allemands. A la faveur du temps d'arrêt qu'elle avait imposé à nos troupes, l'infanterie allemande, encore postée en avant de Mars-la-Tour, pouvait se dégager; une batterie, qui avait suivi le 16e régiment d'infanterie de Wesphalie jusqu'au fatal ravin et se trouvait singulièrement compromise, pouvait

rétrograder jusqu'à la route où elle rejoignait les autres. Enfin nos bataillons indécis, ne recevant aucune instruction, craignant de s'engager trop à fond, regagnaient la berge nord du ravin et reprenaient la défensive pour la troisième fois de la journée.

Mais après s'être reformés derrière l'artillerie, les dragons royaux peuvent constater que presque tous leurs chefs ont disparu. On s'interroge sur les absents et chacun raconte ce qu'il a vu :

Le lieutenant von Bismarck était aux côtés du major von Kleist quand il se frayait un chemin au milieu de l'infanterie, il l'avait perdu de vue en tournant à gauche, pendant que le major tournait à droite. Le lieutenant von Bismarck avait alors cherché à gagner l'aile droite française et était revenu par le ravin. Son cheval avait reçu une balle dans la cuisse droite, mais il ramenait pourtant son cavalier jusqu'à Mars-la-Tour.

L'adjudant du régiment von Dachroden avait eu son cheval tué sous lui pendant qu'il galopait à l'attaque, il saisit un cheval de troupe sans cavalier et courut encore à l'ennemi jusqu'à ce que ce cheval aussi fût tué. Il dut renoncer à en trouver un autre et, pour ne pas être fait prisonnier, il courut à perdre haleine en arrière. Le hasard le sauva; il trouva dans la campagne une charrette attelée sans conducteur, y monta et galopa vers la ferme de Mariaville. En route, il rencontra le second lieutenant von Jagou et l'aspirant officier Vertzen, et à Mariaville il monta le cheval du colonel Auerswald.

Le second lieutenant von Ploetz rejoignit les restes du régiment à la ferme de Mariaville; il fit le récit suivant :

Après avoir traversé perpendiculairement la route de Metz, nous eûmes à franchir plusieurs haies, qui avaient en partie des ouvertures. En passant la deuxième haie, que je sautai, le dragon qui galopait à côté de moi tomba de cheval frappé à mort. Après avoir franchi ces obstacles, il fallut tout en marchant au galop rétablir l'ordre dans les pelotons. On marchait dans la direction du demi à gauche, c'est-à-dire à peu près vers le nord, pendant que l'ennemi se trouvait à six ou sept cents pas sur notre flanc droit. Je vis beaucoup de chevaux sans cavaliers s'échapper à gauche.

C'est alors que retentit la sonnerie en bataille. Les escadrons étaient très serrés.

A dater de ce moment, je n'ai plus rien su de mon capitaine, le comte von Westarpe, mais je vis le capitaine prince de Reuss qui galopait à soixante ou soixante-dix pas en avant de l'aile droite de son escadron se tourner plusieurs fois et faire signe de son sabre à l'aile gauche de ralentir. Tout près de l'ennemi, le prince cria : « Hourrah ! » et se précipita sur l'infanterie en donnant des coups de sabre.

Les Français s'étaient pelotonnés, et je les traversai avec plusieurs dragons par une des trouées résultant de ce mouvement. En galopant, j'avais vu les Français qui étaient devant nous les uns se jeter à terre, les autres reculer, mais ceux-ci se trouvaient retenus par ceux qui étaient derrière. D'autres faisaient feu avec précipitation en tenant la crosse de leur fusil à la hanche. Je sabrai alors autour de moi sans pouvoir distinguer au milieu de la poussière et la fumée où je frappais. Au bout de quelque temps un de mes hommes cria : « Lieutenant, on se retire. » Nous tournâmes alors, mais nous dûmes passer devant les baïonnettes ennemies.

Je galopai vers la route de Mars-la-Tour à Bruville cherchant à me faufiler dans les plis du terrain et je vis notre colonel qui revenait au galop ralenti sur sa jument alezane Maureska. Par la route, j'arrivai à Mars-la-Tour et, dans le village, je rencontrai Krudell et Wismann. Nous voulûmes essayer de retirer du combat des camarades blessés, mais nous ne pûmes y parvenir à cause du feu violent qui durait encore. Alors je me retirai sur la ferme de Mariaville, où je trouvai les débris du régiment.

Les survivants du 1er dragons de la Garde rejoignirent un à un le bivouac du régiment pendant la nuit; les uns ramenaient un cheval éclopé, les autres revenaient à pied sans armes, tous blessés, harassés. Et chacun de raconter les péripéties qu'il avait traversées.

C'est ainsi que l'on vit arriver vers onze heures et demie le second lieutenant von Kröcher. Il avait une légère blessure à la tête. Il fit le récit de son aventure :

Peu après la sonnerie au galop, je me trouvais avec le capitaine comte Wesdehlen, le sous-officier von Kunheim et le trompette Sies, tous trois presqu'à la même hauteur. Le capitaine Wesdehlen brandit son sabre et cria : « Le 1er escadron ici » (ce qui correspond à notre commandement : Ralliement sur moi).

A dix pas de l'ennemi, mon cheval s'abattit, il me tomba sur la

cuisse gauche, et se tordit dans les spasmes de l'agonie. Je mis à profit ce moment pour me remettre sur les jambes, mais je fus bientôt culbuté par l'escadron qui suivait. Lorsque je me relevai enfin, j'étais au milieu de dragons et de chevaux tués et blessés et je ne vis plus que quelques hommes isolés combattant avec l'infanterie ennemie. Je me décidai à revenir à pied. L'espace que nous avions parcouru auparavant en si peu de minutes me parut immensément long sous le feu des Français qui restaient immobiles d'une manière incompréhensible.

Un cheval du 4e cuirassiers me tomba sous la main, j'essayai de le monter; mais au moment où je mis le pied à l'étrier, il tomba raide. Peu à peu quelques dragons de mon escadron qui avaient eu eux aussi leurs chevaux tués, se joignirent à moi, et nous hâtâmes le pas, jusqu'à ce que nous fussions arrivés près de Mars-la-Tour hors de la zone du feu de la mousqueterie, et qu'il n'y eut plus que les obus à redouter.

Le sous-officier aspirant officier von Kunheim avait été envoyé en avant comme éclaireur du 1er escadron. Après avoir franchi plusieurs haies et un talus, il arriva dans une prairie lorsqu'il vit le régiment galoper en avant de lui, se dirigeant vers le nord-est, en tête, le 5e escadron, puis le 3e, enfin le 1er. Lorsque la sonnerie à droite en bataille fut faite, il se trouva juste devant son escadron et se plaça à gauche du capitaine Wesdehlen. A la droite du capitaine était le trompette; derrière lui le lieutenant von Kröcher avec le 1er peloton dans lequel il manquait déjà plusieurs files.

Les Français qui s'avançaient en ligne, — raconta ce sous-officier, — s'étaient déjà pelotonnés en groupes inégaux. Ils firent, à ce qu'il me semble, deux salves sur nous. La distance pour arriver jusqu'à eux me parut très courte, il est vrai que la jument du comte Wesdehlen, comme la mienne, allait ventre à terre comme des chevaux frais.

A cinquante pas à peu près des baïonnettes, je reçus un premier coup qui m'atteignit les phalanges du pied gauche. Là, je vis encore le comte de Wesdehlen près de moi, il me sembla qu'il me disait quelque chose, mais l'instant d'après, je fus seul au milieu de l'infanterie ennemie. Devant moi tombaient plusieurs Français, mais sans que j'y eusse contribué, apparemment ils furent atteints, comme cela devint manifeste plus tard, par leur propre infanterie, qui était loin derrière et continuait encore le feu sur nous. Je n'avais levé le bras que deux fois pour frapper; au premier coup, mon sabre avait volé

en éclats, il était réduit de moitié de sa longueur, mais il me sembla mieux servir ainsi.

Les Français étaient debout, calmes et sans peur, et m'ont laissé une impression extraordinairement bonne. Je pus encore maintenir quelque temps ma jument à un galop pourtant très irrégulier et j'avais toujours de plus en plus le sentiment de pénétrer dans un feu de mousqueterie effroyable.

Une égratignure au poignet gauche m'arracha les rênes, je les pris de la main droite. Encore un bond et ma jument tomba brusquement sur les hanches et les genoux. Au même moment une main prit mon bras gauche et quelqu'un me cria : « Vite, donnez-moi la main. » Je regardai, c'était le sous-officier Lehmann qui était encore à cheval près de moi. Je reconnus vite que ce n'était pas un secours pour moi, et que celui qui venait à mon aide était lui-même dans le plus grand danger. A mon mouvement de refus il poussa en avant, et mon cheval chercha, en rassemblant toutes ses forces, à le suivre en chancelant, mais il s'abattit de nouveau et je tombai avec lui au milieu d'un fouillis de baïonnettes.

Au premier moment j'avais tendu le bras en avant pour me garantir, mais je vis en face de moi le visage amical d'un soldat français compatissant. Il vaut mieux ne rien dire de ce qui me concerne après cela, la description en serait trop lamentable, car avec l'arme tomba le courage.

Les Français évacuaient partout le champ de bataille, aussi loin que je pouvais voir. Autour de moi étaient les morts et les blessés du 16e régiment d'infanterie prussien et environ six hommes et chevaux du 1er peloton de mon escadron, parmi lesquels je reconnus le cavalier de l'aile, le comte von Hohenthal avec une blessure mortelle au milieu du dos. Il me pria de bander sa blessure.

A cent pas à peu près de cet endroit, quelqu'un se leva et m'appela par mon nom, montrant sa tête derrière un cheval mort. Je crus le reconnaître pour l'enseigne von Treskow. C'était une tête blonde aux cheveux coupés courts comme Treskow les portait alors. J'étais trop affaibli moi-même par une forte hémorragie, pour pouvoir l'aider.

J'essayai de persuader à Hohenthal de se traîner un bout de chemin avec moi, mais il ne voulut pas m'écouter, car il était d'avis que je prenais une direction fausse. La fraîcheur glacée de la nuit et surtout la crainte d'être encore entraîné par les Français me donnèrent cependant la force d'aller plus loin, jusqu'à ce qu'un jeune médecin prussien vînt à mon aide.

Les épaves du 1er dragons de la Garde avaient marqué par une traînée de cadavres le parcours de leur charge de dévouement. Le lieutenant von Wismann, qui explora le terrain le

lendemain pour rechercher les morts et les blessés, a fait le récit suivant :

Nous traversâmes Mars-la-Tour par la route de Vionville et, de la place où le régiment était parti pour l'attaque, nous suivîmes le chemin qu'il avait pris. Dès que nous eûmes dépassé les prairies, il nous fut facile de reconnaître ce chemin signalé par les cadavres des dragons.

Sur le lieu de la charge même, sur un espace relativement restreint, il se trouvait une telle quantité de tués et de blessés qu'il était impossible de passer à cheval sans les écraser.

Nous trouvâmes de suite les trois commandants d'escadrons : le comte Wesdehlen, le comte Westarpe et le prince de Reuss qui étaient étendus espacés l'un de l'autre à leur intervalle réglementaire. J'en conclus qu'ils avaient été atteints dès le début de la marche en bataille. Pour Westarpe et Reuss, c'était évident, car ils étaient couchés comme s'ils avaient été soulevés de leurs chevaux et posés à terre. Le prince de Reuss avait une blessure qui avait pénétré dans la grosse artère du cœur et une autre dans le haut de la cuisse. Le prince était dépouillé à l'exception d'une ceinture d'or qu'il portait autour du corps. Cet argent fut plus tard distribué dans l'escadron, son frère en ayant exprimé le désir. Le comte Westarpe avait aussi plusieurs blessures, une à la tête, une au bas-ventre, une à la cuisse droite; on lui avait volé jusqu'à son anneau de mariage. Les chevaux de Westarpe et de Wesdehlen étaient étendus morts auprès d'eux.

A environ cent pas du comte Westarpe contre la position française, était l'enseigne porte-épée von Treskow avec une balle au milieu du front.

Dans cette triste reconnaissance, nous allâmes au nord du terrain de la charge jusqu'au ravin, où nous trouvâmes le cadavre du second lieutenant von Treskow au milieu des morts du 16e d'infanterie et de ceux de notre régiment. Il avait plusieurs blessures, je ne me souviens pas où, mais le pied gauche était broyé. Treskow avait en outre un coup de baïonnette dans la poitrine qui n'avait pas déchiré sa tunique, ce qui peut faire conclure qu'il a été massacré par les Français en le dépouillant. Du reste, presque toutes les blessures des nôtres avaient déchiré le devant des uniformes.

Non loin du lieutenant von Treskow, nous trouvâmes le lieutenant comte Schwerin, vivant encore, couché sur un manteau d'infanterie.

Il avait reçu de droite une blessure en travers des deux yeux et était très accablé. Je lui fis quelques questions, mais je n'obtins que cette réponse : « Ah ! plutôt mourir que de rester ainsi ; ah ! laisse-moi mourir tranquille. » Il fut porté tout de suite à Mars-la-Tour avec un officier de réserve du 16e régiment d'infanterie ; Schwerin était

également dépouillé, cependant il avait encore ses bagues, son agenda et quelques pièces d'or.

Plus loin, nous tournâmes à l'ouest en suivant la traînée des chevaux morts et blessés, et nous trouvâmes le cadavre de l'aspirant officier von Flemming, son visage et sa barbe étaient pleins de sang.

Il était difficile de découvrir ceux que nous recherchions parce que les morts étaient par tas. Nous rencontrâmes encore beaucoup d'hommes blessés du régiment, entre autres le sergent Brinkmann et le sous-officier Zellmann du premier escadron, tous deux avec des blessures au bas-ventre. Ils moururent le 18 août à Mars-la-Tour.

Le trompette-major Wollenhaupt, effroyablement défiguré, le visage contre terre, n'était reconnaissable qu'à ses galons ; son cheval blanc était près de lui.

Je puis encore mentionner le Gefreite Sadouski du 1er escadron ; il lui manquait à peu près le quart de la tête, du sourcil à l'oreille et à l'extrémité du nez. Malgré cette horrible blessure, il avait encore vécu douze heures avec toute sa connaissance et sans douleur apparente. Il s'était entretenu pendant la nuit avec le dragon Wiedecke, couché près de lui, grièvement blessé aussi, et lui avait confié à six heures trois quarts du matin, sa bague et ses recommandations pour ses parents ; à sept heures, il était mort.

Nous avions rencontré là des officiers et des hommes de beaucoup de régiments, et à nos questions on répondit que, dans la direction de l'est, il y avait le cadavre d'un major de dragons. Après une longue recherche, je trouvai enfin Kleist, mais bien loin de là, près du bois au nord-est de Vionville ; il n'y avait pas un homme, pas un cheval à trois cents pas autour de lui. Il avait plusieurs blessures, sa tunique était arrachée et il avait reçu un coup de baïonnette à travers sa croix de Malte. Comment Kleist était-il allé jusque-là, c'était inexplicable, mais il me sembla à en juger par la blessure qu'il avait reçu le coup de baïonnette étant à terre.

Après avoir transporté les blessés, nous ramenâmes les camarades morts à Mars-la-Tour sur une charrette conduite par les dragons. On les y enterra dans le cimetière du village.

Nous avons tenu à citer textuellement le récit du lieutenant von Wismann : on y voit le parti-pris d'établir que les blessés allemands ont été achevés à terre et dépouillés. Mais lui-même se dément, puisqu'il constate que plusieurs de ceux qu'il dit avoir été dépouillés avaient gardé de l'or et des bijoux.

*
* *

En somme, le 1er dragons de la Garde dont trois escadrons seulement avaient chargé, avait perdu la moitié de son effectif : 11 officiers, 126 hommes et 250 chevaux. Dans la suite on ménagea beaucoup ce régiment qui, pendant le reste de la campagne, ne fut plus engagé qu'une fois, à Sedan, le 1er septembre où il perdit 1 officier tué, 1 blessé et 3 hommes blessés.

A la suite de la bataille du 16 août toute la haute société berlinoise fut en deuil. Un grand nombre de gentilshommes de haut rang qui servaient aux dragons de la Garde avaient été abattus par les balles de nos fantassins.

Lorsqu'on visite le champ de bataille de Mars-la-Tour, les paysans, après avoir montré tristement la frontière allemande à quelques pas, n'oublient pas de vous indiquer le ravin situé entre Mars-la-Tour et Bruville, qu'on n'appelle plus maintenant que le *Ravin de la Mort*. C'est un profond sillon taillé à pic qu'on ne soupçonnerait pas à quelques pas.

Il est rare qu'on ne trouve pas là des officiers prussiens en bourgeois, venus de Metz pour apporter des couronnes mortuaires. Bien que cet étrange cimetière, ce cimetière de champ de bataille, soit sur le territoire français, on les laisse accomplir ce rite du culte de leurs morts, et, le soir, on les voit dîner graves, presque muets d'émotion, à l'auberge de Mars-la-Tour.

Horrible en effet ce souvenir de deux mille morts entassés dans ce seul endroit.

COLONEL L. PICARD

VICTOR HUGO A GUERNESEY

— SOUVENIRS PERSONNELS —

I

Licencié ès lettres par l'indulgence de la Sorbonne, je n'avais en tête que cette idée très vague : « faire de la littérature », sans savoir précisément sous quelle forme ni dans quelles conditions. J'aurais visé tout de suite, sans perdre un temps précieux, l'agrégation ou le doctorat, si j'avais eu vraiment la vocation de l'enseignement; mais je flânais, je rêvais, j'attendais je ne sais quoi, et, sous l'impulsion de Taine, de Sainte-Beuve, de Scherer et de Hegel surtout, dont j'avais lu avec enthousiasme le *Cours d'Esthétique* dans l'indigeste traduction française en cinq volumes in-octavo, j'écrivis mon premier livre, intitulé *Petite Comédie de la Critique littéraire ou Molière selon trois Écoles philosophiques*, composition touffue et bizarre dédiée au philosophe Vacherot.

Les conférences de dissertation française préparatoires à la licence, gratuitement données par ce maître dans la généreuse École Sainte-Barbe, — où professaient aussi, avec le même désintéressement, Despois, Paul Mesnard, Guérard, Vapereau, — m'avaient laissé le souvenir d'un régal bien rare de l'esprit. Cet homme extraordinaire ne savait pas parler et il était éloquent. C'était un charmeur et un excitateur d'idées sans pareil. Plein de la pensée qu'il voulait rendre, il n'achevait pas ses phrases, ne trouvait pas ses mots, et nous restions

suspendus à ses lèvres avec une attention passionnée et profonde. Nous l'adorions pour sa belle indépendance intellectuelle et sa résistance courageuse à M. Cousin, pour son libéralisme et son opposition à l'Empire. Après ses leçons, nous le reconduisions jusqu'à sa porte, rue Saint-Jacques, pour l'entendre nous parler encore.

Cependant, il fallait vivre; mais comment? c'est la question fondamentale. Les frais d'impression de mon premier ouvrage, tous à ma charge, bien entendu, c'est-à-dire à celle de ma famille, s'étaient élevés à un peu plus d'onze cents francs, d'où l'on peut retrancher quarante-trois francs et quelques centimes représentant le produit total de la vente. J'occupai, comme professeur privé, une suite de positions précaires, plus ou moins lucratives, et je fus notamment, durant quelques années, précepteur chez M. Guizot, après avoir rempli la même fonction auprès du fils de M. William Waddington.

En 1866, le Collège royal Elizabeth de l'île de Guernesey cherchait un *french master* qui eût dans l'Université de France quelque titre, afin que les professeurs de ce collège, sortis des grandes universités anglaises, n'eussent pas trop à rougir de l'avoir pour collègue. Les personnes chargées à Paris d'en trouver un entendirent parler de moi par hasard et me firent leurs offres. Je les trouvai acceptables. L'essentiel pour moi, dans tous mes enseignements particuliers ou publics, y compris mes professorats de facultés, a toujours été (ce cynique aveu n'est point nouveau sous ma plume) de ne pas faire de cet exercice mon occupation principale et de pouvoir y réserver le meilleur de mon temps à mes travaux personnels. Cette condition première me parut suffisamment assurée dans l'emploi de maître de français au Collège Elizabeth. Je vis, après une courte enquête, que j'aurais à Guernesey le loisir de faire mes thèses de doctorat, dont j'arrêtai alors les sujets, tirés, pour l'une et pour l'autre, de la littérature anglaise. Apprendre un peu d'anglais pour la circonstance ne pouvait pas être superflu. Je trouvai opportune cette occasion de me familiariser avec la langue de Bacon et de Sterne, et je fus attiré aussi dans l'île anglo-normande par la curiosité de voir de près Victor Hugo.

*
* *

C'est un bien agréable lieu d'habitation que Guernesey. Je ne veux plus savoir si j'y ai eu des ennuis, et je ne garde du séjour de trois années que j'y fis, des derniers mois de 1866 aux premiers de 1869, qu'un souvenir purement délicieux.

Quels sites tour à tour charmants et grandioses! Les fameuses baies sont un enchantement. La température, tiède autant qu'à Jersey, a une douceur que le continent ne connaît pas. La campagne est riante et variée, ou du moins elle l'était, avant qu'on y eût multiplié ces grandes serres qui, ayant fini par couvrir l'île sur presque toute sa surface, lui donnent aujourd'hui un aspect monotone. Le port et la ville de Saint-Pierre sont très amusants à parcourir. A la campagne, on parlait, on parle encore français, comme peut en faire foi cet écriteau généralement placé à l'entrée des terrains vagues : « Défense de *trépasser* sur ce champ. » Dans la ville, les commerçants, les petits bourgeois parlaient français de naissance, et anglais pour répondre à la colonie aristocratique. La langue officielle de l'île, celle des tribunaux, des « États » et du pouvoir exécutif était le français. La *Gazette officielle* était écrite en français. On n'en pourra plus douter quand on aura lu ce fragment d'une annonce que j'ai conservée :

Gardez-vous des chevaux? Gardez-vous des vaches? Engraissez-vous des cochons? S'il en est ainsi, achetez une livre de *Simpson's rich aromatic spice*. Vos chevaux *deviendront lisses*. Vos vaches donneront un cinquième plus de lait. Vos génisses âgées de six mois seront aussi belles que *celles de vos voisins qu'en ont neuf*. Ces épices empêchent le *dégraissage* du bétail...

C'est uniquement aux enfants de l'aristocratie anglaise que j'avais à enseigner le français.

Le régime qui florissait en ce temps-là au Collège Elizabeth était l'anarchie, mais une anarchie aimable, celle de l'âge d'or. Un simple rideau séparant les salles, au bruit intérieur de chaque classe s'ajoutait celui de la classe voisine : c'était un beau désordre et une confusion pleine de vie. Le *sport* favori des élèves était d'introduire, cachés dans leurs serviettes, des

crabes vivants, dont la chasse animée faisait une diversion heureuse aux études. L'unique instrument de la discipline était la *cane*, baguette flexible dont on se sert en France plutôt pour battre les habits. Ce moyen expéditif de régler les comptes, non seulement les enfants l'acceptaient sans horreur, mais les parents le préféraient à toute autre punition. Des mères m'écrivirent pour me prier d'en user, de préférence aux « retenues », particulièrement odieuses à ce peuple épris de grand air et de liberté. J'essayai consciencieusement ; mais, étant sans conviction aussi bien que sans passion, ma maladresse comme exécuteur des basses œuvres faisait éclater de rire la galerie et les patients eux-mêmes. Il est certain que l'épiderme des Anglais, au sens moral comme au sens physique, est moins chatouilleux que le nôtre ; les châtiments corporels ne sont pas pour leur honneur une humiliation, et ils les endurent avec la même fermeté qui les rend si vaillants dans tous les jeux de la force.

Par une autre différence avantageuse avec les Français, les garçons du Collège Elizabeth, au lieu d'empirer avec les années, devenaient meilleurs en grandissant ; « l'âge de raison », loin d'être une antiphrase, était une vérité chez eux, et leurs progrès en sagesse correspondaient avec l'émancipation même qui changeait ces enfants en jeunes hommes responsables. Tous les grands élèves devinrent bientôt mes amis. Pour leur service et pour leur plaisir, j'avais tâché de rendre amusant et vraiment littéraire l'enseignement de la langue française ; nous lisions ensemble le théâtre de Victor Hugo, particulièrement *Hernani*. Chacun d'eux avait son rôle, gardait son personnage qui continua de les désigner dans tout le cours de nos études et par le nom duquel je remplaçai leurs vrais noms : tel d'entre eux devint et resta le héros du drame ; tel autre, don Carlos ; tel autre, ayant barbe au menton, Ruy Gomez ; tel autre, à figure féminine, doña Sol.

Malgré cela, mon métier de *french master* m'ennuyait un peu ; afin de compenser l'ingrate aridité des leçons de grammaire, je finis par organiser en ville des causeries de littérature pour les dames, que je publiai à Guernesey, en 1869, sous le titre de *Causeries guernesiaises*.

J'eus pour collègue, au Collège Elizabeth, George Saints-

bury, qui occupe aujourd'hui dans la littérature anglaise, comme critique et comme historien littéraire, une place de premier rang. Je vis le vieux poète guernesiais Métivier, auteur de curieuses *Rimes* en patois du pays et d'autres ouvrages de grand intérêt pour les érudits de la philologie. Je connus la colonie française des proscrits de l'Empire : Kesler d'abord, le petit bossu, bon et très dévoué, mais susceptible et rageur, le commensal, le voisin, l'ami et le factotum de Victor Hugo. Ce digne homme, qui portait un nom aristocratique, — Hennet de Kesler, — vivotait à Guernesey du maigre produit de ses leçons de français. Je fréquentai le photographe normand, Arsène Garnier, habile artiste, joyeux compagnon, dont l'atelier retentissant de rires bien français devint pour moi un refuge où je me délivrais de la roideur anglaise et de l'austérité protestante, et qui, fort indiscrètement, l'aimable homme ! me donna le portrait de toutes les jolies personnes de ma connaissance qui avaient posé chez lui, avec seize photographies différentes de Victor Hugo, ajoutées aux deux ou trois que je tiens du grand homme lui-même.

Je me mêlai aux diverses classes de la société de Saint-Pierre. Pensionnaire dans une famille bourgeoise, je goûtai le spectacle édifiant et le commerce intime d'une parfaite simplicité de mœurs, de l'existence la plus tranquille et la plus sage, d'une activité très bien réglée, des esprits et des horizons médiocres, de la piété, de la bonté, du culte domestique, et je vis de près les dimanches anglais dans l'horreur sacrée de leur ennui. Invité à quelques soirées du grand monde, j'appris à sentir vivement cet honneur et à connaître la différence que la nature a établie entre les hommes et que la vie sociale maintient partout, malgré nos beaux discours sur l'égalité des mortels. La société de Guernesey se divisait, il y a trente-huit ans, en quatre castes (je ne sais si ces distinctions et ces dénominations existent encore) : les *sixty*, les *forty*, les *twenty* et les... rien du tout. La première se composait de la *nobility and gentry*, des hauts fonctionnaires, des professeurs sortis de l'université d'Oxford ou de Cambridge, des recteurs de paroisse et des étrangers de distinction. Elle méprisait la seconde, qui comprenait les négociants, les marchands de vin, les épiciers en gros, les autres commerçants en général, les vicaires et les

maîtres de musique. Jamais l'aristocratie n'aurait ouvert ses salons à un simple *french master*; mais j'avais des lettres de recommandation et je faisais sonner bien haut mon grade de licencié de la Faculté des lettres de Paris. Non seulement les *sixty* n'invitaient pas les *forty* à leurs soirées; mais, faisant semblant de ne pas les connaître, ils ne leur rendaient même pas leur salut dans la rue. Les *forty*, de leur côté, s'étonnaient qu'il pût y avoir au monde des insectes aussi dégoûtants que les *twenty* : à savoir, les marchands de bas, les commis de magasins, les raccommodeurs de lunettes, les vitriers, les ébénistes et les scieurs de long. Mais ceux-ci se consolaient de leur abjection relative par la pensée du néant effroyable de la dernière caste : celle des va-nu-pieds.

J'ai fréquenté à Guernesey quelques personnes, plusieurs femmes surtout, extraordinairement distinguées par leur esprit et par leurs connaissances; mais il n'y avait aucune circulation générale d'idées. Le commerce du monde n'existait que sous la forme d'invitations spéciales à des fêtes qui, naturellement, étaient assez rares. Les dames n'avaient point de « jour » : ce qui réduisait les visites de l'après-midi à la remise d'une carte aux mains d'un domestique. Le soir, personne n'avait chez soi de ces réceptions intimes et sans cérémonie où l'on offre à des amis invités une fois pour toutes une causerie d'une heure et une tasse de thé.

Bien que Victor Hugo se souciât médiocrement des insulaires au milieu desquels il vivait et que la nature et sa propre pensée lui fussent une compagnie suffisante, il n'a pas été inutile à l'agrément de sa vie, pour lui concilier cette estime du monde dont on aime toujours à jouir, même quand on est un très grand homme, qu'au temps de mon séjour à Guernesey le premier magistrat de l'île, le bailli ou « baillif », sir Stafford Carey, fût un homme d'esprit et qu'il eût une fille qui unissait à une rare beauté une culture intellectuelle supérieure. Elle admirait passionnément Victor Hugo. Même, je puis presque dire qu'elle l'admirait plus que moi : car son enthousiasme ne faisait aucune réserve.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'un goût vif pour l'auteur de *Napoléon le Petit* fût la règle dans l'île anglo-normande. L'indifférence et la froideur à l'égard du grand exilé étaient,

au contraire, générales, plus encore dans la petite bourgeoisie, extrêmement ignorante, que dans la première caste, souvent très cultivée. Un de mes premiers étonnements fut de constater combien peu on faisait attention à lui. Le *cant* piétiste et puritain lui était même très décidément hostile et s'indignait tout bas — ou tout haut — de sa vieille liaison avec madame Drouet, malgré l'âge respectable de cette dame et l'extrême réserve de son existence toute retirée. Elle sortait peu de chez elle, et je l'ai rarement rencontrée avec Victor Hugo, chez qui elle n'allait guère, mais qui, très méthodiquement, tous les jours, lui faisait visite aux mêmes heures. On reprochait aussi à Hugo son républicanisme, l'excessive liberté de ses paroles et de ses actes à l'égard de toutes les têtes couronnées et, particulièrement, de la reine d'Angleterre.

La fille du bailli était fort au-dessus de ces petitesses. Elle personnifiait l'esprit de liberté, de révolution, de progrès, contre la vieille société conservatrice, routinière et bornée. Elle comprenait que la vraie gloire de Guernesey, dans l'avenir, serait d'avoir possédé Victor Hugo; et comme le public des aristocraties, aussi bien que des démocraties, suit toujours certaines autorités directrices, c'est grâce à l'initiative de cette personne d'élite que la meilleure société de l'île assista quelquefois, à Hauteville House, aux petites fêtes des enfants pauvres; c'est le bon exemple donné par elle qui épargna au grand poète le chagrin, quand des acteurs en voyage vinrent lui offrir une représentation d'*Hernani*, de voir sa pièce jouée devant des loges vides.

*
* *

Victor Hugo n'était pas à Guernesey quand j'arrivai dans l'île. C'était au mois d'août : à cette époque, il voyageait habituellement en Belgique. Je me présentai néanmoins à Hauteville House, où je laissai, avec ma carte, un exemplaire de mon pauvre et unique ouvrage, ma *Petite Comédie de la Critique littéraire*; je fis, sous la conduite de Marie, vieille cuisinière bretonne, la visite classique de la célèbre maison, et j'eus l'honneur d'entretenir madame Chenay, belle-sœur du

poète, simple et bonne petite femme, modeste, serviable et pieuse, qui administrait son ménage.

Personne ne m'instruisit du retour de Victor Hugo, en octobre. Ni le *Star*, journal anglais, ni la *Gazette officielle* de Saint-Pierre-Port n'avaient coutume de mentionner un « fait divers » aussi négligeable que la présence ou l'absence du premier personnage littéraire du siècle. Mais, un jour, je vis l'homme passer, allant à la promenade; je le revis; trente-huit ans après, je le vois encore *in the mind's eye*, et c'est une inoubliable vision.

La maison où je logeais était, comme la sienne, dans Hauteville Street, mais plus haut, à l'extrémité de la ville, en sorte qu'il ne pouvait aller dans la campagne sans gravir le chemin un peu roide qui montait devant ma fenêtre.

Ce vieillard de soixante-cinq ans s'avançait, ferme et droit, coiffé d'un grand chapeau mou à larges bords, toujours sans canne comme sans parapluie, un manteau jeté sur l'épaule gauche si le ciel était menaçant, les mains dans ses poches, les épaules effacées, les coudes bien rentrés, et posant légèrement à terre la pointe de ses bottines qui dessinaient l'admirable cambrure du pied. Je compris par le contraste, en le voyant marcher, la physique exactitude du nom de « pied plat », métaphoriquement appliqué aux hommes bas et rampants. Il était presque toujours en veston et on ne saurait dire que sa tenue fût soignée; mais il pouvait s'habiller comme il voulait, il aurait donné grand air aux haillons d'un gueux. Si élégante et noble était sa démarche que, pour en rendre l'impression, j'imaginai instantanément cette périphrase homérique par laquelle je me suis souvent diverti à le désigner dans mes lettres familières : « l'homme à la jambe de prince ».

Le 28 octobre 1866, je fus reçu par Victor Hugo pour la première fois. Il était rentré depuis une semaine. Afin d'être sûr de ne pas le manquer (car il faisait généralement sa promenade tout de suite après son déjeuner), je sonnai à sa porte avant que le déjeuner fût fini, et je l'attendis dans le petit salon du rez-de-chaussée, dont un divan oriental très bas faisait le tour. Sur la table du milieu il y avait des albums et des livres, *Picciola*, les *Petites Récréations instructives*, *Old*

England, les Misérables, des illustrations des *Misérables*, des dessins du maître, un ouvrage d'histoire naturelle, etc., et, sur la cheminée, des statuettes en bronze de bossus et de magots tirant la langue ou faisant quelque autre grimace.

Le poète entra bientôt, en négligé... du matin, dois-je dire, ou de toute la journée? La première impression que son abord me fit et ne cessa jamais de me faire, durant trois années que je le fréquentai, est celle d'une extrême civilité de langage et de manières. Volontiers on se représente Victor Hugo comme une espèce de demi-dieu difficilement accessible, abrupt, concentré en lui même, parlant peu, rendant des oracles, attendant de tous ceux qui l'approchaient cette attitude de vénération prosternée qu'exigeait Alexandre et qui révoltait la fierté de Callisthène. Si quelque visiteur l'a vu sous ce jour, je ne contesterai point le témoignage de ses yeux; je ne parle que de ce qu'ont vu les miens. Or, il est vrai que je l'ai trouvé parfois un peu absorbé. Quoi d'étonnant? La chose étrange serait qu'un travailleur d'une si haute et si incessante activité eût toujours appartenu sans réserve à la compagnie; mais jamais je ne l'ai vu distrait et absent au point d'oublier ce qu'il devait à ses hôtes selon le code de l'honnêteté mondaine. Il était cérémonieux, « vieille France », poli excessivement: car n'était-ce pas un excès, et même un peu agaçant, qu'il me parlât toujours, par exemple, de « l'honneur de me voir » et de celui de me « revoir »? Jamais il n'a manqué à ce compliment banal.

Sa première parole fut pour me dire qu'il avait lu mon livre. Je me permis assez impertinemment de paraître en douter, ou du moins de déclarer invraisemblable qu'un homme occupé à des œuvres aussi glorieuses que les siennes eût pu distraire de ses grands travaux le temps de parcourir un essai infime comme le mien. Il insista :

— Je ne l'ai pas parcouru seulement, je l'ai lu. Si je n'en faisais point de cas, je m'acquitterais envers vous avec une hyperbole flatteuse; mais, comme j'y ai découvert ce que j'appelle *quelque chose*, je veux vous en parler utilement, sérieusement. J'ai vu que nous ne sommes pas d'accord. Je suis un vieux révolutionnaire; vous êtes soumis à l'autorité, vous êtes du parti conservateur.

Oh! la belle puissance constructive que l'imagination des poètes! Comment s'était formé ce jugement en l'air et sans ombre de fondement, dont l'absolue fantaisie ne peut être plaisante que pour moi, qui seul ai jadis lu mon livre? Victor Hugo savait que j'étais un enfant de l'Université; il savait aussi quelles influences philosophiques la jeunesse française subissait alors, et il avait décidé d'avance, — sans le moindre examen des pièces, bien entendu, — d'une part, que je devais être imbu de préjugés classiques; d'autre part, que je devais appartenir, en critique littéraire, à la nouvelle école matérialiste qui tend à supprimer l'éloge comme le blâme, qui remplace les anciens jugements critiques par l'explication historique et naturelle des œuvres et des faits, et qui prend pour devise : *Nil admirari, omnia intelligere.* De là le tour que prirent et que gardèrent ses entretiens avec moi, où il travailla « sérieusement », sinon « utilement », à ma conversion, en démolissant avec un soin particulier deux idoles, Racine et Taine, au pied desquelles son imagination me voyait agenouillé dans la superstition d'un double culte peut-être un peu contradictoire. J'adore Racine, c'est vrai, mais non pas « comme une brute », et de Taine j'étais beaucoup moins un disciple qu'un lecteur avidement curieux, mais indépendant et averti. Le souvenir de la paternelle bonté d'un si grand homme s'appliquant à guérir ma jeunesse des deux folles passions qu'il me prêtait, ne m'en laisse pas moins pénétré d'une bien vive reconnaissance.

C'est la statue de Taine qui reçut les premiers coups de pioche. Victor Hugo me cita avec indignation la fameuse phrase : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ». On aurait passé un mauvais quart d'heure à en tenter l'apologie ou seulement l'excuse et l'explication, car le poète était réellement ému de la même colère qui a inspiré *les Châtiments* :

— C'est la négation de la différence entre le bien et le mal. Certes, Dupanloup n'est pas mon homme; mais je l'approuve quand il fait campagne contre de pareilles doctrines. Je voudrais être à Paris, oui, je voudrais être à l'Académie, pour voter avec l'évêque d'Orléans contre ce cuistre-là!

Avec une vraie éloquence, Victor Hugo me dit ensuite que

nous, les jeunes gens de ma génération, nous étions les vieillards du siècle, et que c'était lui, malgré sa barbe blanche, lui et les hommes de son âge qui étaient la véritable jeunesse, parce qu'ils avaient la foi. Il s'éleva contre l'impuissance et la stérilité du scepticisme, soutenant qu'il valait mieux affirmer l'erreur que ne rien affirmer du tout, de même que le pilote qui, dans la tempête, imprime vigoureusement au vaisseau une direction quelconque, fait plus pour le salut de l'équipage que le douteur irrésolu et inactif.

Puis, la conversation passa à d'autres sujets : Homère, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Spinoza. De ce dernier, sur lequel l'opinion d'un adversaire de Taine pourrait être tenue d'avance pour hostile, Victor Hugo me dit qu'il l'aimait beaucoup. Il exprima une admiration sans bornes pour le *Purgatoire* et pour le *Paradis* de Dante, « deux poèmes mal compris qui sont au moins égaux à l'*Enfer* ». Il n'avait jamais pu digérer les deux derniers actes d'*Hamlet* : aveu assez intéressant, parce qu'il n'est pas dans ses écrits et qu'il contredit même sa retentissante profession de ne point concéder de droit à la critique négative sur les œuvres des génies souverains. Dans les odes d'Horace, qui le ravissaient et qu'il disait savoir par cœur, il trouvait « quelque chose d'épique ». Ne comprenant pas bien ce jugement singulier, je portai aux nues la *Légende des Siècles*, disant qu'elle était, à mes yeux, le sommet et de la poésie de Hugo et de toute la poésie française moderne et qu'elle devait ce caractère éminent à la haute généralité d'une inspiration moins lyrique qu'impersonnelle, « ainsi — ajoutai-je avec intention — ainsi que le veut l'épopée ». Le poète me répondit que j'avais raison de regarder la *Légende des Siècles* comme son chef-d'œuvre; il protesta pour la forme contre le rang suprême que je lui assignais dans la littérature; mais il maintint que je me trompais en ayant l'air de croire que le Moi ne peut pas être épique :

— Voyez Dante, il parle constamment de lui! Et Horace, non plus, ne s'oublie pas.

Décidément, il tenait à la qualité *épique* des odes d'Horace. Si le bon Horace est épique (ce qui peut très bien se soutenir, comme tout paradoxe littéraire), il est probable que c'est plutôt quand il est le moins personnel.

Dans ce premier entretien, Victor Hugo me parla aussi de l'étude profonde qu'il avait faite des mathématiques, étant jeune homme. Il était arrivé plus tard à la conviction réfléchie qu'il fallait commencer l'enseignement de cette science par les sections coniques, au lieu de démontrer d'abord les propositions d'Euclide. Je demeurai stupide, non d'étonnement, encore moins d'approbation respectueuse et muette, mais simplement parce que je n'entends rien aux sections coniques, ni aux propositions d'Euclide, ni même aux éléments des mathématiques, qui sont restées pour moi le souvenir le plus désagréable du baccalauréat; et, changeant brusquement de propos, je demandai au maître s'il était exact qu'il fût actuellement occupé à écrire une histoire de l'Angleterre pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle.

— Non. C'est une pure invention de la presse, *un bruit sans fondement*, comme on dit élégamment aujourd'hui... à moins que ce roman n'ait son origine dans cette circonstance vraie qu'à Bruxelles j'ai fait quelques recherches sur l'aristocratie anglaise et que j'ai demandé au bibliothécaire de me prêter des livres d'histoire.

En me donnant congé, Victor Hugo m'invita très hospitalièrement à déjeuner chez lui, non pas un certain jour, mais toutes les fois que cela me ferait plaisir. Je n'aurai, en me présentant à midi moins cinq, qu'à dire à Marie de mettre mon couvert. — J'eusse été bien sot de ne pas profiter d'une telle aubaine, mais un peu indiscret d'en jouir trop souvent : il fallait garder la mesure; affaire de tact et d'expérience. Je dois rendre à mon amphitryon ce témoignage qu'il a toujours paru content de me voir, et, certes, ce n'était pas pour l'agrément ni pour le profit qu'il pouvait retirer de ma conversation : qu'avait-il à faire de moi? C'est, encore une fois, qu'il était un gentilhomme parfaitement poli.

Tantôt j'arrivais seul, tantôt je trouvais compagnie: même accueil affable dans les deux cas. Mais plus l'entretien de Victor Hugo devenait un tête-à-tête, plus il était intéressant. C'est alors que le grand homme se montrait vraiment bonhomme, simple et naturel, amusant, malicieux, spirituel à la française. Dès qu'il y avait à l'écouter assez de monde pour faire un petit auditoire, il risquait de se laisser tenter plus ou

moins par son mauvais génie, le démon de la *représentation*.

Le plus souvent, il n'y avait aux déjeuners de Hauteville House, en fait de gens et de bêtes, que madame Chenay, Kesler et « Sénat », gros lévrier bâtard, assez laid, gâté par son maître, qui lui souffrait tout. J'y ai quelquefois vu aussi M. Marquand, Français réfugié, qui, comme Kesler, donnait des leçons pour vivre; mais alors Kesler restait ou rentrait chez lui : ces deux messieurs, ayant une cordiale antipathie l'un pour l'autre, évitaient de se rencontrer à la table de Victor Hugo. Madame Victor Hugo, que je vis peu longtemps, en 1867, dix-huit mois avant sa mort, suivait en France un traitement pour ses yeux. Je n'ai eu l'honneur de rencontrer ni M. Paul Meurice ni M. Auguste Vacquerie. Quant aux fils, François et Charles, il faut croire que la maison paternelle ne les attirait guère, car je ne les vis jamais à Guernesey, et j'y vécus trois ans.

*
* *

Je ne referai pas la description bien connue de la salle à manger. J'avertis seulement les personnes d'une vive imagination, au sujet du fameux *fauteuil des ancêtres*, siège monumental et semblable à un trône, où nul vivant ne pouvait s'asseoir, ses bras étant fermés par une chaîne de fer, qu'elles ne doivent pas se figurer ce fauteuil comme ayant réellement occupé une place à table. Un meuble pareil aurait été fort encombrant et un peu ridicule. Il était simplement adossé au mur, entre les deux fenêtres, ne gênant ni la circulation, ni le service, et je soupçonne certaines légendes sur la terreur qu'il inspirait d'avoir été inventées par des amateurs de contes fantastiques qui n'ont vu l'objet que dans leurs rêves.

L'ordinaire était celui de tous les déjeuners de famille. La seule habitude particulière que j'aie notée, c'est que les côtelettes de mouton s'offraient toujours aux fortes molaires du poète fauve, je ne dis pas saignantes, mais violettes, comme si elles sortaient de la boucherie. Je vois encore Marquand furieux qu'on le forçât à manger de la viande crue et m'exprimant à voix basse son indignation et son horreur.

Le 8 ou le 9 décembre, et, de nouveau, le 3 janvier, la presse guernesiaise déjeuna à Hauteville House. Je fus des

convives, mais sur invitation. Dans ces deux circonstances, rien de très mémorable ne fut dit, même par le maître. Le directeur de la *Gazette officielle* ramassa par terre un vieux gant et demanda à Victor Hugo si c'était lui qui l'avait perdu. Le poète prit cette loque et l'examina.

— Ce gant est sauvage, — dit-il en le flairant de près, — mais c'est la sauvagerie d'un élégant; moi, quand par une exception bien rare je mets des gants, ce ne sont jamais que les gants sauvages d'un sauvage.

Le gant appartenait au commandant Butler. Victor Hugo tendant par un beau geste le bras pour le lui rendre, on put voir que cet homme immortel n'avait point de gilet sous son veston mal boutonné : j'en fus un peu surpris, non à cause d'un vain décorum dont je savais l'estime que l'on faisait céans, mais en pensant à l'utilité hygiénique d'un bon justaucorps, dans la saison où nous étions, par le froid relatif qui régnait ce jour-là.

On questionna le grand travailleur sur ce qu'il écrivait actuellement : il répondit que sa principale entreprise était son roman de *Quatre-vingt-treize*, que du reste il faisait des vers ou de la prose selon son inspiration du moment, qu'il avait presque achevé la seconde partie de *la Légende des Siècles*, que, s'il avait trente ou quarante ans, l'ouvrage aurait dix volumes, mais qu'il n'en pourrait avoir que six.

La santé de l'auteur de la *Légende des Siècles* fut portée tour à tour par tous les convives, qui n'étaient pas nombreux; à chacun, individuellement, Victor Hugo répondit avec esprit.

La cloche du collège m'ayant appelé à mes fonctions avant qu'on se fût levé de table, je demandai au maître la permission de me retirer doucement le premier. Il me dit ou plutôt me répéta que je pouvais entrer chez lui quand il me plairait, et en sortir de même :

— Ma maison est celle de la liberté.

Les propos qui suivirent un déjeuner intime où je me rendis sans invitation, peu de jours avant Noël 1866, sont moins insignifiants. Il n'y avait personne à ce déjeuner que madame Chenay et Kesler, qui disparurent après le repas. Victor Hugo, resté seul avec moi, m'entretint jusqu'à trois

heures. Il avait beaucoup travaillé toute la matinée; content de ce qu'il avait fait, il était en train de causer : il me donna des détails sur ses habitudes de vie.

— Je me lève, — me dit-il, — de bon matin. J'avale deux œufs crus et une tasse de café froid; puis, jusqu'à onze heures, je travaille dans mon belvédère.

Ce belvédère (en anglais *look-out*), pièce entièrement vitrée où il composait ses ouvrages, peut être comparé à une serre ou encore à un atelier de photographe. Je n'ai jamais vu de cabinet de travail non seulement plus digne d'un poète par son ouverture sur le ciel et sur l'immensité, mais plus intelligemment compris au point de vue pratique. L'art et le luxe sont beaux et bons; mais ce sont les pires ennemis des commodités de la vie. Comment avoir ses coudées franches au milieu d'objets qui sont des merveilles ou des bijoux, et de meubles sculptés délicatement? Victor Hugo, qui aimait la somptuosité, mais qui aimait aussi ses aises, séparait judicieusement ces deux choses : le magnifique et le confortable. Il y avait, au deuxième étage de sa maison, une chambre à coucher splendide, mais sans usage et de pur apparat, destinée à Garibaldi, dont elle attendit toujours la visite. Le poète couchait dans son atelier même et dans un petit lit très bas, autour duquel se trouvaient, à portée de sa main, crayons, papier, tout ce qu'il fallait pour prendre des notes, si une inspiration lui venait la nuit. Ce lit, recouvert le jour d'un simple tapis d'Orient, s'offrait à lui à toute heure derrière le pupitre où il écrivait debout. On accédait au belvédère par un escalier étroit en colimaçon. La forge où le géant créait ses chefs-d'œuvre n'ayant ni meubles, ni tentures, ni décors, ni luxe, ni objets d'art ni aucune autre beauté que la vue du ciel et de la mer, rien n'était à y ménager; le désordre, le chaos avaient leur empire en cette chambre haute, et Vulcain pouvait faire jaillir de son marteau les étincelles, je veux dire tout éclabousser avec sa plume, sans crainte d'aucun dégât.

Travailler debout était un des principes de son hygiène.

— Puisqu'il faut — me disait-il — mourir de quelque manière, j'aime mieux que ce soit par les jambes que par la tête, et j'use mes jambes en marchant beaucoup et en évitant de trop m'asseoir.

Post cœnam stabis, seu passus mille meabis : cette devise était inscrite dans sa salle à manger, comme la maxime d'un autre « ancien » dans celle d'Harpagon. La mort dont il se croyait le plus menacé et contre laquelle il se mettait en défense par ces règles de vie, c'est un étouffement subit qui l'aurait surpris la nuit.

A onze heures, étant couvert de transpiration, tant par le feu du travail que par celui d'un poêle qui chauffait sa serre en hiver, il se mettait tout nu et s'épongeait le corps, à l'anglaise, d'une eau très froide qui était restée toute la nuit à l'air. Les personnes qui passaient dans Hauteville Street, à ce moment-là, et qui levaient leurs yeux vers la cage de verre, pouvaient voir la blanche apparition. Une friction énergique avec des gants de crin était le second et indispensable article du programme de cet excellent régime. Malgré ces précautions, le poète se disait sujet aux rhumes et aux crampes, mais, en somme, bien portant. J'écrivais dans une lettre datée de 1867 : « Le père Hugo a une jeunesse étonnante de corps et d'esprit. Impossible de voir un homme qui se porte mieux. Il est frais, il est rose, il faudra l'assommer. »

Après le déjeuner, promenade de deux heures environ. Reprise du travail jusqu'à six heures et demie. Dîner chez madame Drouet, excepté quand madame Victor Hugo venait voir son mari à Guernesey. Partie de cartes jusqu'à dix heures.

— Il m'est arrivé quelquefois — m'a dit ce joueur téméraire — de perdre quinze sous.

Je mis Victor Hugo sur le sujet des pieuvres, en lui racontant que j'avais vu à Paris, dans un musée, une représentation en cire du combat de Gilliatt. Le monstre m'ayant paru d'une invraisemblable énormité, j'avais manifesté mon étonnement à l'artiste lui-même, qui, naïvement, m'avait répondu :

— Pour sûr que je n'en ai jamais vu de ce calibre-là !...

Amusé de cette réponse, l'auteur des *Travailleurs de la Mer* m'affirma que, quant à lui, plus exact et plus scrupuleux, il n'avait peint que ce qu'il avait vu : son fils Charles, se baignant un jour près de l'île de Sercq, fut poursuivi sous ses yeux par une pieuvre de la même dimension que celle qu'il a décrite.

Des pieuvres, par une transition naturelle, nous passâmes

à Louis Veuillot. Victor Hugo lui refusait net tout talent d'écrivain, prétendant que l'apparente originalité de son style consistait uniquement dans l'emploi d'un vocabulaire brutal. Je l'ai plus d'une fois constaté, l'incapacité radicale où ce grand homme était de reconnaître le moindre talent chez ses ennemis dépassait vraiment la mesure de ce qui est permis à un poète, c'est-à-dire à un demi-dieu qui, possédant le don divin de créateur, a le droit de trouver sa part assez belle et peut très bien se passer d'une souple et large intelligence critique. Il lui a suffi qu'Armand Carrel fût un des chefs de la campagne contre *Hernani* pour qu'il le déclarât sans style, sans esprit, sans talent, sans aucune qualité littéraire quelconque... O pauvre cœur humain!

Volontiers j'aurais défendu comme écrivain le pamphlétaire admirable auquel la prose française doit peut-être les plus ingénieuses trouvailles de style qui aient enrichi son trésor depuis l'époque de La Bruyère; mais je compris à temps la parfaite inutilité de tout ce que je pourrais dire, et j'évitai heureusement la maladresse d'offenser par une vaine contradiction le rare génie qui me faisait l'extrême honneur de m'entretenir. Ma tactique avec Victor Hugo fut toujours tout simplement de l'exciter à parler, et non pas (ce qui eût été, si j'ose m'exprimer ainsi, la grande *gaffe*) de chercher la moindre victoire pour mes propres idées. Je ne feignais de le contredire que dans la mesure strictement nécessaire pour qu'il développât son thème avec plus d'abondance. J'en dis cependant assez au sujet de Veuillot pour qu'après avoir vu en moi un classique attardé, un disciple de Taine et un sceptique, il me rangeât dans la secte des « éclectiques » et des « doctrinaires ». Mais j'eus tout lieu de m'en féliciter, car il partit sur cette fausse piste pour me faire l'histoire de sa vie intérieure et du changement graduel de ses convictions.

— Moi aussi, j'ai été éclectique, puisque j'ai parcouru presque toute la gamme des opinions politiques possibles. [Ce n'est pas précisément ce qu'on entend par *éclectisme*.] Quand j'étais petit, j'étais royaliste. A sept ans, je m'entendais dire : « monsieur le baron », et j'en étais extrêmement fier. De royaliste, je suis devenu doctrinaire. Je prononçai un jour, à la Chambre des pairs, cette phrase, digne de Royer-Collard,

qui fut couverte d'applaudissements : « La logique veut la république, mais la raison veut la monarchie. » Je n'ai pas été républicain avant 1849.

Victor Hugo me renvoya à la pièce des *Contemplations :* « Marquis, je m'en souviens... », où il raconte tout le développement de sa pensée. Il me dit aussi que le personnage de Marius, dans *les Misérables*, était fait à sa ressemblance, qu'il avait mis dans ce caractère ses propres traits et dans ses faits et gestes toute l'histoire de sa vie, à tel point qu'on retrouve en cette partie du roman jusqu'à la carte de ses dîners.

J'étais curieux de l'entendre raconter les premières représentations d'*Hernani*, et je le mis sur ce sujet.

— On ne peut se faire aucune idée — me dit le poète — des fureurs et des haines que mon drame a soulevées.

Mais il ne me régala d'aucune anecdote nouvelle ; nous avons tous lu, dans *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa Vie*, qu'il recevait des lettres conçues en ces termes : « Si tu ne retires pas ta sale pièce, on te fera passer le goût du pain », et que ses amis croyaient devoir l'escorter, à la sortie du Théâtre-Français, jusqu'à la rue Notre-Dame-des-Champs, où il demeurait alors. — « Ils m'auraient trouvé extrêmement téméraire de rentrer seul. »

Par quelle association d'idées en vînmes-nous à parler de Gœthe? On sait que Victor Hugo ne l'aimait pas. A-t-il aimé d'ailleurs, a-t-il seulement connu la littérature allemande en général? Il n'y paraît guère, et j'ose mettre en doute qu'il ait beaucoup plus pratiqué la littérature anglaise. Je ne fais point d'exception pour Shakespeare, malgré l'espèce d'*olla podrida* littéraire et métaphysique qu'il a baptisée de ce nom illustre et sonore, choisi à l'aventure, — comme un père parfois, voulant nommer son fils, prend un saint au hasard dans le calendrier. — Non, jamais nous ne dirons assez combien latine, presque exclusivement, fut l'éducation littéraire de ce grand classique.

C'est l'esthétique du *William Shakespeare* qu'il m'exposa, sans rien de bien nouveau dans cet ordre d'idées que nous connaissons, presque à satiété, par ses écrits. On remarquera pourtant, dans sa critique familière et orale, un amour de la musique qui paraît sincère et qu'on a quelquefois nié, je

ne sais pas sur quels indices ; — est-ce simplement à cause de l'extraordinaire intensité de son imagination visuelle, qui semblait devoir être compensée par une pénurie correspondante du sens musical?... Assurément, je ne crois point qu'il fût grand clerc en musique, et ses propos sur la matière ne sont pas pour me faire changer d'opinion. N'ai-je pas lu quelque part qu'on le vit un soir applaudir je ne sais quelle banale mélodie qu'il prenait pour un morceau sublime de Weber? C'est fort possible ; mais distinguons : on peut n'être pas un bon juge des œuvres, classer mal les auteurs, et sentir vivement la musique. En somme, il ne semble point que Victor Hugo ait eu l'insensibilité musicale de cet autre grand « visuel », Théophile Gautier.

— Ni Gœthe, ni aucun poète allemand — me dit-il — n'a su donner de la réalité aux personnages dramatiques. Chose curieuse! les musiciens allemands nous offrent des créations plus substantielles que Gœthe et que Schiller. Les cataractes et les forêts de Beethoven sont bien des forêts et des cataractes. J'ai pour Beethoven une admiration qui n'a d'égale que celle que j'ai pour Gluck. Ce sont deux génies aussi grands à mes yeux qu'Eschyle et que Michel-Ange. Il y a, dans *Alceste* et dans *Armide*, des morceaux d'une profondeur qu'on n'a jamais dépassée ni même atteinte. Mozart est grand, mais il ne vient qu'après Gluck. Il y a un peu trop de Louis XVI dans Mozart. Il est inférieur à Gluck, comme Rubens à Rembrandt, comme Raphaël à Michel-Ange, comme Racine à Corneille et à Molière.

Il me parla dédaigneusement de Rossini, et ce dédain était logique, comme sa froideur relative pour Mozart; mais la dépréciation de Rubens est inattendue. Nous restons tout surpris que l'auteur du *Feu du Ciel* ait été de glace pour ce coloriste éblouissant; cependant la chose est avérée, puisque madame Sand a reproché à Victor Hugo ses jugements sur Mozart et sur Rubens.

Un échappé de rhétorique comme moi ne pouvait manquer la belle occasion qui s'offrait à lui de discourir un peu en faveur de la perfection soutenue, qui s'élève moins haut, il est vrai, que les sublimes élans des génies abrupts, mais qui, constamment égale à elle-même, ne paie pas non plus par des chutes lamentables l'accident glorieux de ses bonds surhu-

mains. J'avançai donc cette idée, peu originale, que chez Racine, Mozart, Raphaël, on trouve une harmonie divine qu'il est permis de préférer aux efforts prodigieux et irréguliers de leurs gigantesques rivaux.

C'est alors que Victor Hugo commença de prendre au collet ce polisson de Racine, qu'il ne lâchera plus. Je ne lui avais point caché que je l'aimais. Peut-être eut-il un peu plus tard un écho des causeries de littérature que j'entrepris à Guernesey, et où je m'exprimais avec une liberté qui m'étonne aujourd'hui, traitant de Huns, de Hurons et de Hottentots les contempteurs de Racine, osant dire que je n'étais ni un partisan de toutes les idées de Victor Hugo ni un admirateur absolu de ses ouvrages, et préférant hardiment à tous ses drames ceux de nos grands classiques comme ceux de Shakespeare. Kesler, qui avait contre Racine « une dent de lait », me pardonnait beaucoup moins que le maître mon indépendance et mon hérésie.

Avec une indulgente bonté ce grand homme me dit d'abord et me montra très bien que je me trompais en présentant Racine comme un modèle de perfection égale et soutenue.

— Il n'est pas sûr de son instrument, — me dit-il, — il écrit quelquefois fort mal.

Et, à l'appui de cette critique, il me cita deux vers de *Phèdre* parfaitement choisis, en vérité, car ils sont détestables, il faut le reconnaître :

> Épargnez votre sang, *j'ose vous en prier*;
> Sauvez-moi de l'horreur de *l'entendre crier*...

Sans insister davantage, ce jour-là, sur les défaillances de Racine, Victor Hugo lui opposa Boileau comme un maître du vers français, me récitant avec la volupté d'un gourmet littéraire ce passage du *Lutrin* :

> A ces mots, il saisit un vieil infortiat
> Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
> Inutile ramas de gothique écriture
> Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
> Entourés à demi d'un vieux parchemin noir
> Où pendait par trois clous un reste de fermoir.

Je me rappelle combien, en 1866, l'admiration de Victor

Hugo pour Boileau me parut piquante et paradoxale. A la surprise amusée que je manifestai, le poète répondit qu'il était un classique méconnu et qu'il tenait Boileau pour un de nos plus grands écrivains.

Aujourd'hui, ce jugement du chef de l'école romantique n'a rien qui nous étonne, parce que, depuis les derniers travaux — ou les derniers jeux — de la critique littéraire, nous sommes beaucoup plus frappés des ressemblances que de la différence entre ces deux grands arrangeurs de mots, plus riches d'art que de matière et montrant l'art toujours. C'est au sujet de Boileau que s'est faite une des plus curieuses et des plus complètes révolutions du goût que nous présente l'histoire de la littérature ; de cette révolution il se trouve justement que Victor Hugo fut un précurseur, le jour où il me montra la singulière excellence de six vers du *Lutrin*. On croyait autrefois que Boileau avait des idées de grand prix. On admirait respectueusement ce qu'il y a de plus intellectuel dans son œuvre, les *Épîtres*, *l'Art poétique*, les satires morales, et l'on avait presque du dédain pour les parties purement descriptives de sa poésie. Nous estimons, au contraire, depuis un quart de siècle, que ce laborieux forgeron de l'alexandrin est un moraliste médiocre, un didactique un peu pesant et ennuyeux, mais parfois un assez bon ouvrier du style, surtout dans les ouvrages où il ne se mêle pas d'édifier ou d'instruire, et ce qui nous charme le plus aujourd'hui, dans son très léger bagage poétique, c'est le réalisme pittoresque qu'on voit briller çà et là dans les petits chefs-d'œuvre dont précisément nos pères faisaient fi : *le Repas ridicule*, *le Lutrin*, la satire des *Femmes*, et autres bagatelles du même ordre.

*
* *

Le 12 décembre, j'étais allé à Hauteville House, non pour y déjeuner moi-même, mais pour me donner le spectacle d'un des déjeuners hebdomadaires que Victor Hugo offrait aux enfants pauvres tous les mercredis. Il y en avait une vingtaine. Tous paraissaient heureux et contents d'une heure de bien-être qui était sans doute pour eux la plus agréable de la semaine. Mais que de misères et souvent quelle dégradation !

Madame Chenay me montra deux malheureuses petites filles dont la mère, me dit-elle, « est toujours dans les vignes du Seigneur. Quand monsieur Victor Hugo leur donne des vêtements ou des joujoux, elle les vend aussitôt pour acheter du *gin* ». Un enfant de trois ans mangeait de bon appétit sur les genoux de sa sœur ; il était si petit et si chétif qu'on lui eût donné à peine dix-huit mois. Madame Chenay me dit :

— Il ne marche pas encore.

Le 27 décembre, à midi, eut lieu chez Victor Hugo la fête annuelle et publique de l'arbre de Noël. La veille, il y avait eu chez le principal du Collège Elizabeth, M. Corfe, une grande soirée où se rendit la meilleure société de l'île. J'y rencontrai le « baillif », sir Stafford Carey, déjà nommé, lettré d'une remarquable érudition, qui me faisait l'honneur de s'intéresser tout particulièrement à la composition de ma thèse française de doctorat et qui me réservait ce cadeau de grand prix : un fragment inédit de Sterne ! Il accompagnait au « thé » de M. Corfe lady Carey et sa fille. Je donnai rendez-vous à ces dames pour le lendemain, ainsi qu'à toutes les autres personnes de ma connaissance, autour de l'arbre de Noël de Hauteville House, et j'eus la joie de les y retrouver en assez grand nombre. Je goûtais avec un certain orgueil ma part de succès dans cette victoire du bon esprit public sur de sots préjugés.

Victor Hugo me pria de rédiger pour les journaux le compte rendu de cette petite fête avec celui du discours qu'il prononça. On trouvera mon analyse dans *Actes et Paroles, Pendant l'exil*, tome II, page 241. Rien n'a été changé dans la copie que j'avais fournie à la presse. Il n'y aurait à rétablir que cette courte parenthèse, retranchée dans le texte imprimé : « L'empereur des Français (puisque c'est ainsi qu'on l'appelle) m'a fait un peu de loisir... » Victor Hugo aurait voulu que je le fisse parler à la troisième personne. Il y a des orateurs avec lesquels c'est difficile. Le cachet personnel de sa grandiloquence se marquait trop fortement dans la péroraison pour qu'on eût pu sans dommage détruire la forme directe :

« Je n'ajouterai plus qu'un mot. Il y a deux manières de bâtir des églises. On peut bâtir des églises en pierre et en marbre, et on peut bâtir aussi des églises en chair et en os. Un pauvre que vous

avez soulagé, c'est une église que vous avez bâtie et d'où la prière et la reconnaissance montent vers Dieu! »

Dans un livre visiblement inspiré par une jalouse affection de famille pour madame Victor Hugo, et dont cette généreuse épouse eût elle-même blâmé les excès, les déjeuners des enfants pauvres sont présentés comme une pure ostentation du poète, auquel ils n'auraient jamais coûté un sou, et comme ayant exclusivement leur origine dans la charitable initiative de sa femme. Je n'entre point dans ces querelles de ménage. Je ne raconte que ce que j'ai vu. Mais justement ce que j'ai vu peut servir à rendre quelquefois la légende suspecte, soit qu'elle divinise et encense Victor Hugo, à la façon des thuriféraires, soit, au contraire, qu'elle le vilipende pour le plaisir que le noble cœur humain trouve toujours à rapetisser les grands hommes. Il me semble que si Victor Hugo prêtait en été son jardin, en hiver sa salle à manger à des enfants dont le nombre s'accrut progressivement de huit à quarante, s'il les regardait se nourrir chaque semaine, si Noël ajoutait à la nourriture ordinaire vêtements, joujoux et bonbons, cela n'a pu se faire sans quelque participation de sa volonté et de sa bourse; et si l'institution — que le premier honneur en revienne à elle ou à lui — s'est régulièrement continuée en l'absence de madame Victor Hugo, il ne paraît pas très probable qu'elle ait envoyé aux fournisseurs, de France où elle était, le montant des factures.

*
* *

Vers le 10 janvier 1867, je me promenais dans une des plus jolies baies de l'île, Firmin-bay, quand j'aperçus de loin Victor Hugo marchant à ma rencontre dans le sentier que je suivais. Je le saluai à trente pas : si j'avais attendu d'être à vingt-cinq, j'aurais risqué de me voir devancé par son excessive politesse. De gros nuages s'amoncelaient à l'horizon. Il était sans parapluie, comme toujours; mais il avait un manteau qui me parut superbe et qu'il portait avec sa coutumière élégance de manières et de gestes. Cet ample et riche manteau recouvrant la rude simplicité du veston de tous les jours me frappa comme un symbole de ce qu'il y a souvent d'un peu banal, au fond, dans la poésie de Victor Hugo, sous

l'opulente splendeur de la forme. Le promeneur s'arrêta et me demanda combien de temps mes vacances devaient durer encore.

On trouvera, sur le continent, qu'au Collège Elizabeth les vacances de Noël et du jour de l'an étaient généreusement mesurées, car je répondis :

— Jusqu'au 20 janvier.

— Espérons... je veux dire espérez — reprit, en changeant de propos, ce modèle accompli de courtoisie française — que nous ne nous attacherons pas trop à vous : car, si j'ai envie de vous garder ici, il faut que vous sachiez que j'en ai le pouvoir. On ne sort pas de Guernesey comme on veut :

Cette île est une île escarpée et sans bords ;
On n'en peut pas sortir quand on est dedans.

» Ça ne rime pas, ça boite, mais c'est l'exacte vérité. La fantaisie me viendrait-elle de vous empêcher de rentrer en France? je n'aurais qu'à vous dénoncer à la police de l'Empereur, comme conspirant contre Sa Majesté. Ah! ah! est-ce assez simple?... Je suis tout-puissant. Je peux vous faire avoir la croix d'honneur, si vous la désirez. Désirez-vous la croix d'honneur?

— Pas encore! — répondis-je avec une exquise modestie.

— Eh bien! ce sera quand vous voudrez. Adressez-vous à moi. Dernièrement, je l'ai fait avoir à Caro. Vous n'avez qu'à publier dans *le Moniteur* deux ou trois articles violents contre moi : vous n'attendrez pas longtemps la récompense.

Là-dessus, l'auteur des *Châtiments* reprit sa promenade, et bientôt je le perdis de vue. Tout à coup, comme si le ciel eût voulu punir son propos téméraire sur l'éloquent professeur de la Sorbonne, les nuages crevèrent et la grêle tomba avec furie. Je songeai que, s'il était en rase campagne et loin de l'abri des rochers, il se trouvait peut-être dans son élément, étant familier avec l'orage et habitué à tutoyer la tempête, mais que le manteau magnifique de « l'homme à la jambe de prince » passait en ce moment par une rude épreuve.

PAUL STAPFER

(A suivre.)

PICRATE ET SIMÉON[1]

XII

LA MORT DU SOUVENIR

Siméon fut appelé chez le commissaire de police : il trouva, quand il revint de la Morgue, la convocation « très urgente » qui, depuis le matin, l'attendait. Il détesta cette corvée.

Le commissaire était un petit homme frétillant, dépourvu de politesse et qui ne disait rien sans avoir l'air préoccupé de soupçons terribles. Ses courtes phrases n'avaient d'autre intérêt que de paraître pleines de perfidies. Il eut une telle manière d'interroger Siméon sur les motifs de son retard que Siméon se crut coupable d'une faute mystérieuse. Il fallut raconter la scène du crime en détail. Siméon n'y put être que médiocre et, comme il n'ajoutait rien au récit des autres témoins, le commissaire en manifesta de l'impatience. Il objecta :

— Vous omettez quelque chose.

Siméon fit un geste vague. Le commissaire reprit :

— Est-ce que vous n'avez pas été blessé, vous-même?... à l'oreille, derrière l'oreille?... Eh bien! mais n'oubliez pas ça, vous savez; c'est important pour vous : ça vous sauve!

Siméon restait ahuri. Le commissaire lui expliqua brève-

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

ment que, sauf cette circonstance, la police pouvait avoir contre lui les plus légitimes soupçons, — hé, hé!...

— Vous avez bien quelque idée de l'assassin?

Siméon ne savait pas si l'on se jouait de lui... N'avait-on pas arrêté Picrate?... « Quelque idée de l'assassin?... »Mais oui! Picrate, sans nul doute! Picrate, par stupide jalousie; l'ignoble Picrate!... Siméon qui, dans tout cela, depuis la veille ne songeait plus à Picrate, eut l'horreur de cette brute. Une bouffée de haine lui monta du cœur au cerveau. Ah! ce Picrate de malheur, il le livrerait!...

— Vous avez bien quelque idée de l'assassin?

— Non, pas du tout! — répondit Siméon. — Je n'ai rien vu.

Il se demanda pourquoi il faisait ce mensonge, et s'il avait le droit de le faire. N'était-ce pas impie envers Marie Galande, lâchement tuée par le misérable? Mais il se souvint de la sérénité qu'il y avait sur le visage de la petite morte. Non, Marie Galande ne réclamait point d'être vengée. Une autre pensée que celle-là entretenait son extase dernière; un autre rêve, indemne des passions communes.

— Je n'ai rien vu, ni personne. Je ne peux rien vous dire.

Siméon sut que l'on faisait une enquête, que la vieille chez qui Marie Galande demeurait ne pouvait être inquiétée : impotente, elle ne bougeait pas de son fauteuil depuis des mois.

Il devait, quant à lui, se tenir à la disposition de la justice. En outre, voulait-il, puisque Marie Galande était son amie, assumer diverses charges, telles que les frais d'enterrement, de sépulture?... Il devait, en ce cas, prévenir l'administration...

Siméon remercia. Certes, il lui serait doux d'épargner à Marie Galande l'ignominie des funérailles misérables et, dans la détresse où son activité sombrait, il escompta quelque pieux divertissement à choyer Marie Galande morte, comme naguère, hier encore, il s'ingéniait à lui donner toute la joie.

— Quand sera-ce? — fit-il.

Et déjà il songeait à la petite tombe où Marie Galande serait, par ses soins, conduite pour y dormir son éternelle nuit de sommeil ininterrompu... Une petite tombe qu'il fleurirait des

fleurs de la saison et qu'à l'automne il nettoierait des feuilles que les arbres jettent.

— Ce sera — dit le commissaire — un de ces jours, après l'autopsie...

A ce mot, toute l'âme de Siméon sursauta, bouleversée. Ah! cela encore, ce dernier outrage, — il le fallait?

— Le faudra-t-il même si l'on trouve l'assassin?

Car, pour préserver de l'injure odieuse le corps sacré de la victime, Siméon livrait volontiers Picrate...

— Il le faudra, même si l'on trouve l'assassin, — dit le commissaire, — pour établir qu'elle est morte de sa blessure, et non à l'occasion de sa blessure, par l'effet d'un autre accident...

Et il développa son commentaire. Mais Siméon n'écoutait plus. Il voyait le pauvre petit corps manié, tailladé, qu'on offense et qui saigne. Tout le cauchemar lui revint, des cadavres affreux, de la Morgue, de la chair meurtrie, en lambeaux... C'était fini de l'espèce de douceur qu'il avait inventée à rêver d'une tombe jolie où dormirait Marie Galande.

Le soir de ce jour-là, tandis que Siméon, faute de pouvoir rester en place, vagabondait de rue en rue, comme font les chiens égarés, une nouvelle souffrance l'importuna. Ridicule, celle-là; gênante et sotte. Il lui sembla qu'une traîtrise était éparse autour de lui et, incessamment, le menaçait. Il eut peur des ténèbres et des coins obscurs, des portes béantes où peut se cacher l'ennemi, sans qu'on le voie; et lui vous guette. Il eut peur de son ombre, que les becs de gaz dessinaient et qui s'allongeait à chacun de ses pas jusqu'à se perdre au loin, démesurée, absurde; et si, par le fait de deux lumières un peu distantes, se dédoublait son ombre, il croyait l'ennemi tout proche et prêt à sauter sur lui. Il eut peur de mille fantômes que son cauchemar suscitait.

Les gens qui passaient à côté de lui l'épouvantèrent; et il n'était pas sûr que tel ou tel ne fût pas dément au point de l'étrangler entre ses doigts, si peut-être un regard importun l'y incitait. Il détournait les yeux, et il tremblait alors de manquer de vigilance.

Le plus léger bruit l'effarait, dans le tumulte général des

rues. Il y discernait les signes évidents d'une présence hostile ; puis des glissements, des fuites, des murmures, des décharges de revolvers dissimulés parmi la foule et des sifflements de balles, qui l'atteindraient comme l'autre avait atteint Marie Galande au cœur.

Il s'efforça de secouer cette frayeur humiliante. Il argumenta contre sa lâcheté. Il se fit de vaillants discours et des reproches raisonnables : craignait-il tant de mourir? et fallait-il céder à de si mesquines alarmes? et, n'avait-il donc souci que de lui-même, de ses vains périls, cependant que Marie Galande, elle, était morte en vérité?...

Il ne sut se convaincre; il ne put dompter la folle agitation de ses nerfs. Les grelots et les clochettes des chevaux l'agacèrent, lui furent un odieux et redoutable tintamarre, une taquinerie qui le persécuta.

Et il marchait, ignorant l'heure et la durée. Ses puissances spirituelles étaient multipliées : en même temps que le possédait sa tristesse intime, il percevait avec plus d'acuité que jamais les sons divers et les nuances de la nuit; sa douleur clamait en lui, mais il projetait au dehors une attentive et minutieuse sensibilité que nul atome ne touchait sans la blesser.

Cette inquiétude éparse et nombreuse se concentra sur l'évocation précise de Picrate. C'était lui l'ennemi sournois et terrifiant. C'était lui la malignité des phénomènes. C'était lui la folie errante, battant le pavé, tintinnabulant au cou des chevaux, se décelant brusque dans les regards des gens qu'on frôle, dans les lueurs qui clignent aux quinquets, et s'esquivant comme tombe un prestige... Et n'était-ce pas lui, ce chat qui jaillissait des ténèbres vagues et se ruait et s'engouffrait dans un soupirail?...

Siméon frissonnait... Il lui parut que Picrate le voyait. Il lui parut que Picrate était partout... Comme s'il allait ainsi conjurer le sortilège néfaste, il prononça :

— Picrate! Picrate!...

Picrate!... Siméon le réalisa sous les espèces déconcertantes d'une vipère, d'un gnome, d'un démon... « C'est le diable, le diable!... » Marie Galande, naguère, avait dit ces mots; et ils tintèrent en glas dans les oreilles de Siméon.

Qu'il l'eût avec plaisir anéanti, ce diable hargneux et malfaisant! D'un coup de talon, comme une bête, un reptile!... Quand le Picrate qu'évoquait la fièvre de Siméon recouvrait une forme humaine, il affectait un air goguenard; et Siméon s'acharnait, avec plus de hâte, à le vouloir détruire...

Dans une rue déserte, une pierreuse accosta Siméon. Au contact de cette main sur la sienne, il eut si peur, un tel dégoût le prit, qu'il se sauva. La nuit insidieuse le chassait. Haletant, il rentra chez lui.

Les jours suivants, Siméon dut s'astreindre à des formalités; il dut veiller à des préparatifs. Il fut appelé derechef chez le commissaire de police, puis chez le juge d'instruction. L'enquête n'avançait pas. De plus en plus, on s'étonnait de la pauvreté de ses renseignements. On ne lui cachait pas que son attitude déplaisait. On lui dit :

— Vous avez tout intérêt à ce que nos recherches aboutissent.

Il dédaigna de répondre. On ajouta, pour essayer sur lui d'un autre moyen persuasif :

— Si vous aimiez cette jeune fille, vous désirez sans doute que le coupable expie son forfait?...

Et, même, on lui insinua qu'il avait, dans cette aventure criminelle, des responsabilités. Envers la justice? il ne lui importait. Envers Marie Galande? cette idée ne lui était pas encore venue. D'abord, il se rebiffa contre une telle accusation, que démentait son désespoir et que niait son tendre amour. Mais un chemin nouveau de douleur et de lent martyre s'ouvrait à sa pensée malade : elle y entrerait malgré elle et le suivrait, d'étape en étape, menée par les fatalités intérieures, qui sont tracassières et implacables... S'il n'avait point aimé Marie Galande, s'il n'avait point permis que Marie Galande l'aimât, cette petite fille aujourd'hui même emplirait de sa chanson joyeuse et belle les rues mélancoliques dont elle fut l'âme et l'esprit. Elle continuerait à vivre comme vivent les oiseaux, dans le soleil et la limpidité du jour... Évidemment, évidemment!... Siméon conclut qu'il a tué Marie Galande...

Il doit s'occuper de ceci, de cela, s'acquitter d'obligations diverses, passer à la préfecture de police, parlementer avec

des employés qui n'ont cure de lui, s'informer du jour et de l'heure, prendre de l'argent, choisir une place au cimetière, décider que tel corbillard suffit, — tel cercueil!

... Mais il a fait ce qu'il a pu pour que Marie Galande se contentât d'une simple amitié. C'est elle qui a voulu tout autre chose!... Oui, c'est elle qui résolut de quitter la fête, d'aller chez lui; comme il résistait, elle bouda, fut exigeante...

Il s'aperçoit que, pour se disculper, il accuse Marie Galande: il s'en afflige, demande pardon, revendique tous les torts, — et ne peut pas les supporter... C'est elle qui s'est refusée à Picrate, librement; il ne l'a pas enlevée à Picrate; il se souvient même qu'ayant vu Picrate épris d'elle, il se jura de renoncer à son amour naissant... Eh bien! il fallait y renoncer tout à fait et ne pas aller, dès le lendemain, sous le prétexte d'une dernière entrevue, s'émouvoir d'elle plus profondément! Oui, ce matin-là fut la cause de tout!... Siméon se débat contre la logique des faits.

Pénible lutte, où il succombe! Il invente les arguments de l'adversaire intime et les siens propres; il les évalue; il se favorise et s'en repent, triche à son détriment et incrimine sa mauvaise foi. Il se dédouble et devient une farouche antinomie, acharnée à se détruire.

Et puis, à force d'être attentif à la déduction rigoureuse des épisodes, il n'envisage plus que la nécessité tragique de l'aventure. Qu'elle fut de loin préparée, organisée, conduite à son dénouement!... Voici : il y avait Picrate et Marie Galande. Les existences de ces deux êtres semblaient étrangères l'une à l'autre, et l'on ne pouvait prévoir qu'elles dussent jamais se rencontrer. Cependant il n'arrivait rien à Picrate, il n'arrivait rien à Marie Galande, qui n'amenât, peu à peu, obscurément, sûrement, la rencontre de ces deux êtres. Picrate n'a pas fait un geste, Marie Galande n'a pas fait un geste qui n'influât sur les journées ultérieures, qui n'exigeât que Marie Galande fût tuée par Picrate, à ce jour, à cette heure, à cet instant précis où il la tuait. Et, si l'on imagine, dans les dix ans, dans les vingt ans antérieurs, de Marie Galande et de Picrate, quelque chose de changé, un petit incident modifié le moins du monde, la catastrophe est éludée. Dans les dix ans, dans les vingt ans de Marie Galande et de Picrate, et encore

dans la durée millénaire du Cosmos! Comme si la prodigieuse accumulation des siècles et la minutie de leur détail tendaient à ce but, ne cherchaient qu'à y aboutir : Marie Galande tuée par Picrate!...

Telle est l'adresse singulière du Destin, son étonnante sûreté. La complexité de l'œuvre n'est pas pour le dérouter; il ne s'embrouille ni ne s'oublie; il ne doute pas de sa réussite; il la manigance sans trêve et sans incertitude : — et la voilà!

Siméon vit alors Marie Galande toute petite, dans la série interminable des causes. Ah! quel déploiement fou de moyens compliqués et excessifs pour tuer cette petite fille!... Il eut pitié d'elle. Il se la figura qui s'achemine, sans le savoir, à son dernier jour, et qui attribue de l'importance aux plus futiles incidents, aux plus frivoles déplaisirs, tandis qu'approche la minute pathétique qui écrase toutes les autres... Elle va, Marie Galande, elle se hâte avec caprice; elle croit qu'elle est libre d'aller plus vite ou plus lentement; elle s'attarde et baguenaude; et, quand elle court, il lui semble qu'elle cède à sa fantaisie. Mais elle a justement l'allure que sa destinée lui assigne en prévision de l'événement suprême.

Elle ne sera point inexacte au rendez-vous que lui ont donné les hasards. Elle muse : il fallait qu'elle musât. Elle se précipite : il le fallait. Elle aura mis, pour le parcours de la distance, depuis le jour qu'elle est née et malgré le va-et-vient de ses désirs, le nombre d'heures qui était fixé.

Pauvre petite Marie Galande, de qui se jouent les formidables possibilités!... Cependant, elle fait la moue et rit...

A-t-elle deviné confusément, dans le secret de sa pensée, le péril imminent?... Peut-être!... Siméon se rappelle l'inquiétude qui la tourmentait, aux derniers jours, et qui plus opiniâtrément la possédait à mesure que diminuait l'intervalle entre elle et la mort. Comme elle calculait ses chances, parmi l'hypothèse infinie! Comme elle était curieuse du lendemain!... La somnambule lui dira de quoi il retourne... Et puis, elle n'ose pas : elle a de sûrs pressentiments qui l'avertissent de ne pas s'informer davantage. Alors elle fait diligence : elle est appelée, elle court!...

Innocente, — qui, pour se mettre en route vers la mort, subit l'attrait mensonger de l'amour.

...Marie Galande fut enterrée un jour de mi-septembre que le beau temps avait soudain fait place à des brouillards avant-coureurs d'automne. On sentait le froid menaçant ; on devinait la déchéance fatale de l'été. L'atmosphère, épaisse et jaune, emmitouflait la silhouette frissonnante de la vie et le nombreux aspect des choses. L'humidité avait une odeur âcre ; elle poissait aux mains ; elle s'attachait, en gouttelettes fines, à la surface duveteuse des étoffes. Le ciel était voilé, on eût dit, à jamais. Derrière le rideau de brume, le soleil semblait le fantôme d'un astre mort qui se consume et va s'éteindre. Les gens et les objets, dans ce mystère palpable, intervenu brusquement, avaient l'air étrange, irréel, comme si les évoquaient pour de brefs instants de vagues et lointains prestiges.

Et puis, le brouillard s'éclaircit, se condensa en une pluie menue qu'à peine apercevait-on mais qui glaçait la peau. Le soleil n'existait plus et le visage du ciel apparut chargé de la tristesse incomparable des nuées.

Siméon s'étonnait confusément de ce deuil opportun qui avait saisi, pour ces heures funèbres, la nature environnante.

Il arriva plus tôt qu'il ne fallait à la Morgue : le corbillard n'était pas là... Il n'eut pas le courage d'entrer, de voir le cercueil, d'assister peut-être à de trop lugubres opérations : ensevelissait-on le corps, fermait-on le cercueil, où en était cette besogne? Il ne le savait pas... Depuis trois jours, à cause de l'autopsie, il résistait à son désir de regarder encore Marie Galande. Il avait laissé le cadavre intact et craignait de le retrouver moins beau, de telle sorte qu'en fût altéré le cher souvenir qu'il garderait. Il ne le verrait plus. Il le reprendrait, caché dans le cercueil, pour le confier à la terre pudique.

L'attente dura. Siméon ne voulait ni s'éloigner ni se tenir tout près. Il circula, passa le pont et, de l'autre rive, surveilla. La Seine coulait mollement, en masse glauque et lourde : à l'examiner, il semblait que l'on dût, en s'y jetant, ne point tomber au fond, mais écraser seulement la surface complaisante, la creuser et y demeurer soutenu par la vigueur élastique de l'eau ; on serait emporté par elle, avec un bercement continu, pour dormir ; et, après le voyage, entre les rives sinueuses, la vastité de la mer s'ouvrirait, immense réceptacle de vie usée, en peine de s'abolir...

Parmi les arbres, défeuillés déjà, d'un jardin, Siméon voyait Notre-Dame, gigantesque, attachée au sol par le grappin prodigieux des arcs-boutants, solides, bien bâtis, œuvre robuste d'une foi!... L'une dans l'eau et l'autre dans la terre, il contempla ces deux poupes jumelles des deux navires : la Morgue et la Basilique. L'une pour les corps, l'autre pour les âmes... Oui, deux navires en partance éternelle et qui ne bougent pas, comme s'ils attendaient d'avoir reçu leurs passagers innombrables devant que de s'éloigner vers leurs infinis de néant!... Une cloche, dans les tours de Notre-Dame, se mit à battre, forcenée. La basilique s'impatientait ; elle sonnait le rappel, criait sa hâte et harcelait au loin la langueur des retardataires. Ah! quel désir immodéré de fuir, de rompre les amarres et de gagner les horizons!... Plusieurs cloches s'animèrent. Leur frénésie multipliée emplit le ciel d'une clameur vibrante. Et, quand elles se turent, comme lasses d'un tel effort, de leur exaltation déchaînée, Siméon crut voir les deux navires s'ébranler, avec leur charge d'âmes et de corps, laissant le reste...

Il redouta cette hallucination, passa ses mains sur ses yeux et fit quelques pas attentifs dans la réalité.

Il aperçut le corbillard.

Il se dépêcha, craignant de n'être pas là pour recevoir le cercueil de Marie Galande... Non ; il fut là. Les croque-morts parurent à la porte du bâtiment sinistre, avec le cercueil... Une draperie noire se retroussait pour laisser libres les poignées de métal : l'aspect du bois nu blessait, comme peu chaste et presque indécent. Les porteurs allongeaient le pas, cadençaient leur allure souple. Siméon se souvint de Marie Galande, après qu'on l'avait relevée, sitôt morte ; et ses mains aussi se souvinrent des cheveux appuyés sur leurs paumes...

Les curieux s'écartèrent. On regardait Siméon, le cercueil, le travail des croque-morts qui refoulaient le cercueil sur les planches du char, avaient soin qu'il fût bien en place, étendaient la draperie, en disposaient les plis et accrochaient une couronne de fleurs.

Siméon n'avait pas notion d'autre chose que de ces actes successifs et il lui semblait que son rôle était d'en contrôler le juste accomplissement.

Le char remua, partit. Une seconde, Siméon ne songea point à suivre. Et puis il avança, comme si une corde qui devait le tirer s'était tendue et l'entraînait avec le corbillard et le cercueil...

Les roues, sur le pavé, tressautaient, et la couronne oscillait à droite et à gauche : Siméon se désolait des cahots qui secouaient Marie Galande. En lui-même, il disait au pauvre petit corps :

« C'est là dernière étape; et puis, tu te reposeras. Ce sera fini de toute agitation. Tu n'auras plus qu'à dormir. Courage, courage !... »

Il lui parlait ainsi et l'exhortait.

Les passants saluaient. Des femmes firent le signe de la croix. La fine pluie continuait, lente, incessante, et peu à peu pénétrait. Siméon eut froid. Son âme surtout eut froid; et elle grelotta comme une pauvresse mal vêtue.

La route fut longue et fastidieuse; sur le sol humide, ses pieds glissaient. A cause de la fatigue, il eut peur de tomber sur les genoux. Sa misère criait en lui; le sentiment de sa solitude le jetait dans un infini de détresse et d'épouvante où il se perdait... Souffrir ainsi et souffrir seul : ah! Marie Galande, Marie Galande!... Il connut que l'amour est d'abord ceci : le dédoublement de la douleur en deux douleurs jumelles qui se tiennent compagnie et se dorlotent l'une l'autre. Pour mener le deuil de Marie Galande, Siméon regretta Marie Galande; et l'absurdité de son vœu l'émut d'horreur tragique. Les gens qui saluaient ou se signaient, au passage du convoi, l'agacèrent. Des regards de commisération lui déplurent. Il repoussa cette distraite sympathie : il détesta cette inutile politesse. Tout ce qui subsistait en lui de désir, malgré la morne lassitude, se concentra sur le souhait d'une souffrance immobile et qui n'eût pas à se traîner, par le calvaire des rues, à la suite d'un corbillard et d'un cadavre émouvant.

La pensée de Siméon, dolente, exténuée, allait et venait du cercueil à lui-même et confondait avec la morte qui était dans le cercueil cette autre morte qu'il portait en lui : son âme. Et il lui sembla que ces funérailles étaient les funérailles de lui-même. Sa pensée l'abandonnait et il s'égarait au hasard de la folle rêverie.

Il s'attendrit sur Marie Galande et sur lui-même, sans distinguer entre ces deux tristesses. Il n'apercevait plus nettement le motif de son chagrin; mais quelque chose, en lui, gémissait, comme un enfant malade qui ne sait pas d'où lui vient son mal et qui se plaint. Il se sentait au cœur une blessure, et il se lamentait.

Au cimetière, sa douleur se précisa, parmi les ifs, les tombes. L'arrêt brusque du corbillard lui fut un choc révélateur qui secoua son lugubre assoupissement. Il vit le caveau, la pierre, le trou béant, un employé pourvu des insignes municipaux. Les croque-morts ôtèrent leurs pèlerines comme qui, pour soulever un fardeau, veut avoir la liberté de ses bras. Ils décrochèrent la couronne; ils retirèrent la draperie noire, et le cercueil apparut, de nouveau, nu, chétif et pitoyable. Les croque-morts s'en emparèrent. Ah! Siméon, cette fois, put disjoindre de sa misère la misère de Marie Galande; il cessa de geindre sur lui- même, et il pleura Marie Galande!...

Une terrible agitation le prit, une âpre velléité d'agir, d'empêcher tout cela!... Il lui sembla qu'il avait lâchement permis des choses qu'il n'admettait plus. On abusait de la faiblesse où son grand malheur le laissait, et les événements s'étaient, sans qu'il le sût, hâtés : comment en interrompre la terrible promptitude?...

Il voulut s'approcher du trou, en vérifier la profondeur. Un croque-mort le heurta, faillit tomber; et Siméon craignit que ne chavirât le cercueil : si le front de Marie Galande se cognait aux planches, si le pauvre petit corps se déplaçait et affectait, pour l'identique éternité, une pose incommode ou laide!...

Siméon redouta cet effet de son intervention maladroite. Il eut soudain le sentiment cruel de son impuissance et, dès lors, assista, sans rébellion vaine, au strict accomplissement des nécessités.

Les cordes, leur glissement sur la maçonnerie, leur glissement sur le cercueil, un peu de terre et des cailloux qui tombent, qui sonnent creux; et puis, la pierre qu'on place sur le trou.

Quand la pierre, grinçant sur les rouleaux, avançait, dimi-

nuait l'espace ouvert, allait enclore la nuit du trou sinistre, la gorge de Siméon s'angoissait davantage. Et, quand la pierre s'appuya de ses quatre bords contre le châssis de briques préparé pour la recevoir, la gorge de Siméon s'étrangla; ses yeux se brouillèrent et, dans sa tête, quelque chose bougea.

Le corbillard, les croque-morts, les maçons, le gardien du cimetière partirent, l'œuvre faite. Siméon demeura.

Il lui semblait qu'un effroyable écroulement s'était produit, qu'un désastre illimité avait englouti, autour de ce coin de terre où il se tenait immobile près de Marie Galande invisible, toute l'immensité de l'univers. Il frissonna. Il restait debout au milieu de ce néant pathétique et ne discernait plus rien, même pas la pierre.

Bientôt, elle se dessina dans ses yeux, avec la forme nette et la rigueur géométrique du rectangle; il la sentit pesante. Une rage violente le saisit d'écarter cette pierre, de s'emparer d'elle, de la repousser et d'entrer dans la fosse, pour délivrer Marie Galande, la tirer à lui, la revoir. Son imagination bouleversée fit ce geste. Ses mains frémissaient et il crut qu'aux parois de la pierre ses ongles s'étaient déchirés.

Alors, les fatalités l'accablèrent; et il fallut toute leur implacable rudesse pour qu'il redevînt docile aux circonstances.

Il fut longtemps à ne pouvoir s'éloigner de cette place.

Ensuite, sans savoir pourquoi ni comment, il se détourna, mit son chapeau, longea des tombes et des tombes, lut des noms indifférents, examina des couronnes, des fleurs.

Il ne cherchait pas son chemin, ne décidait pas de quitter le cimetière. Il se promenait et oubliait qu'il n'avait plus rien à faire en ce lieu. Cependant sa pensée se calmait. Et les milliers de tombes entrevues évoquèrent en elle une idée prodigieuse de l'universelle mort : une idée confuse, indéfinie et poignante... Comme si la pierre et la terre étaient translucides à ses regards, il devina les cadavres innombrables, couchés là, entassés là, pêle-mêle, sans linceuls, nus, scandaleux, et si proches les uns des autres qu'ils formaient un terroir immonde de chair corrompue.

Une odeur de mort lui monta aux narines. Il retint son souffle; il tâcha de respirer le moins possible l'air pestilentiel

du charnier. Son dégoût lui donna l'énergie de s'évader. Il pressa le pas et, dans les sentiers étroits, évita de frôler les cyprès, de remuer leurs feuillages touffus où il flairait des nids affreux de miasmes prêts à s'exhaler...

La mort universelle!... Et il s'étonna de survivre, seul parmi la débâcle commune. Les formes vivantes qu'il apercevait, celles-ci agenouillées, celles-là qui déambulaient en silence, n'était-ce pas des ombres insidieuses, émanées du sol et qui jouaient la comédie d'exister, avant d'être absorbées de nouveau par le sol?...

Dehors, Siméon vit des hommes et des femmes, dont la vérité matérielle le rassura. On s'agitait, on courait... Mais Siméon soupçonna, sous la parure des vêtements, les horribles germes de la mort, cachés et qui font en secret leur besogne de dissolution. Il ne vit que la mort partout, arrivée à ses fins ou les préparant.

Le lendemain, tandis qu'il songeait à Marie Galande, il évoqua de belles heures dont la lumière l'éblouit. Il se rappela leur premier baiser, ce matin qu'elle avait trop de chagrin, disait-elle, pour qu'on refusât de la câliner, ses cheveux blonds que le soleil éclaire en auréole; ses yeux animés de joie ou alanguis de mélancolie gracieuse; ses lèvres qu'une moue gentille relève et qui bientôt s'abandonnent au rire enfantin: — il se la figura telle qu'il l'avait le plus aimée.

Alors son mauvais cauchemar s'apaisa. Une douceur exquise se mêlait à sa tristesse. Marie Galande lui était si proche, il la sentait si présente, si véritablement là, toute jeune, toute gaie, qu'il lui parlait et qu'il entendait sa voix! C'étaient les dialogues de naguère, mot pour mot recommencés. Mais, s'il changeait quelque chose à ses phrases, Marie Galande, comme déconcertée, se taisait. Il voulut inscrire les propos d'elle qu'il avait conservés intacts en sa mémoire; il les prit sous la dictée du fantôme. Pendant qu'il les enregistrait, le ton, l'accent lui revenaient avec une si intense justesse que l'illusion de la réalité l'enchanta. Seulement, ils furent peu nombreux, les propos de Marie Galande que n'avait point altérés déjà la rouille du temps. Des autres, Siméon ne gardait que des bribes, des sons épars et dont le sens était perdu.

Il se reprocha d'avoir été moins attentif qu'il ne devait, quand Marie Galande vivait... Ah ! savait-il que ces journées délicieuses seraient si vite, une fois pour toutes, finies, et ne lui laisseraient bientôt qu'un peu de cendre dans la main?... Hélas ! il avait gaspillé son bonheur à en jouir quotidiennement, au lieu de l'épargner comme un avare circonspect ! Il se désola d'avoir été prodigue et de rester si pauvre désormais.

Du moins, ce qu'il avait encore, il le défendrait avec une âpreté jalouse. Il décida qu'il veillerait, qu'il écarterait le danger, qu'il entretiendrait dans sa pensée pieuse le délicat souvenir. Marie Galande morte subsisterait ainsi, pourvue par lui d'une réalité spirituelle. L'image était précise, nette.

Il l'examine longuement, afin d'en imprégner sa mémoire. Il l'analyse, l'étudie... Elle bouge. Et, par instants, elle s'échappe. Il veut la ressaisir. Un jeu de physionomie se substitue à celui qu'il contemplait. Il ne sait lequel choisir. Le plus vif a pour lui le plus d'attrait, mais ne dure pas. Et c'est un va-et-vient perpétuel de figures analogues, non identiques. Oui, ce sont des moments divers du visage de Marie Galande.

Siméon se félicite d'une telle variété, d'une telle richesse multiple... Et il a peur de s'égarer dans ce désordre... Car ces divers moments ne se suivent pas, ne dérivent pas les uns des autres par les nuances habituelles. Il manque des intermédiaires; les séries sont incomplètes et leur caprice fuit toute contrainte... Siméon s'efforce en vain d'immobiliser cette agitation. Plus il s'efforce, et plus étourdiment se dispersent les apparences. Il s'applique à les dénombrer : elles se sauvent; à les reconnaître : elles se transforment. Il se fatigue à cette lutte avec lui-même, où il est dupe de lui-même. Un artifice malveillant de son imagination le taquine, le harcèle.

Et voici que se substitue aux claires et gentilles visions la soudaine épouvante. Voici Marie Galande morte, blême sinistrement, du sang aux lèvres, les yeux chavirés; et la voici par les médecins légistes ouverte, tailladée; et la voici qui, dans la terre, se décompose !... Siméon clôt les paupières, il refuse de regarder, mais le funèbre spectacle s'est fixé en lui.

De ses mains fébriles, il fait le geste d'écarter une hantise. La hantise demeure; elle le nargue.

Ah! qu'il souffre de ce mélange impur de la hideuse mort avec la vie! Il lui semble que celle-ci est par l'autre souillée. Comment préserver du contact malsain de la mort le doux fantôme en qui palpite encore l'illusion fervente de la vie?... Siméon s'évertue à chasser les idées laides qui l'assaillent. Avec des paroles, il tâche de conjurer le maléfice: « Allez-vous-en! Ne touchez pas à cette forme belle! Éloignez-vous!...» Et il a recours à tous les stratagèmes pour isoler de ce fatras monstrueux une Marie Galande d'autrefois qui, au soleil matinal, chante le mouron des petits oiseaux et sourit.

Mais, peu à peu, l'image se désorganise; elle se défait et s'anéantit. Siméon la cherche en vain. Puis, brusquement, comme un coup de couteau dans le cœur, la voilà! Siméon croit la posséder; il concentre sur elle son attention: elle s'allonge ou se raccourcit, devient ridicule, grotesque. Siméon l'écarte, et il maudit son tourment.

Les jours suivants, l'image se simplifia, se dessécha et prit une rigidité singulière, glaciale. Au lieu de se mouvoir dans le décor environnant, elle parut liée aux objets voisins, soumise à d'invariables attitudes, privée d'initiative et comme paralysée. Elle ne bougeait plus; elle semblait pétrifiée, changée en statue peinte. Et muette!...

Siméon réfléchit qu'il la retrouvera, sans doute, s'il réveille en lui le souvenir des paysages où elle fut. Les arbres parmi lesquels, joueuse, elle courut la lui rendront. Il part; il recommence la promenade de Meudon. Le bateau, le fleuve, l'horizon de collines vertes et rousses... Mais le temps est gris, le ciel chagrin; les nuages s'embrouillent, pèsent languissament sur l'atmosphère molle et fade. Il n'y a plus de lumière sur l'eau. Le sillage du bateau ne soulève plus qu'une écharpe lourde et indolente... Oui, c'est ici qu'ils descendirent, c'est ici qu'ils déjeunèrent; et ils gravirent ce raidillon. Qu'il faisait chaud! Marie Galande s'appuyait au bras de Siméon, déclarant que la côte, en vérité, la fatiguait. Aujourd'hui, Siméon peine davantage à gagner le bois.

Ils prirent cet étroit sentier: Marie Galande le choisit pour la fraîcheur de son aspect. Quand ils y furent entrés, elle se mit à parler bas, à cause du recueillement que l'ombre des arbres et leur silence lui imposait. Et voici la source que

Marie Galande écouta, soudain rêveuse... « Oui, petite Marie Galande, la source, après que tu partis, continua son vain murmure. Il n'y a pas, dans les sources ni ailleurs, de délicates fées qui célèbrent ta venue et s'affligent quand tu t'en vas. Il n'y a que de l'eau qui coule — mécaniquement!... »

Siméon s'exalte. Il a reconnu les arbres dont Marie Galande toucha l'écorce, en sœur des arbres qui veut leur témoigner sa tendresse. Il a reconnu les branches auxquelles elle arrachait des feuilles, dans sa joie familière et splendide; et les buissons arrachèrent des fils à sa pauvre robe. Il a reconnu la mousse où elle fouilla, la terre qu'elle s'émut de sentir froide sur ses paumes...

Les arbres, la mousse, la terre!...

Et elle?... Et elle — n'est plus là!... Son fantôme? Non plus! Ce n'est point elle ni seulement son fantôme, cette indistincte silhouette qui, par instants, se dessine et, maladroite, singe les jolis gestes abolis, et puis s'évanouit sans avoir remué une feuille...

Marie Galande!... Siméon la désire et l'appelle... Rien, rien! C'est fini de Marie Galande.

Et Siméon, tandis qu'il s'en retourne, songe au cimetière et à la fosse lugubre où se corrompt le cadavre. Et en lui-même, dans son esprit, il sent qu'une autre fosse est close où se corrompt, se désagrège et tombe en pourriture le cadavre du souvenir. Et il oublie Marie Galande; mais il lui reste l'épouvante et le dégoût d'être la sépulture infâme qui ne garde pas son dépôt.

XIII

PICRATE ET SIMÉON

Siméon, quelque temps, resta sous le coup de la douleur qui l'avait assailli. Son esprit continuait à frémir d'horreur. Des cauchemars, en plein jour, le harcelaient.

Mais il résolut d'en finir avec ces mauvaises alarmes. Il monta de nouveau sur le siège de son fiacre, tint les guides

et mania le fouet, et conduisit de rue en rue le vain désir des gens.

Il lui sembla qu'un intervalle immense et vide séparait son existence en deux : le jadis et le maintenant, — le jadis lointain, reculé brusquement et qui laisse un trou à la place qu'il occupait, et ce ridicule aujourd'hui qui émerge on ne sait d'où, qui n'est pas un lendemain, qui surgit et qui choque par sa réalité crue.

Siméon s'étonna d'être, les deux fois, le même homme, de reconnaître dans le passé ce même individu qu'il est encore; oui, le même, sur le siège de ce fiacre.

Le même, — sauf ce grand désespoir qui avait dévasté son cœur et sa pensée! sauf cette idée de néant dont il était plein!...

Certes, jadis, quand il se faisait cocher par mépris des divertissements auxquels s'adonne la stérile activité humaine, quand il acceptait, à bout d'idéologie creuse, l'absurdité paradoxale d'une telle abnégation, certes il n'était pas la dupe d'illusions bien délicieuses. Il se croyait alors au terme dernier du renoncement. Point! Il était capable encore de céder à la promesse d'une joie.

Désormais, il est délivré de tout espoir, de tout mensonge. Nulle velléité d'être heureux ou d'imaginer un bonheur possible ne l'atteindra. Silence et nuit. Les alentours de sa pensée lui apparaissent comme un vaste champ de deuil et de décombres; et il s'y promène, vêtu d'un linceul. Au milieu de ce champ se dresse le sépulcre de sa pensée; les murs en sont mornes et le plafond bas : il s'y réfugie volontiers. C'est l'asile suprême où il va s'enclore, dès qu'un fantôme se lève parmi les ruines environnantes.

Il habite ce lieu funèbre.

Un jour, tandis qu'il rôde par la rue de Rivoli avec son fiacre nonchalant, il rencontre Picrate, et la colère lui brûle le cerveau.

Picrate, contre les grilles des Tuileries, est installé pour son négoce. Les anneaux brisés, les lacets de soie, de fil et de crin, les cartes postales illustrées s'offrent au client. Picrate est couvert de son stock. Mais il frise nerveusement ses moustaches.

Ses yeux regardent le sol avec insistance et, soudain mobiles, lancent de tous côtés leur inquiétude. Picrate voit Siméon. Sa courte personne frémit; ses mains prestes attrapent les deux poignées de bois; et il se campe, la poitrine bombée, l'air provocant.

Siméon, qui s'est arrêté, du haut de son siège dévisage Picrate, qu'un tremblement secoue. Entre ces deux hommes, une haine formidable s'accumule; telle qu'entre deux pôles électriques une décharge est imminente, leur rage de se détruire l'un l'autre augmente et menace d'éclater.

De la gorge de Picrate, des mots veulent sortir et ne peuvent pas. En Siméon bientôt s'éveillent des sentiments divers et trop nombreux; leur tumulte ne permet pas que l'un d'eux prédomine et, au détriment des autres, se manifeste. Siméon subit des velléités brutales qui le tourmentent et ne se déchaînent pas. Il examine Picrate, au pilori, — Picrate qui, n'est-ce pas? garde cette attitude guindée à cause d'un invisible carcan : le misérable pâlit, se congestionne; il a le cou pris dans cette chose qui l'exhibe et le supplicie. Est-ce que Siméon n'a pas pitié de ce Picrate qu'il voudrait tuer?...

Mais Picrate profite du désarroi de Siméon, s'esquive. Tête baissée, il fait volte-face et tâche, allant vite, de se perdre dans la foule. Alors, Siméon le déteste pour sa lâcheté, le suit et l'interpelle :

— Tu veux encore te sauver, canaille?...

Picrate essaye de ne pas répondre et continue son chemin, peureux, comme un chat qu'un chien relance et qui cherche un soupirail de cave où s'introduire. Siméon s'apprête à descendre de son siège, une voiture de laitier l'accroche; et puis, avant qu'il eût saisi Picrate au cou pour l'étrangler, ainsi que l'idée en vient à ses doigts, mille incertitudes l'envahiraient!... Cependant il longe le trottoir où Picrate navigue et perd, à trop se hâter, des bribes de son chargement : des cartes postales tombent de son chariot; de bonnes âmes les ramassent, les rapportent; Picrate les refuse et se dépêche. Il se fait un attroupement, qui voit Siméon d'un mauvais œil. Siméon remonte la rue à contresens : des cochers l'injurient. Malin, Picrate a guigné une porte des Tuileries : il s'y enfourne, il est sauvé.

Les badauds applaudissent au stratagème et narguent Siméon, qui regarde ces gens et qui se tait.

Ensuite, ayant repris la file, chargé des clients et dispersé de rue en rue l'irritation mesquine qui se mêlait à sa grande colère, Siméon discerna le ridicule lamentable de la scène. Il s'accusa de rancune médiocre et de faiblesse : — car enfin, s'il tenait à châtier Picrate, qu'il le tuât, oui! mais courir après ce cul-de-jatte, ameuter les badauds autour d'une dispute imbécile, autant valait abandonner le drôle à son remords et n'y plus penser.

Seulement, le drôle était-il en proie au remords? Ah! qu'importait à Siméon? Pourtant, il avait beau se dire qu'un tel détail, dans l'immensité de sa tristesse, ne comptait pas, il ne pouvait le négliger; la question, taquine, le gêna : Picrate souffrait-il?... Siméon voulut que Picrate souffrît et il se félicita de l'avoir torturé quelques minutes. Il revit les traits convulsés de l'assassin : oui, Picrate, pendant ces minutes, expiait!

Le remords, le remords, — était-ce le remords?

La peur, oui!... Picrate eut peur. La panique seule le mit en déroute, quand il s'enfuit et s'esquiva. Il redouta que Siméon ne le fît arrêter. Voilà tout : il avait peur!

Cela suffisait-il? Souffrait-il assez de cette peur qui le harcelait, le giflait et le secouait? Siméon se le demanda; il apprécia le cas, évalua le crime, observa les circonstances, et puis, sans décider rien, s'étonna de ce rôle de justicier qu'il assumait.

« Il faut que je me venge, — pensa-t-il, — sans faire semblant d'être impartial; ou bien que je renonce à me venger... »

Et il s'efforça de ne songer plus à Picrate. Il méprisa cette fureur qui l'excitait hors de l'asile en deuil où il avait souci d'enclore sa pensée.

Mais le souvenir de Picrate tenait bon; Siméon ne sut le chasser. Et il fallut, le soir, que Siméon cherchât Picrate, tant devenait impérieux le désir de le tourmenter. Il le guetta sur les huit heures, comme jadis, et il le vit qui rentrait se coucher probablement... Il se précipita vers lui :

— Ah! te voilà! — lui cria-t-il.

La tête de Picrate se leva vers Siméon, d'un mouvement brusque et tel que si elle allait tomber en arrière, le cou rompu. Dans les yeux de Picrate, Siméon put apercevoir une épouvante folle de bête traquée, éperdue. Il en éprouva soudain la contagion; et il tremblait lui-même en continuant la kyrielle des insultes et des menaces que sa colère proférait :

— Canaille! assassin! tu n'es pas encore en prison? Je vais t'y conduire, moi, misérable!...

Il en dit très long. Mais, à mesure qu'il parlait, sa voix était moins exaltée. Il lui parut bientôt qu'il prononçait des mots de mélodrame et dont le sens lui échappait. Il balbutia.

Picrate prit alors le dessus, habilement.

— Si tu veux que nous discutions, — dit-il, — viens chez moi, plutôt que de faire du scandale dehors.

Il voyait irrésolu l'adversaire. En possession de toute son énergie, il commandait.

— Viens!

Et il se mit en branle, résolument. Il avançait et ne s'occupait pas de savoir si l'autre le suivait. Siméon, d'abord, hésita. Il refusait d'obéir à Picrate et, pour marquer sa révolte, ne trouvait rien que rester coi, stupide. Et puis, il crut que Picrate se sauvait: il eut vite fait de le rattraper. Mais Picrate répétait :

— Viens!

Il le suivit docilement.

Quand ils furent entrés dans la chambre de Picrate, la porte fermée, Siméon s'effraya des quatre murs de ce taudis qui l'emprisonnaient seul à seul avec le meurtrier de Marie Galande... Pourquoi n'étranglait-il pas ce meurtrier? Ses doigts, derrière son dos, en firent le geste machinal...

Dans l'obscurité, Picrate se traînait à la recherche de sa lampe. Il l'alluma. Le décor qui s'éclairait évoqua pour Siméon la scène de ce dernier jour qu'il était venu là, Picrate le chassant avec des cris de haine; il l'entendit encore qui hurlait: « Va-t'en, ou bien je te tuerai! » En lui-même, il ripostait: « Je te tuerai, je te tuerai... Lequel tuera l'autre?...» Des phrases enragées sonnaient dans son esprit... L'un tuera l'autre: lequel? Siméon ne décidait pas lequel; mais

l'un des deux, cela sans aucun doute! L'idée du meurtre l'envahissait.

« Va-t'en, va-t'en, ou bien je te tuerai!... » Oui; et Picrate, bêtement, avait tué Marie Galande. Erreur, erreur! il avait tué Marie Galande au lieu de lui, Siméon, qu'il devait tuer... « Va-t'en, ou bien je te tuerai! » Cette phrase, tout à coup, prit une signification nouvelle. Siméon s'aperçut qu'il avait eu le choix : partir ou être tué, — et qu'il était parti : or, s'il avait choisi d'être tué, Picrate ne tuait pas Marie Galande. Marie Galande vivrait!... Et Siméon s'émerveilla de l'hypothèse; mais il souffrit amèrement d'avoir été mêlé aux combinaisons louches du Destin, et sa pensée s'agenouilla devant le souvenir de Marie Galande pour lui demander pardon.

Cependant Picrate achevait ses préparatifs.

— Eh bien! — dit-il à Siméon, — parle, à présent.

Cette voix brève et rude rappela Siméon de très loin. Certes, il devait parler, puisqu'il n'était pas venu pour autre chose. Seulement, il ne sut que dire, une seconde, tant il y avait en lui de trouble et de confusion. Mais il lança, presque au hasard :

— Pourquoi l'as-tu tuée?

— Qui ai-je tué? — répliqua Picrate.

C'était trop de cynisme; Picrate abusait. Siméon s'approcha de lui, se pencha vers lui, le regarda aux yeux fixement et lui cria de toutes ses forces :

— Marie Galande!... Marie Galande!... Tu as tué Marie Galande. Voilà qui tu as tué! Marie Galande!...

Picrate se secoua, se débattit comme s'il luttait contre des bras puissants. Mais Siméon négligeait de le toucher. Simplement, la volonté farouche de Siméon le ligotait; il répondit :

— Laisse-moi. Tu es fou!

Mais Siméon, plus impérieux encore, affirma :

— Je te dis que tu as tué Marie Galande. Tu m'entends bien? Marie Galande!... Je t'ai vu.

Picrate se mit à dodeliner de la tête, ridiculement. Ses yeux se fermaient à demi. Son insolence l'abandonnait; et il fut lamentable bientôt, comme une chiffe que le vent maltraite.

Il atteignit une bouteille de rhum, un petit verre et puis, par habitude, un autre ; il les emplit et, pour se ragaillardir, vida l'un d'eux.

Il s'efforça de nier encore ; seulement, il n'avait pas d'énergie et il articulait à peine cette pauvre jérémiade :

— Non, non... tu te trompes. Ce n'est pas moi. Je t'assure que ce n'est pas moi. Pourquoi aurais-je fait cela? C'est fou, c'est absurde. Siméon, je t'assure, je te garantis...

Ce mensonge imbécile ne put qu'exciter encore la colère de Siméon qui vociféra :

— Tu l'as tuée, tu l'as tuée ; je te répète que tu l'as tuée!

Et, à mesure que s'affaiblissait la voix de Picrate, Siméon criait davantage. Ce fut une grande clameur accusatrice qui étouffait la plainte de Picrate et, par la chambre, soufflait comme un cyclone. Picrate là-dessous tremblait ainsi qu'une frêle feuille et oscillait ainsi qu'un arbuste noueux quand ses racines sont à bout de résistance.

— Tu es un menteur! Tu as tué Marie Galande!...

Picrate redouta que les voisins n'entendissent l'effroyable parole. De ses deux mains il battit l'air en signe d'imposer silence et, de sa voix un peu ressuscitée, il gémit :

— Tais-toi! tais-toi! Je te supplie de te taire... On va t'entendre : c'est comme si tu me livrais. Tais-toi!

Mais Siméon ne voulait pas se taire et son exaspération redoublait. Alors Picrate le saisit par les pans de sa jaquette, le tira vers lui, le fit chavirer et le maintint sur le sol, rudement. Siméon se tut et sans violence, dit :

— Lâche-moi.

Picrate sembla déconcerté, ouvrit les doigts, permit que Siméon se relevât. Et puis il affecta d'être généreux :

— Maintenant, tu es libre. Va moucharder, ce n'est pas moi qui t'en empêche. Va! Pourquoi n'es-tu pas déjà parti?

Et il se donnait un air de désinvolture, refaisant le nœud de sa cravate, veillant à la symétrie des boucles et les tapotant. Siméon l'examinait avec mépris et ne bougeait pas. Cette immobilité de Siméon gêna Picrate. Picrate ne savait que faire. Quand il eut épuisé la série des menues occupations que sa toilette lui pouvait offrir, il lampa un petit verre encore. Siméon l'imita, machinalement : il se baissa et but, deux fois.

Quelques secondes de silence s'écoulèrent. Picrate boutonnait sa veste et la déboutonnait, arrangeait ses cheveux, se frisait les moustaches; finalement, il se trouva désœuvré. Sa nervosité, d'instant en instant, augmentait et des tics bizarres contractaient les muscles de son visage, lançaient à droite et à gauche ses mains. Il cherchait une contenance, en hâte, et ne savait à quoi s'employer. Comme Siméon l'examinait sans relâche, il ronchonna :

— Et puis, reste, si tu veux ; tu ne me contraries pas.

Alors, il prit le tas de ses cartes postales et fit semblant de les ranger. Il les brouillait plutôt et, d'ailleurs, n'avait d'autre souci que de paraître attentif à sa besogne. Sur un feuillet de papier qu'il tira de sa poche et qu'avec sa paume il repassa d'abord, il inscrivit au crayon des chiffres. Il comptait ses collections et se livrait à des calculs inutiles que l'on eût dit fort mal commodes, à en juger par l'opiniâtre froncement de ses muscles sourciliers. De temps en temps, il levait la tête, pour réfléchir, combiner des nombres. La pointe du crayon sur la langue, il jetait un furtif coup d'œil à Siméon, haussait les épaules et revenait à ses écritures.

Siméon, debout, suivait la pauvre comédie de Picrate sans que rien, dans son attitude ou son visage, révélât les impressions qu'il en recevait. Cette impassibilité singulière bientôt troubla Picrate plus que nuls reproches et invectives ne l'eussent fait. Il s'impatienta et laissa deviner qu'il se fâchait. Son irritation faillit éclater lorsqu'une fois, ayant voulu soutenir le regard de Siméon et lutter avec lui d'obstination forte, il dut y renoncer. Il tressaillit de colère.

Mais, peu à peu, cette présence du guetteur ennemi le fascinait. L'embarras, le sentiment d'être gauche devint une insupportable souffrance qui paralysait les doigts du malheureux, lui tordait la bouche, lui serrait la gorge et, dans ses yeux, faisait danser de grandes lueurs éblouissantes, dans son cerveau de folles idées. Sa volonté s'en allait et ses idées n'étaient plus nettes ni distinctes. L'épouvante d'un vide absurde le réduisait au minimum de conscience : à peine subsistait-il de son individualité un reste misérable et douloureux, qui menaçait de se dissoudre et palpitait et durement agonisait.

Siméon n'avait pas prémédité le supplice qu'il infligeait à

Picrate. Ce n'était pas un châtiment qu'il eût choisi pour le drôle. Mais il l'épiait par curiosité, par bravade et machinalement. Un instant, il se demanda ce qu'il faisait dans cette chambre, en compagnie de ce meurtrier... Il crut partir, et demeura.

Il n'apercevait pas tout le martyre de Picrate. Cependant il le voyait moins cynique, moins armé de mensonge et qui renonçait à ses viles fanfaronnades. Ainsi, malgré la rancune, il ne le détestait plus autant. Ils eurent tous les deux la gorge sèche, burent encore, et, peu à peu, l'alcool agissait sur leurs esprits. A mesure que se détraquait l'énergie de Picrate, la haine de Siméon s'atténuait; et, tandis que Picrate tombait à n'être que panique et vertige, Siméon, vaguement, inclinait à quelque pitié.

Picrate, soudain, fut à bout de résistance. Il poussa un cri lamentable, un gémissement puéril et forcené. Ses mains fébriles balayèrent, sur la chaise qui lui servait de bureau, les cartes postales et le carnet et le crayon : tout cela, dispersé violemment, s'éparpilla sur le plancher. Il plia son coude, y appuya son front ; et, parmi des sanglots, on l'entendit implorer :

— Pardon ! pardon ! je ne l'ai pas fait exprès !...

Siméon se demanda si Picrate ne lui jouait pas une nouvelle comédie. Certes sa mimique n'était pas feinte; il se tortillait affreusement. Son front sur son coude et son bassin dans son chariot, seuls, étaient fixes ; entre ces deux extrémités, le corps se démenait avec des spasmes furieux. Mais Picrate allait ressassant :

— Je ne l'ai pas fait exprès... pas fait exprès...

Siméon l'interrompit :

— Tais-toi ! tu mens : tu étais là, comme par hasard, à guetter. Tu as visé, pour la tuer ; tu l'as tuée.

Picrate, sans tourner la tête, larmoyant toujours, nia :

— Non, non, non, non, non !

Sa voix rageuse se perdait à demi dans l'étoffe de sa manche; mais il scandait sa négation de sursauts brefs de tout son corps.

— Ne mens pas ! ne mens pas ! commanda Siméon. Explique-toi, je le veux !

Son ordre était catégorique au point que Picrate dut obéir.

Il se dressa, lentement, et ses yeux noyés de larmes parurent offusqués par la lumière. Sa bouche contractée prononçait mal ; il geignit plutôt qu'il ne dit :

— Ce n'est pas elle que je voulais tuer...

— Qui donc ?

— Toi !... Oui, c'est toi que je voulais tuer...

Siméon fut déconcerté par cette excuse inattendue. Il sentit une étrange émotion le gagner, à laquelle se mêlait, sans qu'il comprît pourquoi, de la douceur... Dans sa tête, les idées vacillaient... Il s'attendrit... Picrate, avec inquiétude, épiait sur le visage de Siméon l'effet de ses paroles ; et il croyait déjà triompher lorsque Siméon se ravisa :

— Ce n'est pas vrai : tu mens encore !

— Je te défends de m'insulter ! — essaya Picrate.

— Tu n'as pas voulu me tuer, mais Marie Galande ! répliqua Siméon. (Il insistait sur chaque syllabe et détaillait avec vigueur son réquisitoire.) Tu l'as tuée par jalousie, voilà tout. Oui, par dépit plutôt que par amour.

— Si, je l'aimais ! — hurla Picrate. — Je l'aimais, je l'aimais ! Tu n'as pas le droit de dire que je ne l'aimais pas !...

Siméon s'étonna de cette véhémence passionnée. Il réfléchit et, d'une voix plus indulgente, reprit :

— Oui, tu l'aimais. Je veux bien : mettons que tu l'aimais. C'est un mot vague et dont tu peux, comme les autres, te servir... Seulement, tu l'aimais à ta façon, qui est celle-ci. Tu as le tempérament et le caractère et la fatuité de ce qu'on appelle homme à femmes, oui, oui ! et tu es dépourvu de jambes. Alors, tu t'exaspères. Tu as commis un crime, faute de posséder tous les moyens de séduction dont a besoin l'homme à femmes pour l'exercice de ses appétits. Va, tu es ridicule surtout !

Picrate se révoltait de l'outrage. Il voulut répondre, Siméon ne le lui permit pas :

— Ah ! joli cœur !... Mais laisse-moi ce fatras d'orgueil imbécile. Comme ça, je te plaindrai.

Ils se turent tous deux. Dans le silence, Picrate, obéissant malgré lui, se dépouillait de son orgueil. L'idée que Siméon le plaindrait lui était infiniment chère. A ce dernier espoir de

compassion promise il s'accrochait avec assurance... Il vint à Siméon et lui tendit la main, disant :

— Siméon, plains-moi et pardonne-moi.

Siméon le vit simple désormais, et véridique : il accepta cette main meurtrière.

— Siméon, — continuait Picrate, — puisque tu devines et comprends, toi, tu peux me plaindre et me pardonner. Si tu me méprises, ce n'est rien... Méprise-moi ; mais sans me haïr... Je te supplie d'avoir pitié de moi, à cause de toute ma douleur, qui est immense, qui date de longtemps et qui, au jour le jour, m'a rendu vil comme je suis.

Siméon répondit à Picrate :

— Qu'as-tu à faire de mon pardon?... Mais s'il te faut que je te plaigne, oui, je te plains autant qu'homme qui vive. Avec un peu d'horreur et de dégoût ; mais je te plains !

... Les heures passaient ; l'affreuse nuit s'écoulait, vive et lente, inégale d'allure, et tantôt frénétique et tantôt morne, mais, en chacune de ses minutes, nécessaire.

De puissants mouvements la soulevaient ; telle se gonfle quelquefois la lourde masse de la mer, et puis elle retombe : sa torpeur apparente couvre de terribles remous.

Siméon s'était assis au pied du lit de Picrate : — un matelas sur le plancher. — Picrate s'appuyait le dos contre le mur. Et ils étaient là, tous les deux, face à face, dans le désordre de cette chambre, dans le désastre de leurs existences.

Picrate ne songeait plus à chasser loin de lui Siméon ; et Siméon ne songeait pas à fuir Picrate. Non qu'ils eussent, à se trouver ensemble, aucun plaisir, même cruel, aucun espoir d'allègement, d'oubli, d'accoutumance. Leur volonté n'était pour rien ici : seule, la destinée les immobilisait, les confrontait ; et ils devaient subir jusqu'au bout cette exigence de la destinée. A quelles fins? Ils ne le savaient ni ne cherchaient à le savoir...

— Siméon, — dit Picrate, — puisque je l'aimais, pourquoi l'ai-je tuée?...

Il attendait une réponse. Mais Siméon se tut. Cette parole tomba dans le silence où ils étaient, comme une pierre dans

une eau profonde ; le silence en fut strié de frémissantes ondes qui s'espacèrent, s'élargirent, et enfin moururent.

— Siméon, — reprit Picrate, — je l'aimais trop pour ne pas la tuer !...

Et, dans le silence encore ému de ses lamentations stridentes, il jeta ces cris, coup sur coup :

— Voilà pourquoi je l'ai tuée : je l'aimais trop !...

Et puis :

— Ah ! Siméon, dis-moi pourquoi on tue parce qu'on aime !

Et puis :

— Pourquoi la haine et l'amour ont-ils pareil effet ?

Siméon s'obstinait à ne pas répondre, comme si Picrate ne parlait pas à lui, et seulement proférait, en clameurs farouches, sa désolation. Ainsi éclate en vacarmes vains l'ardeur des nuits d'orage, appels perdus et qui ne font que propager au loin leur frénésie.

Mais Picrate continuait :

— Après que je l'eus tuée, après que je sus qu'elle était morte, j'éprouvai, Siméon, une sorte de joie telle qu'en donne la certitude de posséder une femme... Ah ! quelle femme !... Désirée, convoitée et qui se refusait... Une sorte de joie voluptueuse et orgueilleuse, comme d'un triomphe des sens, où l'on engage tout son être et qui paraissait impossible !... Tourments, rages cruelles ; et puis l'indéfectible certitude !

Siméon dit :

— C'est cela ; c'est cela justement. Il y a dans la mort une certitude : tout l'attrait de la mort est là !... Une bizarre certitude, — rudimentaire en somme : la simple négation des hasards que la vie comporte. Enfantillage, mais si spontané, si naturel et analogue au reste des gamineries humaines ! La vie a mille et mille inconvénients : on la supprime, c'est le plus commode remède. Il vous vient à l'idée tout de suite ; on n'a pas à se tracasser la cervelle pour le trouver. Les bambins qui cassent leurs joujoux l'ont inventé. Gribouille aussi... Ah ! Gribouille, Gribouille, l'essentiel Gribouille !...

» Voici deux beaux amants. Ah ! comme ils s'aiment et quelles parfaites délices ils goûtent à communier d'âme et de corps ! L'ivresse merveilleuse de leurs pâmoisons les gagne et

les exalte et les éveille à de nouveaux désirs. Chose fragile, leur amour ! Il y a les malignités du sort, les aléas du lendemain ; il y a surtout cette faiblesse lamentable de nos cœurs, — nos cœurs inconstants et pusillanimes qui sont vite au bout de leurs voluptés... Les beaux amants ne veulent pas que leur ferveur décline, et, quand ils ont atteint la félicité suprême, ils ne rêvent que de n'en point déchoir. Faute d'oser prétendre à des joies plus magnifiques encore, ils ne réclament que d'éterniser cette minute glorieuse.

» Éterniser, éterniser, — et la minute passe. Éterniser quelque chose d'humain ! C'est le paradoxal souhait des beaux amants. Rien ne m'est plus, si la minute passe. Plus ne m'est rien, si passe la minute!... Romance, aubade, sérénade.

» Oui, oui, la courtoisie des troubadours. Et mieux : l'instinct profond de l'être. L'extase d'amour est momentanée ; plaisir d'amour ne dure qu'un instant. Mais il s'agit bien d'autre chose : la perpétuation de l'espèce, comme disent ces darwiniens ; disons : la prolongation de l'individu par delà le temps et le temps.

» Veuille, Picrate, ne pas outre mesure t'étonner de l'importance qu'ont, en chaque individu, les velléités amoureuses. A cet agrément des courtes minutes, que ne sacrifie-t-on ? Certes, certes!... Admets seulement l'hérédité, qui est un fait assez plausible. Comment n'hériterions-nous point de nos pères cette inclination vers l'acte d'amour, duquel nous sommes nés ?

» Volupté brève et projet de durer ! C'est l'irrémédiable antinomie de l'amour... Voilà pourquoi les beaux amants s'acharnent à ne pas laisser défaillir la minute.

» Alors, ils vérifient bientôt qu'il n'y a pas contre la déchéance de la minute d'autre recours que dans la mort. La plupart, il est vrai, y renoncent. Mais tous en ont l'idée, s'ils aiment bien ; et certains, enlacés étroitement, se tuent plutôt que d'être par la vie désenlacés. Ils disent qu'ils ne veulent pas survivre à leur félicité ; ils disent qu'ils ne veulent pas exposer au péril des lendemains leur bel amour ; ils disent qu'ils veulent éterniser la minute, l'éterniser dans la mort, qui est seule éternelle et seule intangible au temps... Crédules au lyrisme de leur émoi, Picrate, ils se tuent : voilà !

» Pauvres petits !... Gribouille, pour éviter l'averse, s'est trempé dans l'eau jusqu'aux cheveux. Les beaux amants, pour éviter une diminution de leur extase, se plongent dans le néant. Le néant ? Du moins, ils se privent de ceci, de cela, qui était la vie, — la vie vaille que vaille !

» Le meurtre et l'amour vont ensemble. Ils travaillent ensemble. Le meurtre de soi, le meurtre de l'autre, ou le meurtre de tous les deux : nuances, nuances ; mais le meurtre !

» On a figuré l'amour avec un arc et des flèches. Interprétation gentille du symbole : c'est la douce blessure que les yeux de la belle font au cœur du galant. Un arc et des flèches pour tuer, oui ! Ces armes sont aujourd'hui surannées : donnons au symbole d'amour un couteau de boucher, un revolver.

» Les beaux amants utilisent aussi le poison...

Picrate écoutait Siméon. Il tâcha de conclure.

— Mais moi, — fit-il, — je n'étais pas l'amant de Marie Galande. Alors, pourquoi l'ai-je tuée ?

— Tu étais son amant par le désir, par l'imagination. Tu avais la volonté d'être son amant. Tu étais son amant plus que moi.

— Tu étais, en réalité, son amant.

— Tais-toi ! — gronda Siméon ; — ce n'est pas vrai !

Mais Picrate continuait, selon de grossières logiques :

— Pourquoi n'est-ce pas toi qui l'as tuée, puisque vous vous aimiez tous les deux ? Tandis que moi...

Et déjà Picrate, avec sa fatuité complaisante, se déguisait en bel amant, à part soi, quand Siméon, brutal et rieur, lui répondit :

— C'est que tu es une brute !...

Mais Picrate suivait son idée. Un scrupule lui vint : les beaux amants meurent ensemble : or, il survivait à Marie Galande, lui.

— Siméon, — s'écria-t-il, — Siméon, j'aurais peut-être dû mourir ?

Il dit cela d'une voix si piteuse, malgré l'emphase, que Siméon le trouva ridicule et fut narquois en demandant :

— Pourquoi ? Pour être un bel amant ?... Tu cherches une attitude, Picrate ! Oui, tu voudrais bien dénicher

quelque stratagème qui pût orner ton personnage un peu. Je le conçois... Il serait plus simple, pourtant, d'y renoncer... A ta place, il me semble que je serais cynique, tout bonnement !

Mais Picrate se récusait :

— Non, non, j'aurais dû mourir, je le sens.

— Surtout, — répliqua Siméon, — tu aurais dû, s'il te fallait une victime absolument, te choisir, toi, de préférence. Tu étais le seul bel amant de l'aventure !

— Tu te railles de moi, — dit Picrate. — Tu veux encore m'humilier, m'avilir...

— Tu aurais tort d'être orgueilleux !

— Je n'ai pas l'intention d'être orgueilleux. Mais enfin, que dois-je faire ? Je te demande de me dire ce que je dois faire. Et toi, au lieu de me répondre, au lieu de m'aider, tu n'as d'autre soin que de me tourmenter davantage... On le dirait... Moi, cependant, je consentais à t'obéir... Je t'obéirai, Siméon, si tu veux avoir pitié de moi. J'accepterais tout !... Dans l'état où je suis, il n'y a plus de sacrifice qui me coûte. Je suis abreuvé de douleur. Si tu m'avais conseillé de mourir, je serais mort, — tu l'as vu ?

Il insista :

— Je serais mort ! Tu n'avais qu'à l'ordonner.

Il poussa un soupir et, sans perdre de temps, ajouta :

— Mais je comprends bien qu'il faut vivre !

Et Siméon faillit éclater de rire, nerveusement, lorsque Picrate affirma, en secouant la tête :

— Il faut vivre, il faut vivre !...

Et Picrate, comme éperdu, reprit :

— Puisqu'il faut vivre, Siméon, dis-moi comment vivre ! C'est trop de sarcasmes : tu peux bien te rendre compte de ma misère. Tu es un sage, toi. Je te conjure de m'indiquer un moyen de vivre, — toi qui as lu les philosophes !...

Siméon sursauta. Debout, en face de Picrate, il cria, d'une voix sifflante :

— Les philosophes, les philosophes !... Est-ce que nous allons maintenant appeler les philosophes à la rescousse ?

Il ricanait et gesticulait. Picrate, sous l'âpre moquerie, sentait sa peau se glacer, comme si quelque bise mauvaise le harcelait. Siméon criait :

— Les philosophes à la rescousse! On les réclame pour organiser l'existence d'un assassin qui n'a point, à proprement parler, de remords, mais qui trouve des difficultés pourtant à juger confortable l'ici-bas. Holà! ceux d'Élée et d'Athènes, — y compris les délicats sophistes, eux surtout! habiles à démontrer que le noir est blanc comme le blanc est noir; — ceux d'Alexandrie et ceux de Chaldée, rêveurs et prophètes; ceux d'ailleurs : Abélard et ses camarades; n'oublions pas Scot Erigène; n'oublions pas Roger Bacon, vu qu'il a découvert la poudre, notamment, ni cet autre Bacon de Verulam, qui fut un voleur mais un logicien; ni ce Jérémie Bentham qui inventa le calcul des petits bonheurs; ni ces autres qui composèrent des méthodes pour parvenir à la vie agréable; ni les métaphysiciens allemands!...

» Tu es curieux de ces gens, Picrate? Mais, choisis!...

» Il y en a pour tous les goûts. En veux-tu de tristes ou de gais? Il y en a qui te conseillent la joie; il y en a qui préconisent le désespoir. Il y en a qui ne savent pas trop. Ces derniers ont l'inconvénient de vous laisser un peu le bec dans l'eau; mais ils ont aussi l'avantage d'une circonspecte prudence. Qu'en dis-tu?... Rien, rien? Tu fais la moue? Je te comprends : tu veux des dogmatiques; ces essayistes qui tergiversent ne sont pas du tout ce qu'il te faut, puisque tu es à la recherche d'une éthique...

» Alors? alors?... Décide-toi! Les tristes ou les gais? Nous avons à ta disposition d'aimables drilles pour te prêcher un bon estomac, la belle humeur et tout ce qui s'ensuit. Ils te démontreront, clair comme le jour, que le monde, mon cher, est pour le mieux. Car Dieu est bon : s'il n'était pas bon, qui le serait? Or, c'est Dieu qui a fait le monde : si ce n'était lui, qui serait-ce? Donc, le monde est une merveille, un excellent Dieu l'ayant fait. Quoi de plus évident?... Écoute bien : tu n'as qu'à te laisser vivre, en ce monde parfait; cède aux velléités de ta nature humaine. Elle t'engage à ne te point chagriner. Ah! couronnons de lierre et de violettes nos cheveux et profitons de ce fumet qu'ont les vieux vins, de cette affabilité qu'ont les femmes. Tout cela en vertu d'un syllogisme avantageux autant que péremptoire!

» Mais toi, Picrate, te voici brouillé avec la vie au point

que ces dialectiques, tu les traites légèrement. Je le devine, je le sais. Tu dis : « Avec de la dialectique ingénieuse, que ne prouve-t-on ?... » C'est à quoi servent, justement, les dialecticiens. Ils travaillent à installer sur des formules honorables nos prédilections. Que n'utilises-tu ces gens ?

» Non, non ! Tu refuses. Tu boudes à tes plus chers instincts. C'est une crise. Elle passera : ensuite, tu feras comme les amis. Que diable !... Mais, en attendant, tu repousses les complaisances de la méthode déductive. Tu as le souci des réalités, — et foin des théorèmes : Dieu lui-même ne t'est pas une garantie, et tu écartes les prémisses où il figure avec son imperturbable excellence.

» Des réalités? Donc, à nous la méthode expérimentale ! Un philosophe anglais a écrit : « J'affirme que présentement, et à toute heure du jour, — du jour et de la nuit, — tous les hommes sont absolument heureux !... »

» Tu as bien entendu ? Tous les hommes ! Après cela, n'essaye pas de t'excepter, sous le prétexte vain que tu serais ce spécial Picrate qu'à vrai dire le philosophe anglais n'a point connu. Tu es homme : du moment que tous les hommes sont heureux, tu es heureux. Il n'y a point à chicaner là-dessus. « Tous les hommes sont absolument heureux. » Un philosophe anglais l'a dit ; et les Anglais ont l'esprit positif : nul ne l'ignore. S'il l'a dit, c'est qu'il l'a vérifié.

» Je ne me souviens plus du nom de cet optimiste. S'il t'intéresse, Picrate, je le chercherai... Ah ! le crâne optimiste !... Il m'a toujours séduit, par sa belle intrépidité. D'autres sont timides et se contentent d'affirmer que le bien, somme toute, l'emporte sur le mal. Nous nous méfions de ces statistiques ; et, d'ailleurs, il suffit que l'on réserve à l'infortune un petit coin de la réalité pour qu'aussitôt nous nous y logions. Mais « tous les hommes sont absolument heureux » ! Va-t'en donc répondre à cela !... Ah ! le brave cœur de philosophe ! Il en faudrait de tels à tous les carrefours. Ils vous débiteraient leurs doctrines comme du quinquina. C'est réconfortant, c'est tonique, ça vous remonte. On irait, le matin, causer avec eux dix minutes. On ferait avec eux ses dix minutes d'optimisme quotidien comme on fait des haltères ou de la gymnastique suédoise. A quelles *performances* on arriverait

bientôt, Picrate, et quels biceps intellectuels on obtiendrait, quelle santé morale !...

» C'est dommage que ces optimistes ne soient pas mieux persuasifs; c'est dommage qu'ils ne récitent que sornettes et propos vains; c'est dommage que l'on ne puisse vanter un peu cette existence, louer un peu cet ici-bas sans dire des bêtises, et voilà tout, qui ne font pas illusion. Grande misère de notre état !... Car toi-même, Picrate, avec ton fort tempérament, tu ne t'y laisses prendre mie...

» Eh bien ! voyons les pessimistes. Si les gaillards nous déprisent la vie un peu congrûment, tôpe là ! nous aurons du dégoût pour la vie, le cœur léger... Oui, nous prendrons le deuil de toute joie et trouverons quelque repos dans la certitude de n'être pas dupes.

» Ciel morne et tendu de livides nuées, glauques marais où la lumière meurt, tocsins : — c'est le décor !...

» Giacomo Leopardi, « sombre amant de la Mort », consacra son génie à démontrer l'infinie vanité de tout. Il mit en vers la doctrine de l'universelle *infelicità* et prononça de telles paroles de néant qu'après les avoir lues on est plein d'amertume et d'ennui. Il disait que le monde est un peu de fange. La maladie tourmentait son corps et le déformait; les trente-neuf ans qu'il vécut lui furent un quotidien supplice et son œuvre est un gémissement. Dépourvu de beauté, il n'eut en amour que des déceptions, dont pantelaient son cœur et son orgueil. Sa poésie maudit tout le réel et tout le possible... Cependant il se laissa vivre et même se soigna pour se prolonger. Dans ses poèmes, s'adressant à soi, il s'écrie : « Désespère donc pour la dernière fois ! » Il vivait dans l'attente, comme si les doux Destins lui préparaient peut-être un dédommagement délicieux, — bien qu'il sût et eût établi la nullité d'une telle hypothèse. Mais il n'arrivait point à « désespérer pour la dernière fois »... Il fallut que la Mort prît les devants, tant se montrait le « sombre amant » peu empressé.

» L'année que Giacomo Leopardi allait mourir, le choléra sévit à Naples. Il en fut singulièrement troublé. Peut-être la peur du fléau a-t-elle hâté sa fin plus que ne put le faire sa philosophie... Il mourut un soir d'été, à l'heure où flambe le

soleil bas. Il avait auprès de lui son ami fidèle, Antonio Ranieri, et la sœur de ce jeune homme, Paolina. Quelques instants avant la crise, il projetait des promenades au Vésuve, des parties de campagne, que sais-je!... Et puis, mourant, il dit à Paolina :

» — Ouvre la fenêtre, fais que je voie encore la lumière!

» Ainsi la doctrine de l'*infelicità*, ni la souffrance perpétuelle de la chair et de l'esprit n'empêchèrent de vivre Giacomo Leopardi. Les derniers mots de son agonie trahissent l'amour et le regret de la lumière!...

» Tu me diras qu'il n'était pas un philosophe, mais un poète lyrique. Bon! Voici notre Arthur Schopenhauer : il épilogua sur la quadruple racine du principe de raison suffisante.

» C'était un petit homme à favoris, au museau rasé, aux yeux perçants, au nez crochu. Un terrible petit vieux bonhomme! Il disait : « L'essence de tout, c'est la volonté... » Pourquoi pas? Accordons-lui ça... Mais prenez garde : volonté, donc désir; et le désir implique un besoin, donc une privation, donc une souffrance.

» Conséquemment, si la volonté est l'essence de tout, la souffrance est au fond de tout. C'est cela même. Tocsins, tocsins : sur la vie et sur le reste, malédiction, malédiction! L'Ecclésiaste et Çakya-Mouni!...

» A cause de cette volonté, nous allons nous jeter à l'eau.

» Mais contre une telle logique Arthur Schopenhauer réagissait, quant à lui. Il avait du goût pour la clarinette, dont il jouait le matin, — tra déri déra! — et pour la bière, dont il buvait des chopes en se régalant de saucisses grillées. Et puis, il trouvait un fameux plaisir à injurier Hegel et ses hegeliens. Certes, il n'en concluait pas moins que la vie est mauvaise, puisque ainsi le voulait sa philosophie. Mais, ayant découvert des divertissements acceptables, provisoirement il vivait et se tenait en belle humeur.

» Je te raconterai, Picrate, une histoire. C'était à Londres, il y a quelques années. Imagine du brouillard jaune qui dégage une odeur fade; des pianos mécaniques s'acharnent et mènent à la diable la valse de la volonté forcenée... Une jeune fille, une quelconque jeune fille, blonde probable-

ment et adonnée au rêve, lut Schopenhauer, par hasard. Ce lui fut une révélation pathétique. Elle connut que la souffrance est en l'âme de tout, est l'âme de tout et geint dans l'être universel. Oui, de par ce raisonnement que je t'ai dit : volonté, désir, besoin, privation, souffrance !... La petite Anglaise en fut ébaubie et désolée. La logique du philosophe l'avait convaincue tout de suite, et si parfaitement que l'idée ne lui vint même pas de demander à d'autres dialecticiens des arguments contraires : elle ignorait que les dialecticiens ont des logiques de rechange à la disposition d'un chacun... Et Schopenhauer commentait, de la façon la plus poignante, sa théorie abstraite. A chaque page qu'elle tournait, de ses doigts chauds de fièvre, la petite Anglaise avait trouvé une raison nouvelle d'être sûre que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

» Elle en conçut un vif chagrin.

» Elle était poète, à ses heures, et le pessimisme se prête excellemment au langage rythmé. Elle composa des poèmes, déchirants et subtils, où elle reprenait pour son compte la pensée schopenhauerienne. Elle la développa et la paraphrasa et l'illustra de métaphores émouvantes.

» Quand elle eut assez de poèmes pour en faire un volume, elle choisit un imprimeur et lui confia son manuscrit. Elle en corrigea les épreuves avec un soin vigilant. Elle voulut qu'au frontispice une vignette fût gravée, qui représentait le coin d'une rue londonienne, d'une rue déserte et triste, nue, avec un bec de gaz pour tout ornement. Et ce coin de rue lui plaisait, pour sa grande détresse.

» Le matin du jour où parut le recueil de ces mélancoliques poèmes, la petite Anglaise se pendit au bec de gaz qui était le seul ornement de ce coin de rue dont la vignette parait le frontispice du livre. Elle attestait ainsi qu'elle avait pris au sérieux la dialectique de son maître.

» Schopenhauer l'eût blâmée. Il jouait, lui, de la clarinette, — tra déri déra ! — mangeait des saucisses. Et, pour qu'on ne vînt pas l'accuser d'illogisme parce qu'il omettait de se pendre, il organisait un raisonnement préservatif. Il disait : — Comme le blasphème est, en matière religieuse, le plus éclatant hommage que l'on puisse rendre à l'existence de

Dieu, le suicide est l'affirmation la plus manifeste du « vouloir vivre » : ah! vous estimez donc la vie grandement que vous vous pendez pour elle? c'est trop d'honneur que vous lui faites, en vérité ; plutôt, laissez-vous vivre, par mépris!... — Et il préludait — tra déri déra! — très gaillardement à sa chanson matinale.

» Mais moi, je songe à la petite main de cette jeune fille londonienne qui tournait les pages du livre désespérant... Au fait, est-ce que j'y songe? Et toi, Picrate, y songes-tu?... Cette jeune fille était mal armée, la pauvrette, pour la vie Et voilà qu'elle est morte : qu'y pouvons-nous?... Les moralistes composent des systèmes à l'usage de qui les voudra bien employer. Schopenhauer a travaillé pour quelques personnes. Il n'était pas, lui, de ce groupe. Il aimait mieux la clarinette. On n'est point forcé de se fournir chez soi, de manger son fonds. Que diable! Il y a des marchands de vin sobres jusqu'à ne boire que de l'eau.

Picrate soupira. Siméon se tut un instant, puis demanda :

— Eh bien! que choisis-tu? Les pessimistes ou les optimistes? Décide-toi. C'est une affaire de goût. Le goût, vois-tu, Picrate, le goût! Il faut avoir du goût, premièrement : on appelle bon goût le goût que l'on a. Mais tu hésites.

» Ah! je devine, je devine. Tu n'es pas un esprit léger, frivole. Tu as été positiviste, en ta jeunesse. Et il en résulte que tu ne sais pas te décider au hasard... Pauvre Picrate, qui as écarté de ton entendement le hasard! Que tu es dépourvu de fantaisie, Picrate!... Je te dis, avec bonne grâce : « Choisis, Picrate!... » Et toi, tu ne sais pas choisir. Tu réclames des motifs, hé! hé!...

» Nous recourrons à la métaphysique, s'il te plaît. Les métaphysiciens ont énoncé des choses et des choses, concernant la raison dernière de tout... Ils sont menteurs, par exemple!...

» Oh! menteurs, c'est un bien gros mot. Disons qu'ils ont le sentiment de leurs responsabilités sociales.

» Ils vous démolissent, autour d'eux, un peu tout, — le reste aussi. Ils vous invitent à douter des opinions universelles. Ils vous démontrent, clair comme le jour, que l'on n'a dit que des bêtises avant eux; ils vous démontrent encore que c'est la faute de l'humaine raison, laquelle est un instrument

pitoyable. Voici des ruines et des ruines : ces messieurs ont passé par là.

» Une grande plaine... Imagine, Picrate, une grande plaine, qui va jusqu'à l'horizon. Il y avait là des tours splendides, fières de leur isolement... Dégringolées ! De méconnaissables pierres. A peine, en les étudiant, te sera-t-il possible d'apercevoir que ces décombres-ci proviennent du spiritualisme, ceux-là du matérialisme et ceux-là du panthéisme... Ah ! c'est ici que Spinoza demeurait ?... Et là Leibnitz ?... Mais il fait un froid de chien, dans cette plaine que n'abrite absolument rien. Le vent siffle et le soir tombe. Où coucherons-nous ?...

» Le bon philosophe qui t'accompagne ne veut pas que tu t'enrhumes. Il a soin de tes poumons et de tes muqueuses nasales. Et toi, tu geins; toi, tu as peur et tu relèves ton collet.

» Vite, vite, avec les vieux plâtras, le bon philosophe va te rebâtir une maisonnette. Il prend des moellons par-ci, des briques par-là, des poutres ailleurs. Il se dépêche, à cause de ce vent ! Il a pitié de toi... Là : entrez; couchez-vous !... Il te borde dans ton lit; pour t'endormir, il te raconte des dialectiques assommantes. Tu n'as point eu froid, pendant qu'après avoir démoli le philosophe rebâtissait ? Il t'apporte un chaud lait de poule.

» Tu es logé !... Tu n'es pas logé magnifiquement. Que veux-tu ? Ça vaut toujours mieux que de coucher dehors. Remercie le bon philosophe qui t'héberge comme il peut.

» Ah ! Picrate, Picrate, si les philosophes perdaient, un jour, le sentiment de leurs responsabilités sociales, qu'est-ce que deviendraient leurs clients ? Si les philosophes n'avaient cure, au monde, que de dire la vérité, qu'est-ce qu'ils diraient ? Ils ne diraient rien que de négatif. A quel néant n'arriveraient-ils pas ? Un seul d'entre eux suffirait à tout détruire.

» Mais on les a jadis dressés. Ils savent ce qu'il leur en coûterait d'être véridiques imprudemment. Jadis, on a fait des exemples. On vous brûlait, emprisonnait, torturait ces penseurs libres, libertins, abstracteurs de quintessence, gens capables de découvrir, — par mégarde, qui sait ? — des parcelles de vérité mal consolante. Des parcelles ou, comme

disent les chimistes, des « traces ». Il n'en faut pas beaucoup pour que saute la machine considérable et tant fragile de notre petit bonheur. On les a dressés ! Et ils mentent ; — ils mentent, avec toute la circonspection désirable.

» Le souvenir de Galilée eut, Picrate, plus d'influence sur la philosophie de Descartes que la pure et simple logique.

» Quand on cessa de brûler sur des fagots les métaphysiciens, ils étaient sages, ils avaient pris de bonnes habitudes.

» Emmanuel Kant, bourgeois de Kœnigsberg, a composé une *Critique de la Raison pure* qui ne dénigre pas seulement les dires de tous les autres philosophes, mais encore dénigre par avance tout ce qu'un philosophe pourra jamais aventurer ; bref, il établit, péremptoirement, que la raison n'est bonne à rien. Ensuite, au nom d'une certaine « raison pratique », il affirma tout ce qu'il avait nié, ah ! mais, catégoriquement. Il l'affirma, comme cela, sans preuves, sans prétextes et démontra qu'il y aurait crime et, mieux, contradiction — crime devant la logique ! — à le vouloir démontrer un peu. A grands coups de truelle, il restaura, réédifia la bicoque qu'il avait détruite. Logez-vous là. Le veilleur de nuit passe, ululant sa complainte : « Gens de la bicoque, dormez, — tout est calme !... »

» Pour achever cette *Critique de la Raison pratique*, — laquelle, d'ailleurs, n'est pas du tout une critique, mais un travail de maçon qu'on presse, — il fallait à Emmanuel Kant quelque temps. Intervalle très dangereux, si le lecteur du précédent volume en adopte les conclusions sans deviner qu'on les modifiera bientôt du tout au tout. Emmanuel Kant en eut le frisson. Et c'est pourquoi il adjoignit à la redoutable *Critique de la Raison pure* un chapitre où, d'avance, il annonce, il résume la réconfortante *Raison pratique*.

» Il le fallait. Que diable ! il le fallait !... Emmanuel Kant s'effraya pour son lecteur. Et même il s'effraya pour lui-même. Tel qu'on le connaît, on se figure mal ce bourgeois de Kœnigsberg signataire, pendant plusieurs mois, d'une œuvre subversive. Il en fût tombé malade. C'était un homme méthodique. En redingote brune et gilet jaune, il sortait quotidiennement à cinq heures du soir, tapant ; les autres bourgeois de Kœnigsberg, quand ils le voyaient passer, met-

taient leur montre à l'heure. Il n'aimait pas le changement. A la veste d'un jeune homme qui lui faisait de fréquentes visites, un bouton manquait. Emmanuel Kant s'était accoutumé à cette boutonnière oisive. Et il causait avec le jeune homme très volontiers. Or, un jour, le jeune homme fit recoudre le bouton qui manquait à sa veste. Emmanuel Kant, lorsqu'il le revit, s'aperçut de cette nouveauté : il en fut troublé, déconcerté, bafouilla. Il n'était pas un homme de changement : ses manies, je les considère comme un hommage qu'il rendait à ses idées conservatrices. Et je pense qu'il détestait la *Critique de la Raison pure*; il l'avait écrite malgré lui, sous l'empire de son génie, et tout de suite il la biffa.

» Tiens-tu à Dieu, Picrate?... Autrefois, je le sais, non, tu n'y tenais point. Mais aujourd'hui, dans le grand marasme où tu es, il se pourrait que tu y revinsses : on a vu cela. Consulte sur Dieu les philosophes. Ils vous le disloquent facilement. Sacrilège!... Oh! ne criez pas! Ils appellent Dieu autre chose; ils prêtent ce nom flatteur à des syllogismes, au total des possibilités, à la somme des réalités, à n'importe quoi, — même à rien : oui, à rien, mais à rien superbifié. Hop! et le tour est joué. Qu'est-ce que vous avez à vous plaindre qu'on vous a défait votre Dieu?... Dieu? Le voilà. Sans barbe, à vrai dire : spiritualisé!... méconnaissable!

» Les bons philosophes! moi, j'admire leurs façons respectueuses. Ils casseraient tout, s'ils le voulaient... Ils le voudraient, si l'on n'avait eu soin de brûler leurs prédécesseurs.

» Un beau jour, il sembla que la morale chancelait sur ses bases. La morale théorique, s'entend: car, pour la vie quotidienne, il y a les codes et les gendarmes. Elle ne chancelait pas seulement sur ses bases; mais on ne lui trouvait plus de bases. Quelle aventure!... Une base, une base, au moins, pour la morale, s'il vous plaît! On cherche de tous les côtés : rien! Rien : au ciel, Dieu n'est plus qu'un syllogisme anodin; sur terre, les gouvernements ont reçu des crocs-en-jambes; dans l'homme, — eh bien, dans l'homme, on remarque de l'égoïsme. Hélas! oui, de l'égoïsme évident : et le reste est bien aléatoire. L'égoïsme, lui, ne l'est pas. C'est juste le contraire de la morale! Qu'importe? La morale sera fondée sur l'égoïsme, puisque l'égoïsme seul est solide. Seulement, —

disent les philosophes, et les voici qui s'emploient de tout cœur à exposer cela, — seulement ayez la complaisance d'observer que l'égoïsme « bien entendu » consiste à beaucoup aimer le prochain : sans quoi le prochain ne vous aimera pas, et le prochain vous est indispensable. — Je ferai semblant de l'aimer ! — Point ! Car il n'est de comédie si réussie que la ficelle ne s'aperçoive : aimez votre prochain réellement, et... dans votre intérêt, mais aimez-le !

» Cette fois encore, le tour est joué. Picrate, c'est tout le système de ces Anglais que l'on appelle philsophes utilitaristes.

Picrate, pendant que parlait Siméon, crut voir que sa lampe baissait. Il s'approcha, vérifia que le pétrole était épuisé. Il la voulut remplir et d'abord l'éteignit.

Par la fenêtre, le petit jour insidieux apparut. Les carreaux blêmirent et la désolation de l'aube naissante se devina.

Siméon dit :

— Et nous avons encore Nietzsche. A ta place, je m'établirais *Uebermensch* !...

Il se tut. Picrate, qui s'apprêtait à la tâche facile de mettre du pétrole dans sa lampe et de la rallumer, regarda le triste et pauvre éveil de l'aube et sentit le froid l'envahir. Ses doigts tremblaient... Entre les buées nocturnes, un ciel verdâtre avait honte de naître.

Siméon reprit :

— Les Grecs de Périclès ont fait boire la ciguë à Socrate, qui n'était pas bien dangereux, quant à lui. Mais il y avait alors, par la Grèce, un tas de philosophes interlopes. Ils allaient de ville en ville, discourant avec ingéniosité. Ils s'étaient pourvus, en Asie Mineure et partout, dans les écoles ioniennes, éléates et autres, des plus spécieuses doctrines et ils les répandaient avec leur éloquence de conférenciers agréables. Les Grecs de Périclès reconnurent le danger que les dieux couraient, leurs dieux et leur éthique et leurs traditions. Ils prirent, au hasard, ce philosophe de Socrate, curieux bonhomme, et le collèrent en prison, pour faire un exemple. C'est à peu près ainsi, plus tard, que les Juifs clouèrent au gibet Jésus, révolutionnaire ingénu. Socrate, quand il eut

avalé le poison, ne se plaignit pas. Tandis que le froid mortel gagnait ses jambes, il parlait encore d'un Dieu singulier, peu conforme aux dieux de l'Olympe. Un petit nombre de disciples l'écoutaient : il pouvait raconter ce que bon lui semblait, ainsi à huis clos. Athènes, cependant, célébrait les dieux anciens et agissaient au gré des méthodes ancestrales.

» Les philosophes se le tinrent pour dit.

Picrate avait rallumé sa lampe. Siméon criait :

— Je te défie de me citer un philosophe, digne du nom de philosophe, dont le système, dégagé des indispensables mensonges, ne soit une bible de néant. C'est au néant qu'ils aboutissent tous. Au néant !... Tu réclames une certitude, Picrate ! En voici une ; seulement, aie la discrétion de n'en point demander une autre. La voici, cette seule certitude : — deux et deux font quatre.

» Qu'elle est pathétique, dans son désert universel !... Oh ! je la veux attentivement protéger. Si, par malheur, elle s'éteignait, on ne posséderait plus, ici-bas, de certitude aucune.

» Qu'elle est pathétique..., et bête comme tout !... Deux et deux font quatre, — mon Dieu, oui : puisque j'appelle quatre deux et deux.

» Deux quoi ? N'insistons pas. Deux !

» Disons plutôt : A est A. Picrate, salue ici le principe d'identité. Je te le présente : c'est lui. D'ailleurs, il n'y a rien à en tirer. Il est stérile absolument. Ni toi ni moi ni personne ne le persuaderait de faire des petits. Il n'a point les idées à ça.

» Et puis ? C'est tout ! A est A. Si seulement A n'était point A, nous verrions un peu... Mais A est A. Regarde bien cet « A est A » : tu contemples la somme des certitudes.

Picrate se lamentait comme un petit enfant qui a trop mal à ses gencives. Il gémit :

— Siméon, je n'ai rien à faire de cet « A est A ». Siméon, tu es terrible et méchant. Tu n'as pas eu pitié de moi. Tu me laisses dans ce néant !...

Il sanglotait et le geste de ses bras désignait vaguement l'infinité vide. Il continua sa plainte :

— Tu as tout dévasté... en moi... et hors de moi... Je veux mourir, à présent ; je ne veux plus que mourir...

A peine eut-il prononcé ces mots de désespoir balbutiant qu'il y devint attentif. D'une voix nette, il ajouta :

— Si je mourais?...

Siméon restait silencieux.

— Si je mourais? — reprit Picrate. — Ah! parle-moi, parle-moi. Il ne t'est plus permis d'éluder cette question suprême que je te pose. C'est toi qui m'as amené là. Parle!

Il fut impérieux. Siméon, brusque, répondit :

— Meurs, s'il te convient de mourir.

— Eh bien, je mourrai! — dit Picrate.

Une minute s'écoula sans que l'un ni l'autre fît un mouvement. Picrate soudain s'agita :

— Tu me le conseilles? — demanda-t-il à Siméon.

— Je ne te le conseille pas, — répliqua Siméon; — je n'ai pas à te conseiller. Cette médiocre solution n'importe guère et tu t'exagères beaucoup la gravité de l'incident. Meurs, si tu veux. Ou bien ne meurs pas. Tu es à moitié mort déjà. Tout le monde est à moitié mort et meurt un peu plus sans cesse. Je ne sais pas s'il y a une différence réelle entre l'incessant éparpillement dont les secondes successives marquent les épisodes et le dernier éparpillement des molécules charnelles ou mentales. Ah! si la mort était une soudaine disparition de quelque chose, alors, Picrate, il faudrait voir!...

— Est-ce que tu crois à la vie future?

— Je te dis, — continua Siméon, — que si quelque chose disparaissait, — j'entends : si quelque chose était et puis tout à coup n'était plus, — alors nous épiloguerions utilement sur l'opportunité de l'aventure. Certes!... Mais il n'est pas moins hasardeux de prétendre ceci que de prétendre cela. Et je m'abstiens d'épiloguer sur le non-être, faute de renseignements sur l'être. Quand je te parle du néant, c'est un mot que j'emploie pour abréger. Il n'a pas de sens par lui-même; il désigne la négation de je ne sais quoi que serait son contraire. Et de la mort, pareillement, je n'ai rien à te dire; pas plus qu'un aveugle-né, ignorant du jour, ne t'expliquerait la nuit. Mais il me semble qu'il y a, dans ce qu'on nomme « vie », assez de décomposition perpétuelle pour qu'on ne doive pas caractériser tout à fait autrement ce qu'on nomme « mort ». Tu n'as donc jamais vu de cadavre? Ou bien n'as-tu pensé jamais

à la pourriture d'un corps humain? Qu'est-ce que c'est que la matière? Je m'embrouille dans la diversité de ses fermentations. Songes-y, et tu sentiras la vie tout imprégnée de l'odeur de la mort. Au Campo Santo de Pise, une fresque d'Orcagna, — ou de quelque autre, — figure cette allégorie. De beaux seigneurs, parés d'atours très élégants, d'étoffes éclatantes et souples, coiffés de chapeaux merveilleux, approchent, cavaliers, de trois cercueils où des cadavres se désagrègent. Les chevaux reniflent ou se détournent; les beaux seigneurs se bouchent le nez. Ces beaux seigneurs et leurs chevaux me paraissent simplistes autant que délicats. Je les voudrais voir qui se bouchent le nez et reniflent en face de la vie comme en face de la mort. Ou bien qu'ils aient, ici et là, bonne contenance! Il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter. C'est-à-dire que, dans la maison de Jupiter, il n'y a rien qui soit plus vil que rien.

Picrate se débattit :

— Si tu me donnes de la répugnance pour la mort comme pour la vie, Siméon, que ferai-je?

— Tu feras, Picrate, ce que tu voudras.

— Que ferai-je? que ferai-je? — répétait Picrate.

Siméon négligea de répondre, et les gémissements de Picrate tombèrent dans le silence.

Bientôt, Siméon remua, prit son chapeau, sa canne.

— Adieu, Picrate, — dit-il, la main tendue.

Picrate redressa la tête, qu'il avait inclinée vers le sol, et se récria de toutes ses forces :

— Ne t'en va pas! ne t'en va pas! Je te supplie de ne pas t'en aller. Tu ne peux pas me laisser tout seul, ainsi, dans ce désastre. Ce serait lâche et cruel. Je ne peux pas rester ici tout seul. Tu vois bien que j'ai peur. La police viendra, je serai pris!...

Il frissonna; sa bouche se contractait.

— Si l'on m'arrête, je suis perdu! Est-ce que tu crois qu'ils me condamneront à mort?...

Ses doigts tremblèrent.

— J'aimerais mieux me tuer tout de suite... Réponds-moi! J'ai peur de la guillotine...

Ses épaules furent secouées; son cou se gonfla.

— Réponds! réponds!

— Mais non! Crime passionnel : le bagne; à peine le bagne, — répondit Siméon, comme qui évalue tout au juste et ne veut rien exagérer. — Peut-être même t'acquittera-t-on...

— Je refuse! je refuse! — hurla Picrate. — Je refuse d'être acquitté. Le bagne, oui, le bagne. C'est bien. J'irai au bagne. J'aime mieux aller au bagne que d'être ici, dans ce désastre, dans ce désastre!... Qu'on m'arrête! Qu'est-ce qu'ils ont à ne pas m'arrêter? Ils sont fous, ma parole, fous!...

Picrate saisit violemment ses deux poignées et, de long en large, dans la chambre étroite, il fit rouler son chariot, à grand bruit... Et puis, il stopa soudain et parut calme... Il réfléchit et, d'une voix tranquille, annonça :

— J'ai pris ma résolution.

Siméon l'écoutait et le regardait.

— Tu peux t'en aller, Siméon. Moi, je vais me livrer à la police. Je vais leur dire que c'est moi qui ai tué Marie Galande. Ils m'enverront au bagne. Voilà.

Siméon dit :

— Réfléchis encore. Du moment qu'on ne t'a point arrêté jusqu'à présent, tu peux très bien leur échapper.

— Ce n'est pas cela!... — répliqua Picrate.

— Alors?

— C'est que je ne trouve pas autre chose à faire. J'irai au bagne... C'est que tu m'as vidé de tout espoir, de tout désir, de toute idée!...

Siméon se récusait. Picrate dit :

— Je ne songe pas à te le reprocher, Siméon. Pourquoi?... Ne t'imagine pas que tu sois responsable du parti que je prends. Je l'aurais pris sans toi. Plus tard, peut-être. Il n'importe! Je l'aurais pris mal, stupidement, par instinct de bête traquée et qui a peur. De cette façon, c'est beaucoup mieux...

Picrate bavardait, bavardait. Une sorte de sérénité singulière lui vint, et les traits de son visage, peu à peu, se détendirent. Il sourit, en disant :

— Au moins, c'est vrai, ce que tu m'as raconté? Il n'y a rien, n'est-ce pas? rien, rien?

Siméon se taisait. Picrate conclut :

— Absolument rien !... J'aime autant ça. S'il y avait la moindre petite chose, ça m'ennuierait !... Mais rien !... Oui, A est A. Tant pis pour « A est A » ! N'est-ce pas, Siméon, que nous pouvons bien négliger « A est A » ?... J'irai au bagne. Adieu, Siméon.

Siméon voulut répliquer.

— Mon pauvre Siméon, — dit Picrate, — ne te mets pas en peine. Mais comment peux-tu vivre, toi, dans ce désastre ?... Adieu. Ou plutôt, non ; pas tout de suite : nous sortirons ensemble. Tu me conduiras, un bout de chemin. Veux-tu ?...

— Qui sait — hasarda Siméon — si tu n'oublierais pas, avec le temps, assez pour te reprendre à vivre ?

Mais Picrate haussa les épaules :

— Attends-moi !...

Il s'aperçut que le jour luisait. La lumière de sa lampe semblait une petite veilleuse. Il la souffla. Le ciel morne d'un matin pluvieux entra dans la chambre.

XIV

ÉPILOGUE

Picrate s'apprêtait.

Il avait enlevé son veston, ouvert le col de sa chemise. A grande eau, il se lavait. Sa cuvette était installée par terre, devant un morceau de miroir. Ses mains, son éponge, sa tête penchée barbotaient dans l'eau, éclaboussant le mur, le plancher, Siméon... Il se frotta d'une serviette, avec entrain.

La fraîcheur de l'ablution lui fut agréable.

— C'est bon, — dit-il ; — et ça m'étonne que le ciel ne veuille pas en faire autant. Quelle figure !...

Il souleva le petit rideau de la fenêtre.

— Regarde-moi cette figure. On se débarbouille, que diable ! quand on est ainsi couvert de nuages, de suie, de fumée. Connais-tu rien de plus misérable qu'un matin ? Ça rechigne à naître, ça grogne...

— Il y a, — repartit Siméon, — des matins sublimes. On dirait qu'ils ne savent rien des précédents jours. Et telle est leur splendide innocence qu'on dirait qu'ils commencent la vie et l'inaugurent. Des matins de création, des aubes du monde, des aurores de l'ici-bas nouveau. De vierges et naïfs matins!...

— Je ne tiens pas à y penser..., — murmura Picrate.

— Penses-y, — insistait Siméon. — De vrais matins initiaux!... C'est comme si la vie s'était baignée aux léthéennes ondes et surgissait, éblouissante de jeunesse, hors des abîmes oubliés. *Incipit vita nova!...*

— Oui, oui, — reprit Picrate; — je me rappelle. C'est dans un tel matin rayonnant que nous apparut cette petite fille, avec le soleil à ses cheveux blonds, Marie Galande!...

— Marie Galande! — répéta Siméon.

— Elle chantait, — continua Picrate. — Ah! l'étonnante chanson de vie nouvelle! Une chanson légère et merveilleuse, toute pleine de bel espoir.

Ils se turent tous deux. A son miroir, Picrate achevait sa toilette, arrangeait ses cheveux, cirait ses moustaches. Il soupira :

— Marie Galande est morte. Je vais au bagne. Toi, que deviendras-tu? J'ai pitié de toi...

Il voulut ranger un peu sa chambre. Ce ne fut pas une besogne compliquée. Ses anneaux brisés, ses lacets et le stock de ses cartes postales, qu'il assembla, firent un tas au fond d'une armoire.

— On ferme! — disait-il. — Cessation de commerce!

Il examina les murs, le lit, le plancher, le décor de son existence passée. Il s'attendrit :

— Que c'est pauvre et laid, tout cela! Pourtant, j'ai vécu, des années nombreuses, entre ces murs.

Il parut hésiter, comme si quelque chose le retenait qu'il avait peine à rompre. Il pleura.

— Siméon, dis-moi pourquoi je pleure. Je n'abandonne rien que d'affreux et de douloureux. Alors, je ne sais pas pourquoi j'ai cette tristesse...

Et puis, il dit encore :

— La clarinette de Schopenhauer était, sans doute, la plus

désolante musique. Imagines-tu d'autres musiques pareillement appropriées à l'absurdité de la vie?... Il me semble que je l'entends qui entame des romances gaies, avec des roulades, des trilles et de prétentieux trémolos. N'est-ce pas? C'est un air sautillant, allègre et ridicule, pour accompagner mon départ. La clarinette de Schopenhauer rit et se moque. Ah! Siméon, Siméon, que j'ai envie de rire, moi aussi, de rire et de me moquer!... Seulement, le courage me fait défaut; je n'arrive pas à considérer avec détachement cette petite aventure qui est la mienne! Je pleure sur moi.

— Il est bien naturel, Picrate, — dit Siméon, — que tu pleures sur toi, puisque tu es toi. Mais ta douleur est un peu de la douleur universelle; et tu pleures sur tout au monde, sans le savoir.

Picrate s'essuya les yeux, vérifia que rien ne traînait plus par sa chambre...

— C'est pourtant bien plus vite fait de se tuer! — balbutia-t-il. — J'aurais mieux fait de me tuer, Siméon!...

Il n'attendit pas de réponse, et, gagnant la porte :

— Allons! — dit-il. — Passe le premier.

Siméon sortit. Picrate le suivait. Au moment de fermer la porte derrière lui, Picrate, deux secondes, tergiversa. Puis, il tira la porte violemment et, quand elle battit en se fermant, il gémit; sa plainte dura le même temps que le bruit de la porte dans le couloir.

Dehors, Picrate et Siméon marchèrent l'un près de l'autre. Il bruinait. Au ciel, de grandes nuées s'échevelaient, arrachées par le vent. La tristesse du jour se condensait en humidité froide. Tantôt Picrate se hâtait, comme si le poussait un intense désir; et tantôt il ralentissait l'allure de son chariot, comme si le désir l'abandonnait. Le long du trottoir, les boutiques n'étaient pas encore ouvertes. Seuls, les boulangers étaient à l'ouvrage. Quand on passait devant les soupiraux de leurs caves, on sentait une odeur de pain chaud.

Siméon s'appliquait à marcher ainsi qu'il le fallait pour ne précéder point Picrate. Il ne voulait pas le conduire, mais l'accompagner seulement.

Une crèmerie était de mine engageante. Picrate dit à Siméon :

— Si nous mangions un peu? Cette occasion ne se trouvera plus. Entrons!...

Ils s'installèrent. Picrate regardait, autour de lui, les murs blancs, les jarres de lait et les œufs dans leurs corbeilles, la crémière aussi, son tablier blanc, ses fausses manches de toile et ses mains rouges d'être bien lavées. Une impression de confort, de placidité, de calme, lui fut douce et l'étonna.

Un chat paresseux, à peine éveillé, vint et, le dos en voûte, frôla nonchalamment le pied de la table. Picrate laissa pendre sa main; le chat, câlin, s'y caressa.

— Mon pauvre Siméon, — fit Picrate, — c'est la dernière fois que le café au lait nous est à tous les deux versé dans de si proches tasses. J'en ai du chagrin!...

Siméon s'affligeait, à part lui.

— C'est drôle, — reprit Picrate, — que toute ta philosophie t'abandonne depuis que j'y veux céder... La responsabilité sociale, Siméon?... Tu me prends pour une petite Anglaise qui est victime de Schopenhauer? Tu as peur de ce disciple imprévu que ta désespérance a rencontré?... Siméon, Siméon, du courage!...

A travers les carreaux, Picrate regardait les gens passer, très vite presque tous, de pauvres gens que des besognes matinales réclamaient. Il les voyait comme de très loin. Le spectacle de la vie était pour lui maintenant plus étrange que de coutume. Il assistait à la commençante journée avec détachement.

Il dit à Siméon :

— Ces gens qui passent font, tous les matins, à la même heure, ce même chemin qu'ils font aujourd'hui. A quoi bon? C'est la volonté, n'est-ce pas, qui les tracasse?

— Si tu veux, — répondit Siméon.

— Oui, oui : la volonté. Désir, besoin, souffrance!... Leur geste quotidien n'est que le geste de leur souffrance. Comment ne se mettent-ils pas en grève?

— Contre qui? — demanda Siméon.

— En grève, — répliqua Picrate, — en grève contre la volonté!... Moi, je me mets en grève contre la volonté. Je refuse de me mêler à ce complot que fomente, avec le désir et la souffrance, la volonté. Je m'évade. Je tire mon épingle

du jeu. Là-bas, il y aura des règlements stupides et d'affreux gardes-chiourme ; ils seront les instruments de la volonté ; c'est affaire à eux : moi, j'abdique. Je ferai ce qu'ils commanderont. Toute l'infamie retombe sur eux. Moi, je n'y suis pour rien... Qu'ils s'arrangent ! Cela n'est plus mon affaire !...

— Schopenhauer t'aurait blâmé, — dit Siméon.

Picrate reprit :

— Mais toi, quand tu te consacrais autrefois à la philologie, est-ce que tu n'étais pas en rébellion contre la volonté ? A présent même, quand tu annihiles, à conduire de rue en rue ton fiacre et tes clients de rencontre, ton intelligence, ton rêve et toute l'ardeur de ton individualité, que fais-tu, Siméon, que refuser d'être complice de la volonté ?

— Oui, — répondit Siméon, — je me gaspille en pure perte, afin que la volonté n'ait de moi rien qu'elle utilise.

Picrate s'exaltait :

— Réagissons contre la volonté !

Il développa ce thème avec emphase.

— Tu y dépenses trop d'orgueil, — observa Siméon. — Crains d'être dupe, et ne sois pas la victime de toi-même pour faire la nique à la volonté. Cette révolte va te coûter cher. Le dédain suffit.

Picrate s'excusait :

— Je ne suis pas de nature dédaigneuse...

Dans leurs tasses, le café au lait fumait et son arome avait du charme. Picrate n'y fut pas indifférent. Il se chauffait les doigts à la faïence et, les narines ouvertes, il aspirait cette tiédeur bien odorante. Une brioche qu'il trempa dans le café au lait le régala. Cette gourmandise le disposait à capituler.

— C'est excellent ! — dit-il.

Ensuite, il ajouta, mi-sérieux et mi-narquois, regardant Siméon dans les yeux :

— Écoute, Siméon, si tu me trouves un motif, ou même simplement un assez bon prétexte de vivre, je n'irai point au bagne !... Je rentrerai chez moi. Tu comprends ?

Siméon tressaillit. Éperdu, il chercha. Ses idées s'embrouillaient et, dans leur confusion vaine, il ne trouvait rien.

— Parce que... tu conçois que je ne vais pas accepter de vivre pour la saveur de ce café au lait !...

— Pourquoi ? — demanda Siméon.

Picrate avait un air de défi. Siméon se tut...

— Eh bien ? — fit Picrate. — Rien ?

Après un silence, Siméon répondit avec effroi :

— Non, rien !...

— Allons-nous-en ! — dit Picrate.

Ils sortirent. Dans la rue, les boutiques ouvraient. Les concierges battaient leurs tapis. Des contrevents claquaient aux murs. Les passants étaient plus nombreux. Ils évitaient le chariot de Picrate. Siméon se rangeait et ne suivait pas sans difficulté Picrate qui lançait à grands coups son chariot.

— Réfléchis, Picrate !

Mais Picrate haussa les épaules et ne s'arrêta point.

A quelque distance, Siméon aperçut le drapeau du commissariat, la lanterne rouge...

— Alors, adieu, Picrate !

— Adieu, Siméon !

Ils se donnèrent une brusque poignée de main. Siméon se détourna. Tandis qu'il s'éloignait, le bruit de roues que faisait le chariot de Picrate l'émut péniblement. Et puis il ne discerna plus rien dans le tumulte de la rue ; et, sans savoir où il allait, il continua son chemin.

ANDRÉ BEAUNIER

L'ÉVASION DE LOUIS XVII

I

Les fouilles commencées récemment dans l'ancien cimetière de Sainte-Marguerite par la commission du Vieux Paris, en vue de rechercher les restes de Louis XVII, ont été jusqu'ici complètement infructueuses. Elles doivent être reprises très prochainement et l'on est impatient d'en connaître les résultats définitifs. Il s'agit en effet d'un problème qui, depuis cent ans, défie toute sagacité : Louis XVII est-il mort au Temple? ou l'a-t-on fait évader?

En dépit des investigations patientes et passionnées, l'histoire ne peut encore aujourd'hui se prononcer avec certitude, ni dans un sens, ni dans l'autre. Les deux opinions s'appuient sur des témoignages, des présomptions, des convictions. De part et d'autre, on a versé au procès des pièces nombreuses, invoqué et contrôlé des souvenirs, des écrits, des correspondances, des actes publics et des faits. On a entendu des contemporains de la Révolution, qui ont vu, probablement, ou entendu dire. On a interrogé également tous ceux qui se disaient en possession de documents. La cause a été plaidée par les maîtres du barreau de Paris; elle a fait l'objet de plus de cinquante ans d'études sincères. Et malgré tous les efforts, on attend toujours un peu de lumière.

*
* *

Charles-Louis de Bourbon, dauphin de France et duc de Normandie, — le futur Louis XVII, — naquit au château de Versailles, le 27 mars 1785. Il était le troisième enfant de Louis XVI et de Marie-Antoinette. L'aînée, Marie-Thérèse-Charlotte, Madame Royale, devenue plus tard duchesse d'Angoulême, avait sept ans de plus que lui. Le premier dauphin, Louis-Joseph-François-Xavier, né en 1781, mourut à huit ans, avec les apparences du rachitisme, après avoir joui jusqu'à cinq ans environ d'une santé florissante. Le duc de Normandie était, comme l'affirme dans ses Mémoires madame de Tourzel, par qui il fut élevé, un enfant délicat et pourtant vigoureux, bien constitué, vif, intelligent, ainsi que l'atteste Marie-Antoinette dans sa correspondance intime avec sa mère Marie-Thérèse.

Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, sœur du roi, Madame Royale et le duc de Normandie, furent enfermés dans la prison du Temple, le 13 août 1792. Logés d'abord dans la petite Tour, ils se trouvèrent réunis, jusqu'au 26 octobre de la même année dans la grande Tour, où on les avait transférés lorsqu'elle eut été rendue habitable. Le même jour, un arrêté du conseil du Temple retira le fils de Louis Capet, comme on l'appelait, des mains des femmes, sa mère et sa tante, pour le remettre à son père. Cette mesure, approuvée par le conseil général de la Commune, ne resta en vigueur qu'une quinzaine de jours. Le 11 décembre, peu d'instants avant sa comparution devant la Convention, Louis XVI fut séparé de son fils qu'il ne revit plus que le 20 janvier 1793, veille de son exécution. Le dauphin demeura sous la garde de la reine jusqu'au 3 juillet 1793.

Pendant tout le premier semestre de cette année, les tentatives de délivrance des prisonniers se succédèrent. Parmi ces complots qui échouèrent, les mieux ourdis furent celui de Toulan et Lepitre à qui s'associa le chevalier de Jarjayes, puis la conspiration du baron de Batz. Le Comité de Sûreté générale, instruit de ces divers projets, décida de paralyser toutes ces combinaisons en exerçant autour de Louis XVII la

surveillance la plus vigilante. Ce fut la tâche confiée au cordonnier Simon, assisté de sa femme. Le duc de Normandie resta entre leurs mains pendant six mois et demi, jusqu'au 19 janvier 1794.

Le portrait moral de Simon a été tracé si diversement qu'on n'en connaît en réalité point d'authentique. Les uns l'ont représenté comme le plus cruel des bourreaux, brisant à la fois dans l'enfant les ressorts de l'âme et les forces du corps, l'accablant des traitements les plus indignes, l'insultant constamment, lui faisant chanter des chansons ordurières, le rouant de coups, le contraignant à signer des accusations infâmes contre sa mère, le forçant de boire jusqu'à l'ivresse, et, par un calcul cyniquement poursuivi, abrégeant son existence en le privant d'air, d'exercice, de nourriture, de sommeil. Les historiens qui ont dépeint Simon sous ces couleurs, de Beauchesne, Chantelauze, ont voulu surtout apitoyer leurs lecteurs sur le sort du pauvre petit martyr : ils ont créé la légende encore aujourd'hui accréditée du Simon perpétuellement furieux, toujours ivre, barbare par plaisir, sanguinaire par dévouement à la République, vampire enfin, et du malheureux Louis XVII s'affaissant sous la haine de ce monstre et affaibli par la faim et les veilles, à demi mort dès le printemps de 1793.

Pour ceux qui ont étudié les documents, les textes, les pièces d'archives, les déclarations vraies ou vraisemblables de témoins authentiques, — nous nommerons MM. Henri Provins et G. Lenôtre, — non seulement Simon ne passait pas pour méchant dans son entourage « mais il n'exerça ses fonctions qu'à contre-cœur ». M. Lenôtre ajoute que le rôle de Simon, « nullement cruel dans l'intention, le fut terriblement dans ses résultats ». Le cœur du pauvre petit dauphin devait être gros d'une répugnance dont les Simon ne pouvaient même concevoir la possibilité; « mais aux tortures systématiques, aux coups de trique et de chénêts, rien ne fait croire ». M. Henri Provins précise : « Simon ne semble pas avoir été un gardien doux et commode. Qu'on imagine une nature vulgaire au service d'une intelligence médiocre, le tout cultivé dans une arrière-boutique de cordonnier et émergeant à une époque où il était de bon goût de professer la haine des

idées, des êtres et des choses tenant encore à l'ancien régime, on concevra facilement à quels emportements, à quels débordements grossiers, cet homme a pu s'abandonner dans un milieu où il était en quelque sorte tout puissant... Aussi nous ne prétendons pas diminuer l'exécration universelle qui s'attache à lui : mais nous rejetons absolument les récits que l'imagination seule a construits sur ce thème. » Et plus loin : « La plupart des scènes racontées sur l'existence de Louis XVII au Temple n'eurent aucuns témoins ; comment sont-elles parvenues à la postérité, si ce n'est par la puissance de l'imagination ? »

La femme Simon, Marie-Jeanne Aladame, ne fut, à vrai dire, qu'une comparse dans le drame du Temple quoique sa présence à la Tour ne fût pas interrompue. « Femme du peuple, aux mains rougies et crevassées sur les éviers, à la voix commune, au parler grasseyant, à la tournure lourde, aux caresses peu délicates, elle inspira, dit M. Lenôtre, sans doute par son aspect seul, de l'effroi au royal enfant ». Mais les historiens les plus hostiles à Simon reconnaissent qu'elle avait soin du petit captif, le peignait, le lavait, le traitait avec sollicitude, comme en témoigne d'ailleurs le tendre souvenir qu'elle lui conserva toujours. Tout concourt par conséquent à faire admettre que Marie-Jeanne, qui avait fait preuve de charité et de dévouement en soignant les blessés du 10 Août et qui, protégée par Chaumette à cause de son patriotisme, fit obtenir au cordonnier ses fonctions au Temple, dut intervenir chaque fois que le dauphin, qu'elle aimait réellement, se voyait exposé à des sévices. Elle déclara du reste que son mari ne rudoyait l'enfant qu'en présence des commissaires et pour inspirer de la confiance à la Commune [1].

La surveillance exercée par les Simon sur le fils de Capet cessa le 19 janvier 1794. Le cordonnier résigna ses attributions de gardien et d'instituteur du jeune roi. La Commune de Paris donna décharge à Simon et à sa femme de la personne du captif, et la pièce officielle, dont le *Moniteur* du 22 janvier 1794 reproduit le texte, porte que l'enfant fut remis en bonne santé aux commissaires.

1. Enquête. Archives nationales.

Louis XVII passa donc des mains de Simon sous la garde des membres de la municipalité de Paris, et resta ainsi sans gardien spécial jusqu'au 9 thermidor (27 juillet). Les détails précis sur cette seconde période de sa captivité, à peu près de même durée que la première, font défaut. M. Henri Provins[1] fait remarquer que les papiers relatifs à cette surveillance ont été enlevés ou détruits. La Restauration, dit-il, a eu soin de les faire disparaître[2]. Et elle y avait, suivant lui, un intérêt direct, afin de ne laisser subsister aucune pièce révélatrice de l'évasion. Toujours est-il qu'il n'existe plus, touchant le prisonnier, du 20 janvier au 27 juillet 1794, aucune communication écrite ou verbale, bien que, d'après un document retrouvé aux Archives Nationales (F. 7, 4391), les registres, cartons et cachets, concernant la famille royale au Temple eussent été remis au ministre Benezech sur un reçu de lui, le 10 germinal an IV (10 avril 1796).

Le silence et l'obscurité répandus sur cette période ont laissé toute carrière aux conjectures de MM. de Beauchesne et Chantelauze, les principaux interprètes de l'opinion qui soutient que le Dauphin est mort au Temple. Les historiens qui vinrent dans la suite, Taine, de la Sicotière, Alfred Bégis, n'ont pas comblé la lacune et se sont forcément trouvés réduits, comme leurs devanciers, à des suppositions ou à des déductions. Tous, au fond, n'ont fait que commenter Simien-Despréaux et Eckard, pillés ou paraphrasés par tout le monde, quoique ni l'un ni l'autre, en invoquant des arrêtés originaux,

1. Les deux volumes de M. Henri Provins intitulés : *Le dernier roi légitime de France*, contiennent, avec commentaires et discussion critique, toutes les pièces relatives à « la question Louis XVII ». En nous référant à ce travail nous faisons nos réserves sur les conclusions de l'auteur, qui a pour but de prouver les droits du prétendant Naundorf, en qui ses partisans veulent voir le vrai Louis XVII, évadé sous la Révolution, reparaissant sous la Restauration, plaidant et perdant son procès, enfin mourant à Delft, en Hollande.

2. « En compulsant, dit M. Provins, les écrits relatifs à l'époque de la détention de la famille royale, nous avons été souvent mis sur la trace de pièces qui auraient servi, sans aucun doute, à établir la vérité, et quand nous avancions dans nos recherches, celles-ci devenaient infructueuses; les documents avaient certainement existé, nous en avons la preuve; mais nous ne pouvions les retrouver; on les avait fait disparaître. Quelquefois même les cartons qui auraient dû les contenir portaient la trace de leur disparition. » Les partisans de la version de l'évasion tirent leurs principaux arguments de cette soustraction des registres, d'après la maxime : *Fecit cui prodest.*

des procès-verbaux, des dépositions de témoins oculaires, n'ait démontré l'authenticité de son dossier [1]. Aucun document irrécusable ne justifie donc l'affirmation que le jeune roi, sous la garde directe de la Commune, ait été privé d'air, de lumière, de chaleur, d'aliments sains et suffisants, de linge propre, de toute hygiène, tant et si bien que le corps le plus robuste n'y aurait pas résisté et que la mort du pauvre petit supplicié aurait été fatale au bout de quelques semaines de cette réclusion et de cet atroce régime.

Or, quand, le lendemain du 9 thermidor, Barras, après la chute de Robespierre, se présente au Temple, rien, nous dit M. Henri Provins, ne lui fait croire à la situation désespérée du petit prisonnier. L'enfant n'est pas entouré des soins nécessaires, mais, si Barras le juge miné par la maladie, ce qui est une impression et non un fait constaté, il ne parle pas de dangers de mort, de fin prochaine, et en chargeant le gardien Laurent de veiller sur lui, ce n'est pas un moribond qu'il confie à cette vigilance. Ici encore les contradictions se donneront beau jeu. Le duc Decazes affirmera que Laurent ne prit aucun intérêt au sort du Dauphin, mais la duchesse d'Angoulême rapporte que le nouveau gardien, au contraire, demanda, dans un rapport adressé au Comité de Sûreté générale, la nomination d'une Commission pour constater l'état de l'enfant, et, d'autre part, M. de Beauchesne, qui n'est pas suspect de tendresse pour les gardiens de Louis XVII, dit que Laurent prit pitié de la victime et eut le courage de « lui faire du bien ».

Il est impossible d'établir un jugement d'après des pièces irrécusables sur cette période de la captivité de Louis XVII, puisqu'il n'y en a point. Mais, si l'on relève que Madame

1. L'ouvrage d'Eckard a pour titre : *Mémoire historique sur Louis XVII*, celui de Simien-Despréaux est intitulé : *Louis XVII*. Les deux volumes parurent presque simultanément en 1817, c'est-à-dire au lendemain de la Restauration. Auteurs sans valeur historique, l'un et l'autre, Eckard, que l'on a accusé d'écrire sur commande, Simien-Despréaux, professeur obscur, n'eurent pour but que d'apitoyer leurs lecteurs sur le sort de l'enfant royal. Ils ignorent ou feignent d'ignorer ce qui s'est passé réellement au Temple; ils affirment sans preuves, sans vérifier leurs assertions, n'ont aucun souci des recherches de documents ou de leur contrôle. Pour eux, il n'y a eu qu'un seul et même petit prisonnier, victime de Simon et mort dans la prison, et cet enfant, Louis XVII, a succombé aux mauvais traitements, sans que personne ait voulu ou pu le faire évader.

Royale[1], la sœur du jeune roi fut, au contraire, toujours traitée avec bonté, avec sollicitude même par Laurent : — « Je n'ai eu, dit-elle, qu'à me louer de ses manières pendant tout le temps qu'il a été de service », — il est permis de supposer que le cœur de cet homme n'était pas à la fois cruel ou indifférent pour le fils de Louis XVI et bienveillant, prévenant même pour la princesse, les deux enfants royaux se trouvant également placés sous sa responsabilité.

Cette responsabilité était grave. Le gardien ne se le dissimulait pas. Aussi réclama-t-il, quelque temps après son installation, un collègue pour partager sa surveillance. On ne fit droit à sa requête qu'après cinquante jours, et on lui adjoignit Gomin, qui vint prendre possession de son poste le 18 brumaire an III (8 novembre 1794). Gomin est une des figures de second rang du drame, mais il y joue son rôle, surtout dans l'histoire de M. de Beauchesne dont il documenta verbalement le récit. Il ne connaissait pas Louis XVII quand il arriva au Temple, quoiqu'il ait affirmé plus tard en justice, en 1837, qu'il avait vu plusieurs fois et de très près le fils de Louis XVI dans le jardin du prince aux Tuileries. Madame Royale, qui l'appelle Gomier, dit : « Il eut un soin extrême de mon frère, qui reconnut ses attentions, en fut touché et s'attacha à lui. »

On peut donc admettre — et aucun de ceux qui ont parlé des prisonniers du Temple n'y contredit, quelles que soient leurs conclusions pour ou contre l'évasion, — que le jeune roi, en supposant même qu'il eût été l'objet des plus mauvais traitements et d'une barbarie sans exemple, avant de passer entre les mains de Laurent et de Gomin, dut à ceux-ci quelques adoucissements de son état.

Était-il malade quand les nouveaux gardiens prirent charge de lui? Tout semble le faire croire. Madame Royale dit qu'il avait les genoux et les poignets enflés, et d'autres affirmations recueillies par Simien-Despréaux, Eckard, de Beauchesne — qu'on ne peut toutefois accepter que sous réserve — corroborent cette opinion. Mais les soins que lui prodiguent Laurent et Gomin, rendent sa santé meilleure;

1. *Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême.* Firmin-Didot pp. 133 et 134.

l'hygiène qu'on ne lui interdit plus la raffermit; la médication ordonnée par le chirurgien Desault fait disparaître l'inflammation des membres, et il va de sa chambre à la plate-forme prendre de l'exercice et faire sa promenade quotidienne.

Or, tout à coup, contrairement aux prévisions de ses gardiens et du médecin, la maladie de l'enfant prend un caractère des plus graves, avec des symptômes qui n'avaient pas été constatés jusqu'alors[1]. Il se sent incapable de gravir les marches de la tour; on doit le porter sur la plate-forme, il se plonge dans un mutisme tel qu'il est impossible de lui arracher une parole; ses humeurs aux articulations, particulièrement aux genoux, sont revenues; il refuse de faire toute espèce de mouvement; mais il ne profère aucune plainte, ne donne aucune explication sur son mal, quelque pressantes que soient les questions qui lui sont adressées par les envoyés du Conseil général de la Commune, pour l'examiner à la suite du rapport que fait le chirurgien municipal qui a remplacé Desault.

M. Chantelauze place ce changement presque subit à la date du 8 ventôse (26 février 1795) sans dire cependant où il l'a prise, et M. Henri Provins en conteste l'exactitude. Le lendemain, le Comité de Sûreté générale envoie au Temple trois délégués choisis parmi ses membres, Harmand, Mathieu Mirampal et Reverchon, pour faire une nouvelle constatation. Harmand, qui publia en 1804 une relation détaillée de cette inspection et des circonstances qui accompagnèrent l'enquête, affirme formellement que « les trois conventionnels se sont trouvés en présence d'un enfant absolument sourd, absolument muet », clouant sur ceux qui l'interrogeaient son

1. M. Provins explique ce changement par la substitution d'un enfant muet au Dauphin que Laurent avait caché dans une autre partie de la Tour, en attendant l'occasion de faire évader le jeune roi. Un cuisinier, Gagnié, associé à cette combinaison, portait secrètement des aliments à Louis XVII. Telle est la version de ceux qui, admettant l'évasion, tâchent de démentir ainsi la possibilité matérielle d'une contradiction entre la santé de Louis XVII avant et après la visite de Barras au Temple. Nous verrons plus loin que, suivant eux, l'enfant muet fut remplacé par un enfant rachitique, choisi, croit-on, parce que le rachitisme connu du fils aîné de Louis XVI pouvait faire également admettre, par des médecins qui n'avaient pas connu le second Dauphin aux Tuileries, le rachitisme du dernier fils de Marie-Antoinette. C'est sur cette thèse que s'appuie en grande partie l'argumentation des Naundorfistes, qui invoquent d'ailleurs d'autres arguments.

regard invariablement fixe, sans aucun signe ni geste. Il lui trouva une tumeur au poignet et au coude et les mêmes grosseurs aux deux genoux sous les jarrets. « Le jeune prisonnier, continue la relation, avait le maintien du rachitisme; ses jambes et ses cuisses étaient longues et minces, les bras de même, le buste très court, la poitrine élevée, les épaules hautes et resserrées, la tête très belle dans tous ses détails, le teint clair mais sans couleurs, les cheveux longs et beaux, châtain clair, bien tenus. » Fait à noter : les délégués décidèrent que « le rapport de leur enquête ne se ferait pas en comité public, mais en comité secret ».

Peu de temps après la visite des conventionnels au Temple, Laurent, relevé, sur sa demande, de ses fonctions de gardien des enfants royaux, quittait la Tour et se rendait aux Iles sous le Vent, comme secrétaire du commissaire du gouvernement, poste qu'il avait obtenu grâce à l'appui de Barras, et d'où il alla, avec les mêmes attributions, à Cayenne. Le successeur de Laurent au Temple, comme surveillant de Louis XVII, fut Étienne Lasne qui y trouva Gomin et, selon le mot de M. Provins, « ils firent bon ménage ». L'entrée en fonctions de Lasne date du 11 germinal (31 mars 1795). Il ne tarda pas à se rendre compte de l'état alarmant de son jeune prisonnier. Le mal augmentait rapidement. Toutefois deux mois s'écoulèrent avant que le comité de Sûreté générale, averti, eût jugé urgent de faire mander le médecin. Cette fois, on s'adressa au docteur Desault qui avait examiné le malade sept mois auparavant. Il employa toutes les ressources de son art pour disputer à la mort une vie qui s'éteignait, mais n'obtint aucune amélioration. Le 31 mai, ce docteur cessa brusquement ses visites : « un mal subit, dit Cléry, l'avait emporté dans la tombe ».

Coïncidences singulières : dans la huitaine qui suivit la mort de Desault, deux autres médecins, Choppart et Doublet, ses amis, moururent, comme lui, subitement. Le 17 prairial an III (5 juin 1795), Pelletan, chirurgien en chef de l'hospice de l'Humanité, fut désigné pour remplacer Desault au Temple. Il vit le Dauphin dans une telle prostration qu'il jugea indispensable d'appeler en consultation le docteur Dumangin, premier médecin de l'hôpital de l'Unité.

Les deux médecins, le 19 prairial (7 juin 1795), trouvèrent l'enfant dans un état de faiblesse extrême. Il sortait d'un évanouissement produit par les frictions d'alcali qu'il n'était plus même en état de supporter et qui avaient fait craindre un moment qu'il ne mourût dans les bras du gardien Lasne. Dumangin constata, comme l'avait fait précédemment son collègue, que l'avancement de la maladie ne permettait ni espoir de guérison ni même de retarder la solution naturelle; les médecins ne purent qu'adoucir par de délicates attentions les dernières heures que le pauvre enfant avait encore à vivre.

Le lendemain, 20 prairial (8 juin) le malade expirait.

Était-ce Louis XVII?

De Beauchesne, Chantelauze, de la Sicotière, Gomin, Lasne, Cambacérès, Taine, Bégis, Lecoy de la Marche, bien d'autres, répondent affirmativement. Pour eux, le doute n'est pas possible. L'enfant qui succomba dans la tour du Temple le 20 prairial, était bien le fils de Louis XVI.

— Non, leur répondent Louis Blanc, Jules Favre, Gruau de la Barre, Henri Provins, Otto Friedrichs, Le Normant de Varannes, le comte d'Hérisson, le général d'Andigné et ceux qui se rallient à eux et dont M. Victorien Sardou incline, croyons-nous, à partager l'avis. Non, Louis XVII n'est pas mort au Temple. L'enfant dont on a recueilli le dernier soupir le 20 prairial, et que l'on a enterré au cimetière de Sainte-Marguerite, n'était pas l'enfant royal : Louis XVII évadé a survéeu.

II

« Le problème dont la bibliographie comporte déjà plus de mille volumes ou brochures ne pourrait, dit M. Lenôtre, dans l'état actuel de la question, fournir cinquante lignes sérieuses à un historien se bornant à conter les faits sans entrer dans la discussion des hypothèses. » Pour sortir du domaine des conjectures, il faudrait que ceux qui sont en possession de documents précis appuyant l'une ou l'autre argumentation se décidassent à les livrer à la pleine lumière. Or, nous savons de façon certaine que non seulement en France, dans plusieurs familles de l'aristocratie, mais aussi en Allemagne

dans les archives secrètes, à Rome dans les papiers encore muets du Vatican, et ailleurs, il existe des pièces gardées sous les sept sceaux du silence.

Ceux qui soutiennent que l'enfant mort au Temple, le 20 prairial an III, était Louis XVII, empruntent leurs preuves aux formalités qui suivirent le décès, aux dépositions de Lasne et Gomin, au procès-verbal d'autopsie signé par Pelletan, Demangin, Lassus et Jeanroy, à la déclaration faite par Sevestre à la Convention dans la séance du 21 prairial, aux actes de déclaration et d'enregistrement du décès, au procès-verbal de l'inhumation, aux récits et aux rapports faits par l'ordonnateur de la cérémonie funèbre, Voisin ; par le concierge du cimetière de Sainte-Marguerite, Bureau; par la veuve du fossoyeur Pierre Bertrancourt; par le bedeau de la paroisse des Quinze-Vingts, Decouflet ; par les commissaires de police Petit et Simon; par l'archiviste Peuchet[1]. Ils se fondent également sur des narrations historiques comme celles de Beauchesne et de Chantelauze et celles-ci s'appuient en grande partie sur les assertions presque toujours gratuites d'Eckard et de Simien-Despréaux. Telle est l'argumentation des partisans de la première version. Mais leurs contradicteurs signalent la disparition de tous les originaux des pièces, dont on prétend tirer des conclusions, et reprochent à de Beauchesne et à Chantelauze d'avoir fait une trop grande part dans leurs ouvrages soit à l'imagination, soit à la passion généreusement ou politiquement partiale.

Ceux qui n'admettent que l'évasion cherchent à démontrer — et c'est l'objet des deux importants volumes de M. Henri Provins et d'un virulent plaidoyer de M. Otto Friedrichs — que ce qui se passa au Temple depuis le 9 thermidor jusqu'au 10 prairial an III et ensuite au cimetière Sainte-Marguerite était, au vrai, une comédie organisée par Barras et le Comité de Sûreté générale, avec l'aide de Laurent, de Gomin et de Lasne.

Joséphine de Beauharnais, dont on connaît l'intimité avec Barras, aurait été du complot et peut-être l'aurait inspiré.

1. Tous ces documents sont connus et ont été publiés. Nous avons cru inutile de les reproduire ici *in extenso*. On les trouvera dans les divers ouvrages qui ont traité la question.

Pour le faire réussir, il y aurait eu deux substitutions. D'abord un enfant muet, dont on donne le nom, de Tardif, aurait pris la place du Dauphin; puis les conspirateurs, craignant que leur intrigue ne fût découverte, auraient mis dans la prison de Louis XVII un autre enfant, celui-ci rachitique et scrofuleux, appelé Léninger. L'évasion aurait été connue de Talleyrand, de Cambacérès, de Tallien, de Fouché, de Decazes, de Louis XVIII, de la duchesse d'Angoulême et de Napoléon par Joséphine. Parmi les acteurs du drame, à côté de la future impératrice, se seraient trouvés le général de Frotté, Pichegru, peut-être Hoche. « Barras, nous dit M. H. Provins, a conçu le plan de l'évasion du jeune roi, prêté la main aux substitutions d'enfants, à la mort de l'un d'eux et aux faux en écritures qui en sont la conséquence, le tout pour chercher à en tirer un profit personnel; Fouché, Talleyrand, Decazes exploitent après lui le fait de l'existence de Louis XVII; Louis XVIII et Charles X, qui eurent le bénéfice le plus manifeste et le plus considérable de cette intrigue, n'avaient aucun intérêt à mettre en lumière les preuves des substitutions de 1795. Tout au contraire, ils durent s'efforcer d'établir aux yeux des contemporains et de la postérité que Louis XVII est effectivement décédé au Temple. »

M. Provins développe longuement cette thèse des complicités de l'évasion. Nous n'avons pas à vérifier ici ses arguments. Le point qui nous intéresse est plus précis : il s'agit de savoir si Louis XVII est mort au Temple. Qui en fournit la preuve, et cette preuve a-t-elle été établie péremptoirement? Non. Et les fouilles faites à différentes époques au cimetière Sainte-Marguerite ne l'ont pas apportée.

La première recherche des restes de l'enfant royal eut lieu sur l'ordre de Napoléon, si l'on en croit des Mémoires dont l'authenticité n'est pas, d'ailleurs, rigoureusement démontrée.

L'empereur, à la lecture du procès-verbal d'autopsie, aurait été frappé de cette phrase : « On nous a d'abord représenté un corps qu'on nous a dit être celui du fils de Capet »; ce qui ne voulait pas dire positivement que c'était celui du Dauphin. Il aurait fait faire des fouilles au cimetière, au lieu

indiqué de la sépulture du cadavre. La bière encore assez bien conservée, aurait été ouverte en présence de Bouché et se serait trouvée vide... »

D'autres fouilles, celles-ci bien connues, eurent lieu dans la suite. En exécution de la loi votée le 18 janvier 1816, et à l'occasion des recherches pratiquées dans le cimetière de la Madeleine pour retrouver les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Decazes, alors ministre de la Police générale, ordonna, le 1er mars 1816, que des mesures fussent prises pour transférer à Saint-Denis les restes de Louis XVII, si on les retrouvait. L'abbé Dubois, curé de Sainte-Marguerite, venait de faire plusieurs démarches auprès de Louis XVIII et de la duchesse d'Angoulême, les assurant qu'il avait recueilli, d'un fossoyeur de son cimetière, des indications très exactes sur le lieu où avait été enterré le Dauphin. On crut néanmoins devoir faire une enquête. Le comte Anglès, préfet de police, délégua donc, à cet effet, les sieurs Petit et Simon. Ceux-ci entendirent à tour de rôle Dusset, commissaire et témoin officiel de l'inhumation, Voisin, ordonnateur en 1795, Bureau, depuis vingt-huit ans concierge du cimetière de Sainte-Marguerite, Decouflet, bedeau des Quinze-Vingts et confident du fossoyeur Bertrancourt. On négligea toutefois d'interroger Gomin et Lasne, les deux derniers signataires, encore survivants, de l'acte d'inhumation. Bref, les dépositions se trouvant contradictoires, les deux enquêteurs conclurent dans leur rapport : « Si les restes du jeune roi ne sont pas mêlés avec ceux des autres morts — dans la fosse commune, — ils doivent se trouver à l'endroit désigné par le sieur Decouflet et la veuve Bertrancourt. Si toutefois ce dernier lieu n'en garde aucune trace, on pourra alors vérifier les assertions du sieur Voisin. »

On prit date. Mais, au jour dit, un délégué du ministre de la police vint signifier à l'abbé Dubois qui, suivi de Decouflet, s'était rendu sur les lieux avec son clergé, revêtu des ornements sacerdotaux et croix en tête, que l'opération était ajournée. Voici pourquoi : le 11 juin 1816, le sieur Charpentier — sans y être invité — s'était présenté à la Préfecture de police disant : « C'est moi qui, avec l'aide des terrassiers

Charles et Le Rouy, ai enterré dans le cimetière de Clamart la bière transférée de Sainte-Marguerite, la nuit du 25 au 26 prairial 1795, cinq jours après l'inhumation du Dauphin. Ce faisant, j'ai agi par ordre du Comité révolutionnaire du Luxembourg et sous la conduite de l'un de ses membres. »

Il n'en avait pas fallu davantage. Pour Louis XVIII, l'imbroglio tournait au ridicule : « Nous ne pouvons pas nous exposer à déposer le corps d'un inconnu, dit-il, dans les tombeaux de la famille royale. » Et, le jour même, ordre fut signifié à l'abbé Dubois de n'avoir plus à s'inquiéter de cette affaire, toute initiative devant en être désormais abandonnée au Roi.

En 1846, l'abbé Haumet, curé de Sainte-Marguerite, dûment approuvé par l'autorité compétente, faisait creuser, en novembre, les fondations d'un appentis devenu nécessaire — disait-il — pour fondre une cloche[1]. Or, à une petite distance du sol et tout juste en face du pilier gauche de l'ancienne porte latérale de l'église[2] qui donnait autrefois accès dans le cimetière, les ouvriers terrassiers mirent à jour une bière d'enfant sur laquelle était tracée une croix noire, ayant au-dessus une fleur de lis formée avec dix têtes de gros clous de même sorte que ceux qui avaient fermé le cercueil. Telle qu'elle était, on transporta cette bière dans une des salles du presbytère. Elle y fut ouverte en présence de MM. Haumet, Bossuet, Serre (ancien vicaire général de Paris) et de trois médecins, dont les docteurs Milcent et Récamier. Tout le monde reconnut que les ossements y renfermés étaient bien ceux d'un enfant de dix ans. Mais un des médecins présents, ayant pris dans ses mains un des bras, démontra qu'à cause de sa longueur, on ne pouvait admettre que ce bras fût celui d'un enfant de dix ans, et que tout donnait à penser qu'on se trouvait en présence d'un enfant d'un âge plus avancé. L'abbé Serre intervint, et fit valoir que, d'après les rapports contem-

1. On sait que l'abbé Haumet retint, ce soir-là, l'abbé Bossuet, qui était venu lui faire une visite, et qu'il lui confia que la construction de l'appentis devait couvrir l'ordre secret qu'il avait reçu du Gouvernement de faire ces fouilles, et lui servir de prétexte.

2. C'était là, précisément, l'endroit signalé par l'abbé Dubois.

porains, la maladie du Dauphin « avait tellement allongé ses bras, qu'il pouvait, en s'inclinant un peu, lier les cordons de ses souliers tout debout ». Cette explication dissipa les doutes, et procès-verbal fut dressé de cette exhumation.

Le rapport sur le résultat de l'examen du squelette que les docteurs Tessier, Bayle, Andral, Simon de l'Häys et Lallemant firent ensuite contradictoirement, ne fut signé que le 25 avril 1847 par les docteurs Récamier et Milcent. On en dressa des duplicata qui furent déposés aux archives de la Préfecture de police et au presbytère de Sainte-Marguerite; ils furent brûlés sous la Commune. Le cercueil fut, plus tard, réinhumé au chevet de la chapelle des âmes du Purgatoire, de l'autre côté de l'appentis.

Comme M. Chantelauze assurait, dans son *Louis XVII*, que les ossements exhumés par l'abbé Haumet étaient réellement ceux du Dauphin, un certain nombre de partisans du prétendant Naundorf voulurent faire la preuve du contraire, espérant ainsi donner gain de cause aux descendants de celui qui prétendait être le vrai duc de Normandie. M. Laguerre demanda au Préfet de police — M. Lépine — qui la lui accorda, l'autorisation de pratiquer des fouilles à Sainte-Marguerite. Le 5 juin 1894, en présence de MM. Lejaïn, commissaire du quartier, Oscar Méténier, homme de lettres, Otto Friedrichs, un des principaux champions des Naundorf, de M. Paradis, curé de Sainte-Marguerite, et d'autres invités, des fouilles furent pratiquées près d'un soupirail en forme de croix tronquée. A 95 centimètres du sol, le fer des pioches frappa sur une caisse en bois. On déblaya le terrain : elle mesurait 50 centimètres de long et 24 de large sur une profondeur de 25. Tout auprès se trouvait un cercueil de plomb éventré. Sauf la fleur de lys, la trace des signes remarqués en 1846 était reconnaissable. Dès lors l'identité des restes avec ceux de 1846 n'était plus douteuse. On fit sauter le couvercle dont le bois vermoulu céda sous la pression d'une pince et l'on découvrit des ossements constituant un squelette à peu près complet. On les transporta dans l'appentis bâti par l'abbé Haumet; on les installa sur une table où vinrent les examiner les docteurs de Backer, Magitot, Bilhaut et Manouvrier, ac-

compagnés de MM. Quétin, dessinateur et Talrich, mouleur. Les conclusions du rapport furent les suivantes :

1° Le squelette est celui d'un sujet, probablement masculin, de la taille de $1^{m},63$ environ, et certainement âgé de 18 à 20 ans;

2° Ces constatations ne se rapportent aucunement à un enfant tel que devait être le Dauphin en admettant la tradition qui place sa mort et son inhumation à dix ans et deux mois.

Le 12 juin 1894, un des médecins replaça les ossements dans le petit cercueil de bois qui les renfermait; le tout fut mis dans une grande caisse en zinc. Puis, devant une douzaine de témoins, le cercueil fut descendu dans un petit caveau en maçonnerie et l'abbé Paradis récita les prières des morts[1].

III

Les fouilles faites par la commission du Vieux Paris, le 4 février 1904, paraissaient devoir répandre quelque clarté sur l'énigme séculaire. Elles avaient principalement pour but de vérifier quel crédit il convient de donner à l'assertion de Voisin. Celui-ci prétend qu'il a mis le cercueil du Dauphin dans une fosse spéciale, à dix pieds de la croix. Le concierge du cimetière soutenait, au contraire, que l'enfant avait été mis dans la fosse commune, tandis que, selon la veuve de Bertrancourt, ce fossoyeur après avoir retiré le corps de la fosse commune, l'aurait placé dans une fosse creusée à gauche de la porte de l'église et à un pied et demi de profondeur, en gravant ensuite à cet endroit, sur le mur de fondation, une croix.

Nous avons dit que jusqu'ici ces fouilles n'avaient pas donné de résultat et qu'il convient d'en attendre la reprise. Il se peut toutefois que l'attente soit déçue. En réalité les contradictions

1. Nous devons ce résumé des diverses fouilles à l'obligeance du vicaire de Sainte-Marguerite, M. l'abbé Tourniaire, qui a, lui-même, étudié à fond tous les documents relatifs à la question et a pu prendre connaissance de ce qui reste des archives de son église, malheureusement détruites par le feu. M. l'abbé Tourniaire prépare une histoire complète, en deux volumes, de l'église de Sainte-Marguerite.

sur l'endroit où aurait été inhumé le cercueil parti du Temple sont nombreuses. Personne ne peut dire au juste, en s'appuyant sur les documents connus, où, en quel point précis du cimetière, se fit l'inhumation. On peut admettre qu'un cercueil ait été amené là du Temple, à la date indiquée dans les pièces dont on n'a que des copies. Et, sans décider si ce cercueil contenait bien les restes de Louis XVII ou ceux d'un autre, il y aurait intérêt à faire des fouilles sur toute l'étendue du cimetière qui n'est pas très spacieux. Mais, même la découverte d'un cercueil contenant les restes d'un enfant masculin de dix ans, ne fournirait pas une solution définitive. Il resterait en effet à démontrer que cet enfant est bien Louis XVII. Il faudrait en outre pouvoir infirmer, sans réfutation possible, les témoignages en faveur de l'évasion et prouver que M. Lenôtre fait erreur quand il écrit (*Vieilles maisons, vieux papiers*, p. 45, p. 5) que la femme Simon *n'a pas menti*. Car elle disait que le Dauphin avait été enlevé du Temple et qu'on l'avait remplacé par un enfant endormi au moyen d'un narcotique. Elle confirma, en présence de la mort, le témoignage qu'elle n'avait cessé de rendre à l'évasion et à l'existence du prince dont la garde lui avait été confiée.

A cette déclaration, vient se joindre celle toute récente que nous devons à la sœur Vincent, petite-fille de la comtesse de Béarn, née Pauline de Tourzel. La voici, publiée pour la première fois :

Pauline de Tourzel, fille de la duchesse de Tourzel née Croy, gouvernante des Enfants de France, épousa le comte de Béarn, mon grand-père. Son fils, le comte de Béarn, mon père, nous a dit bien des fois, qu'à partir de 1815, il avait accompagné souvent Madame Royale sur la tombe du roi, de la reine, de Madame Élisabeth et de la princesse de Lamballe, mais jamais il n'a été question de celle de Louis XVII. Madame Royale a toujours cherché son frère, et encore très peu de semaines avant sa mort elle a écrit à mon père pour traiter de cette grave question qui lui tenait fort à cœur : je ne me souviens pas si c'est pour lui communiquer des renseignements ou pour lui dire d'en prendre de nouveaux; je ne pensais pas avoir à raconter ces détails jamais, par conséquent je n'y ai pas attaché d'importance, sans cela j'en aurais pris note, au lieu de les garder pour moi.

Mon père et bien d'autres personnages de l'entourage royal m'ont répété souvent que Naundorf avait demandé à être reçu, faisant précéder sa prière de rappel de souvenirs d'enfance que lui seul était à même de préciser, mais que Madame Royale ne put jamais le voir; le duc d'Angoulême et l'entourage du Roi l'en empêchèrent. Nous questionnions beaucoup mon père qui n'aimait pas à nous trop parler de ces détails, à cause de la politique et de sa situation d'ambassadeur, puis de sénateur sous l'Empire, craignant les indiscrétions de ses enfants, ardents royalistes. De temps à autre, il nous rapportait quelques anecdotes de la vie de sa mère, qui, enfant, partageait les jeux et les leçons de Madame Royale, comme du Dauphin; elle était bien convaincue que Louis XVII n'était pas mort, mais qu'il avait été soustrait au Temple et remplacé par un autre enfant.

Tous ces détails remontent dans mon souvenir vers 1855. Après mon entrée au couvent en 1862, je conservais la certitude que Louis XVII n'était pas mort au Temple, mais ne croyais pas que de nouvelles preuves m'en seraient données par une sœur de Saint-Vincent de Paul, que je retrouvai à l'Hôpital militaire de Montpellier où j'arrivai en 1864. Sœur Demongeot devait à cette époque avoir plus de soixante ans. Elle parlait constamment de la famille royale et de Louis XVII. En me voyant, sachant ma parenté avec Pauline de Tourzel, elle me demanda immédiatement ce que je pensais de la mort du Dauphin, à laquelle elle ne croyait pas plus que moi, mais avec d'autres preuves à l'appui. Entrée en 1813 au couvent et restée d'abord à Paris, où elle avait soigné la veuve Simon, ma sœur Demongeot m'a dit que cette femme, dont elle possédait toute la confiance et qui la préférait aux autres religieuses, parce qu'elle écoutait tout ce qu'elle lui disait de Louis XVII avec un intérêt sans bornes, ne cessait de lui répéter que le Dauphin n'était pas mort au Temple et qu'il avait été soustrait sous ses yeux et ceux de son mari, emmené par des messieurs qui mirent un enfant moribond à sa place.

La femme Simon, croyant bien faire et ne voulant garder ce secret pour elle seule, demanda à Louis XVIII une audience, sûre de lui être agréable en lui faisant connaître l'existence de son neveu, tout en ignorant l'endroit où il avait été emporté, hors de France sûrement. Grande fut sa surprise quand, ses confidences terminées, elle entendit le roi Louis XVIII lui faire de telles menaces, allant jusqu'à lui dire qu'il la ferait enfermer entre quatre murs, sans communication avec nul être humain, si jamais elle révélait son secret à qui que ce soit. Ce n'est que dans ces toutes dernières années qu'elle déchargea son cœur, en faisant promettre aux sœurs de ne pas l'exposer aux menaces du roi. Avec une lucidité d'esprit extraordinaire, elle revenait constamment sur son affirmation de l'existence du Dauphin. Était-ce le remords des souffrances que Simon lui avait fait

endurer ou simplement le regret de voir que la vérité étouffée faisait subsister l'injustice de son malheureux sort?

Ma sœur Demongeot, craignant de l'exagération ou un manque de sincérité dans les récits de la femme Simon, voyant sa mort approcher, pria l'aumônier qui l'avait confessée, de lui demander avant de lui donner la communion, si ce qu'elle avait raconté à la sœur Demongeot, relativement à l'évasion de Louis XVII, était l'exacte vérité. L'aumônier, tenant à la main la sainte hostie, lui dit : « Ce que vous avez raconté sur Louis XVII aux sœurs, est-ce bien la vérité? » La femme Simon se redressa et devant la sœur Demongeot présente s'écria : « Je n'ai plus rien à craindre des rois de la terre, puisque je vais bientôt paraître devant mon juge et mon Dieu que je vais recevoir : j'affirme que ce j'ai dit est la pure vérité[1] ». Sœur Demongeot ne s'est pas bornée à me raconter ce fait une fois, mais me l'a répété constamment jusqu'à sa mort en 1879.

Puisque vous recherchez des souvenirs de cette époque, il me revient à l'esprit un détail que mon père m'a raconté. Il le tenait de deux de ses tantes, anciennes religieuses, je ne sais plus de quelle communauté, qui, obligées de se séculariser, vivaient cachées dans une petite mansarde. Un prêtre, qui avait échappé comme elles aux recherches de la Terreur, venait dire sa messe chez elles. Le 20 janvier 1794[2], on vint frapper fortement à leur porte; elles eurent même très peur, mais se décidèrent à ouvrir à un homme qu'elles ne connaissaient nullement et qui les effraya fort. « Ne craignez rien, je sais que vous recevez un prêtre ici, je viens lui demander qu'il dise demain une messe pour le roi, la reine, Madame Elisabeth, madame de Lamballe. Je suis Simon, mais je ne vous trahirai pas et je viendrai même assister à cette messe[3]. »

*
* *

M. Aulard, dans son deuxième volume de *Paris pendant la réaction thermidorienne* qui vient de paraître, cite deux documents se rattachant à l'évasion, Le premier est un extrait de la *Gazette française du 24 prairial.* Il y est dit que la mort du fils de Louis XVI a donné lieu à divers bruits. Les uns prétendent que l'enfant est plein de vie, qu'il y a très longtemps qu'il n'est plus au Temple et qu'une des principales

1. Le fait est confirmé par M. Lenôtre (*Vieilles maisons, vieux papiers,* p. 48).

2. Simon et sa femme avaient quitté le Temple, la veille, 19 janvier 1794.

3. « J'atteste que je viens de dicter tout ce qui précède, j'en garantis la véracité. » Rouen le 28 février 1904. Blanche de Béarn, Sœur Vincent.

conditions de la paix conclue entre la Prusse, les Chouans et les Vendéens, était de confier le jeune orphelin aux puissances étrangères. D'autres assurent, au contraire, que depuis plus d'un an, ils avaient la certitude que l'enfant était mort empoisonné. Tout en protestant contre des accusations qu'elle déclare calomnieuses et faites pour jeter l'odieux sur le gouvernement de la République, la *Gazette* déplore la disparition du jeune enfant, qui était, dit-elle, un précieux otage. Elle ajoute : « Sans doute, la vie de cet enfant n'était pas assez heureuse pour que ceux qui s'intéressaient à lui fissent des vœux pour qu'elle se prolonge longtemps, et il est plus consolant pour ceux que son âge et ses malheurs attachoient à son sort de le voir périr d'une mort naturelle que du supplice de son père, qui l'attendait peut-être ; mais il est à craindre que cette mort n'excite encore des soulèvements. » Pour la *Gazette*, la mort du Dauphin ne saurait être contestée ; cependant, ajoute-t-elle (et ce passage est à relever), cette mort aurait dû, pour la tranquillité générale et la confusion des malveillants, être solennellement, publiquement constatée à l'ouverture du cadavre. » Il existait donc dès ce moment deux opinions également accréditées, également soutenues : la thése de l'évasion comptait déjà des partisans. On en a d'ailleurs une autre preuve dans ces lignes que nous empruntons également au volume de M. Aulard :

Rapport du 24 prairial an III. — Jacquet rapporte que, dans le quartier du Temple, le peuple disait hautement que les préparatifs faits pour l'enterrement du petit Capet n'étaient qu'une feinte, qu'il n'était pas mort et qu'on l'avait fait partir et sauver bien loin[1].

***

Voici une autre version inédite de l'évasion de Louis XVII. Nous devons ce renseignement à une parente du cardinal de La Fare, qui a bien voulu nous écrire ce qui suit :

Il existe, dans la famille du cardinal de la Fare, une tradition relative à Louis XVII. Le cardinal, ami et serviteur dévoué de la famille royale, a toujours connu l'évasion et le lieu de la retraite du Dauphin,

1. *Paris pendant la Réaction thermidorienne*, t. II, p. 7.

mais les facultés morales et physiques de l'enfant royal avaient été tellement annihilées, par la prison et les mauvais traitements, que le cardinal n'a jamais pensé qu'il fût en état de monter sur le trône; la raison d'État exigeait donc que l'on ne connût point son existence.

Toutes les personnes de l'entourage du cardinal savaient que chaque jour il célébrait une messe en noir pour les membres défunts de la famille royale et, dans la chapelle, les noms du roi, de la reine, etc., revenaient régulièrement; il n'a jamais dit sa messe pour le Dauphin (il est mort en 1829). Bien que le fait de l'existence du Dauphin fût considéré par la famille du cardinal comme un secret d'État, cependant ses neveux et nièces en étaient instruits et n'ont jamais mis en doute : 1° que Louis XVII vivait; 2° que les mauvais traitements l'avaient mis hors d'état d'acquérir les connaissances nécessaires à un chef d'État et par conséquent de régner.

*
* *

Sans nous prononcer en faveur d'une des thèses, nous n'avons l'intention ici que de saisir le grand public, pour engager ceux qui savent ou peuvent savoir à produire leurs révélations. Et maintenant attendons. Les fouilles de Sainte-Marguerite ne diront pas le dernier mot. Quelques coups de bèche ou de pioche, remuant une terre de cimetière abandonné, ne peuvent clôturer ce procès. Tant que l'impossibilité du fait nouveau n'est pas irréfragablement reconnue, aucune péremption ne saurait imposer silence à l'histoire.

H. DE GRANDVELLE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ANGLETERRE ET RUSSIE[1]

II

Ouvrez les statistiques du gouvernement anglais et les rapports de ses consuls et voyez, sous les chiffres, la révolution que, dans les six années dernières, a subie ou commencé de subir le commerce anglo-russe. Autrefois, la Russie avait été l'un des premiers clients conquis aux gens de Londres. Dès le milieu du XVIe siècle, sous le règne d'Édouard VI, au temps où régnaient encore sur les mers du Nord les flottes germaniques et néerlandaises, les navires anglais avaient essayé de pénétrer vers ce pays semi-légendaire que leur fermait la concurrence des grandes villes hanséatiques. Ne pouvant l'atteindre à travers la Baltique allemande, polonaise ou danoise, ils s'étaient hardiment lancés vers les rivages polaires, et Chancellor, en 1553, amenait à Arkhangel son *Édouard-Bonne-Aventure*; Arkhangel était alors le seul point où les Russes touchassent à la mer. Laissant là son bateau, Chancellor s'en alla porter à Moscou les lettres de son souverain; le tsar Ivan le Terrible l'accueillit avec les plus grands honneurs : aujourd'hui Édouard VII, envoyant à Nicolas II, par son amiral Louis de Battenberg, des lettres que le public n'est pas admis à connaître, ne fait que reprendre, à trois siècles de distance, les errements de son prédécesseur.

1. Voir la *Revue* du 15 août.

Deux siècles et demi d'intimité politique et commerciale (1553-1800) furent la conséquence de cette première rencontre. Durant les XVIIe et XVIIIe siècles, en effet, Anglais et Russes s'unirent plus étroitement de jour en jour. Chaque mer nouvellement atteinte par la poussée russe devint un champ d'affaires pour la marine anglaise. Dans la Baltique d'abord, après la fondation de Pétersbourg (1703) et l'annexion russe des provinces suédoises ou polonaises, les Anglais vinrent prendre la place que les armateurs de la Hanse ou de la Hollande avaient si longtemps occupée. Dans la mer Noire ensuite, après la fondation d'Odessa et l'annexion russe des steppes tartares, les Anglais vinrent pareillement succéder ou faire concurrence aux marines latines de la Méditerranée, aux Vénitiens, aux Gênois, aux Marseillais. Grâce aux Russes, la Baltique et la mer Noire devenaient des provinces de la thalassocratie britannique. Aussi, loin d'entraver ou de jalouser les progrès des Russes, les Anglais les favorisaient alors de tout leur pouvoir : en 1770, c'étaient des pilotes et des équipages anglais qui, prenant dans la Baltique la flotte de Catherine II, l'avaient amenée dans les ports anglais, puis dans la Méditerranée, jusqu'aux Échelles du Levant, pour la jeter en face de Chio contre la dernière flotte qu'ait possédée le Sultan. Un Anglais, Dugdale, fabriquait et dirigeait les brûlots qui anéantirent, à Tchesmé, les vaisseaux du Grand Turc. Volontiers, les Anglais eussent conduit cette flotte de Catherine au forcement des Dardanelles.

En 1800, avec la politique bonapartiste de Paul Ier et ses projets de marche sur l'Inde, l'intimité politique des deux gouvernements se fêla, puis, au cours du XIXe siècle, se rompit entièrement. Mais les relations commerciales des deux peuples se maintinrent : la Baltique et la mer Noire restèrent jusqu'à nous des mers anglaises ; jusqu'à la fin du XIXe siècle, jusque vers les années *quatre-vingt* (comme disent les consuls anglais), le commerce britannique régnait sur tous les ports de la double façade russe. Ce commerce conservait le caractère qu'il avait eu dès les premiers jours : pour l'Angleterre comme, d'ailleurs, pour tous ses autres correspondants, la Russie a toujours été un fournisseur bien plus qu'un client ; elle vend beaucoup plus qu'elle n'achète, et même, de tous les pays du

monde, elle devrait être le plus riche, le plus prospère, le mieux pourvu de capitaux, s'il fallait admettre le fameux dogme de « la balance du commerce » que, si longtemps, les économistes placèrent à la base de leurs calculs : dans l'univers entier, aucun autre pays n'a jamais eu de balance aussi favorable ; le plateau des exportations russes l'emporte toujours sur le plateau des importations étrangères, parfois du double au simple.

L'Angleterre achetait donc aux Russes beaucoup plus qu'elle ne leur vendait. Mais elle leur achetait à bon compte des provisions dont elle ne pouvait se passer et qu'elle n'eût pas trouvées sur des marchés plus proches ou qu'elle eût payées bien plus cher sur des marchés plus lointains.

Interrompu un instant par la guerre de Crimée, ce commerce anglo-russe croît, puis se maintient à des sommes relativement très élevées jusque vers les années *quatre-vingt* ; importations et exportations décrivent la même courbe, en conservant toujours le même écart :

EXPORTATIONS ANGLAISES DE RUSSIE
(en millions de livres sterling)

1857	1860	1865	1870	1875	1877
13,4	16,2	17,3	20,5	20,7	22,1

Dans cette progression constante, il y eut quelques années exceptionnelles ; ici, comme dans tout le commerce anglais, les années 1871 et 1872 furent des saisons triomphantes que le négociant anglais vante encore et regrette. Durant ce *boom* merveilleux, qui suivit la guerre franco-allemande, l'Angleterre, ayant à servir une clientèle insatiable, paya aux Russes 20 ou 21 millions de livres sterling (513 millions de francs) en 1871, 24 ou 25 millions de livres (650 millions de francs) en 1872. La Russie était alors pour l'ouvrier et l'éleveur britanniques le principal ou l'un des principaux greniers. De la mer Noire, l'Angleterre tirait son blé et son orge. Seuls, les États-Unis pouvaient alors faire concurrence au blé russe et les États-Unis n'avaient pas encore ensemencé leurs plaines de l'Ouest, si bien qu'Odessa et New-York se partageaient à peu près la clientèle anglaise : en 1871, l'Angleterre ache-

tait aux Russes et aux Américains les mêmes 15 600 000 quintaux de blé. De la Baltique, l'Angleterre tirait son avoine : la production russe déterminait en quelque mesure la consommation anglaise, car le marché russe, bon an mal an, fournissait la bonne moitié des avoines achetées par l'Anglais : jusqu'à nous, alors que tout changeait dans le commerce anglo-russe, cette proportion pour les avoines s'est maintenue et même, loin de diminuer, le rôle de l'avoine russe a au contraire grandi durant les années favorables et s'est maintenu durant les années les plus mauvaises.

A l'usine anglaise, la Russie fournissait en outre quelques matières premières, surtout des matières textiles. Les laines de la mer Noire n'étaient qu'un appoint aux laines américaines et australiennes. Mais, jusqu'en 1872, les chanvres de la Baltique réglaient les prix sur le marché anglais : les chanvres allemands ou italiens ne leur faisaient qu'une pauvre concurrence ; il a fallu, dans les années *soixante-dix*, le développement de la culture aux Philippines pour entamer le quasi monopole des Russes. De même pour le lin, la marécageuse Russie du centre envoyait aux ports de la Baltique les trois quarts au moins de la provision annuelle que pouvaient acheter les tisseurs anglais ; la Belgique et la Hollande fournissaient le reste, — un quart à peine. Enfin la Baltique russe était pour les Anglais un grand marché du bois.

En face de ces achats de l'Angleterre en Russie, les achats directs des Russes aux Anglais étaient autrefois bien peu de chose. Dans la mer Noire surtout, à ne voir que les statistiques, il semblerait que les ventes anglaises fussent presque nulles :

IMPORTATIONS ANGLAISES DANS LA MER NOIRE
(en millions de livres sterling)

1857	1860	1865	1870	1875
0,35	0,47	0,50	1,5	1,7

Les Anglais pourtant y trouvaient leur bénéfice. En échange du blé, ils apportaient à Odessa leurs charbons et leurs fers, et ils détenaient là-bas le monopole des denrées coloniales, thé et café : leur marine avait ainsi dans la mer Noire des frets toujours assurés et fort avantageux... Les ports russes

de la Baltique, voisins des grandes villes et capitales du nord, étaient des acheteurs beaucoup plus riches et plus dépensiers :

IMPORTATIONS ANGLAISES DANS LA BALTIQUE
(en millions de livres sterling)

1857	1860	1865	1870	1875
4,6	4,9	5,6	8,5	9,7

Ces chiffres ne traduisaient qu'inexactement la réalité. Pour entrer en Russie, bien des marchandises anglaises devaient suivre la voie allemande ; toute la Pologne russe était obligée d'emprunter à Dantzig l'entrée de la Vistule. Nombre d'exportations anglaises, que les statistiques attribuaient à l'Allemagne, avaient donc la Russie pour acheteur en fin de compte ; aussi n'est-il pas téméraire d'estimer que la Russie du nord vendait peut-être moins aux Anglais qu'elle ne leur achetait. C'étaient encore les charbons et fers anglais, mais aussi les machines, les filés et la quincaillerie qui trouvaient ici un débouché très profitable : cette Russie du nord et ses grandes villes achetaient des articles de luxe sans discuter les prix et, si parfois elles oubliaient de payer, l'expéditeur anglais ne s'y laissait pas reprendre ; peu à peu, toutes les affaires étaient arrivées à se traiter au comptant, et même le Russe acceptait de payer d'avance, sur simple avis que sa marchandise était embarquée. Les denrées coloniales, ici encore, fournissaient un fret avantageux aux bateaux anglais : de la Chine ou de l'Amérique, en passant par Londres et Liverpool, le thé et le café n'arrivaient au consommateur russe qu'à travers deux ou trois commissionnaires anglais. Et la jeune industrie cotonnière de la Pologne ou de la région de Moscou devait acheter aussi son coton brut à l'intermédiaire britannique, en même temps que ses machines au fabricant de Manchester ; dans les années de disette, cet intermédiaire anglais prélevait sur le coton brut un bénéfice énorme ; en 1866, il vendit aux Russes pour 26 millions de francs.

*
* *

Ainsi établi, ce commerce anglo-russe était donc favorable aux deux partenaires. Cependant on peut dire que la néces-

sité le maintenait, bien plus que le désir des gouvernements ou des peuples. En Angleterre, l'animosité contre le Russe, en Russie, la défiance contre l'Anglais éclataient à toute occasion. La guerre des Balkans (1876-1877) les amena au paroxysme, et l'apparition de la flotte anglaise dans le Bosphore pour arrêter la marche russe sur Byzance ouvrit une ère nouvelle qui, durant les années *quatre-vingt*, transforma les relations commerciales des deux peuples. Il sembla que, consciemment ou inconsciemment, l'un et l'autre fissent de leur mieux pour arriver à se passer de l'adversaire et pour secouer une clientèle qu'ils s'imaginaient pouvoir transférer ailleurs. L'Angleterre restreignit au minimum ses achats :

EXPORTATIONS ANGLAISES DE RUSSIE
(en millions de livres sterling)

1877	1879	1881	1883	1885	1887
21,2	15,8	14	20,8	17,6	15,8

Nous sommes loin, comme on voit, des 24 millions de 1872. C'est dans la mer Noire surtout que les commandes anglaises avaient diminué. Alors que, d'année en année, l'Angleterre achetait au dehors des quantités de blé toujours croissantes (63 millions de quintaux en 1877, 71 millions en 1881, 81 millions en 1885), ses achats ne dépassaient pas 7 millions de quintaux à Odessa; il est vrai qu'une partie des blés russes, franchissant la plaine continentale, venait s'embarquer aux ports de la Baltique; mais en additionnant tous les envois russes et en les comparant au chiffre total de l'approvisionnement anglais, on voit combien la Russie était déchue de son ancien rôle de fournisseur :

ACHATS ANGLAIS DE BLÉ *(millions de quintaux anglais)*

	1879	1881	1883	1884
En Russie.	8	4	13	5
Dans le monde. . .	68	71	84	66

C'est que l'Angleterre, à mesure que la brouille anglo-russe se faisait plus profonde, avait lié parti avec un autre correspondant pour lequel elle nourrissait les plus tendres sentiments de race et sur lequel elle mettait toutes ses espé-

rances d'avenir : le Yankee. C'était le temps où les États-Unis, achevant leur poussée vers l'Ouest, ensemençaient les plaines jusqu'aux Montagnes Rocheuses et, par leurs deux façades de l'Atlantique et du Pacifique, jetaient dans les cales anglaises un approvisionnement inépuisable, semblait-il, qui doublait parfois d'une année à l'autre.

Chez ces Anglais d'Amérique (car les gens de Londres et surtout les gens de Birmingham, avec M. Chamberlain, ne voulaient voir dans les Yankees que des Anglais, des fils de la vieille mère-patrie), les Anglais d'Europe avaient trouvé leur ferme à céréales, à blé spécialement; s'ils achetaient encore au Russe barbare la nourriture de leurs chevaux, leur avoine, c'était à l'agriculture savante des États-Unis qu'ils voulaient désormais devoir leur pain. Et cette ferme américaine apparaissait alors comme le consommateur assuré de toutes les manufactures de l'usine britannique : dressant ses beaux plans d'avenir sur les calculs et statistiques de ces années *quatre-vingt*, M. Chamberlain proclamait alors sa doctrine « panbritannique » dont il a fait depuis, par une transformation singulière, son plus petit impérialisme anglais. Le panbritannisme était alors gigantesque, mais solidement charpenté, en apparence : d'un côté, la ferme américaine avec ses 80 millions de paysans; de l'autre, l'usine anglaise avec ses 40 millions d'ouvriers; de l'une à l'autre, un échange ininterrompu de matières premières contre des produits fabriqués; l'usine achetait en quantités énormes les matières premières; la ferme lui rachetait en quantités moindres les manufactures de toutes sortes; la balance du commerce semblait en faveur de la ferme; la balance des bénéfices réels s'équilibrait en vérité.

Lancée à pleines voiles sur cette route américaine, l'Angleterre tournait un peu le dos à son ancien marché d'Europe, et surtout à son fournisseur de la mer Noire. Dans la Baltique, elle continuait ses achats d'avoine et de bois et, bon an mal an, payait chaque année aux Russes une centaine de millions (de francs) pour ces deux produits; mais la concurrence suédoise avait fait tomber les cours à des prix de moins en moins rémunérateurs pour le paysan et le bûcheron; les seuls intermédiaires juifs ou allemands dans les ports baltiques

continuaient de vivre de ce commerce anglais. Et les articles bien payés autrefois, lin et chanvre, devenaient partout d'une vente plus difficile à développer et même plus restreinte, à mesure que les cotonnades remplaçaient partout les toiles et linons et que les marins usaient de fils et cordes métalliques.

Ainsi, dans la décade des années *quatre-vingt*, tombaient peu à peu ou cessaient de se développer, les achats anglais en Russie, et l'Angleterre s'habituait à la pensée que ce fournisseur russe lui était, en fin de compte, presque inutile. Réciproquement, mais avec plus de hâte encore, la Russie abandonnait son fournisseur anglais ; les importations anglaises là-bas diminuaient à chaque saison. De 1880 à 1885 surtout, la chute fut continue et rapide. C'est dans la mer Noire que l'Angleterre perdit le plus grand nombre de ses clients. Odessa, grâce au canal de Suez, n'étant plus obligée de recourir à l'entrepôt anglais, recevait directement son thé et son café, soit par ses propres bateaux — elle commençait à se pourvoir d'une flotte, — soit par les marines latines ou grecque de la Méditerranée. En 1885, l'Angleterre ne vendit pas pour 25 millions de francs dans les ports russes de la mer Noire. Dans tout le pays russe, d'ailleurs, un concurrent se présentait que le Russe semblait enclin à préférer : le gouvernement russe (et ce gouvernement a tous les moyens d'imposer ses désirs et caprices) semblait favoriser de tout son pouvoir ce nouveau venu; à l'intimité de commerce anglo-américaine, la Russie répondait par une intimité russo-allemande.

L'Allemagne tournait alors le coude le plus brusque de son évolution commerciale : cette Allemagne terrienne, qui depuis la Réforme semblait avoir abandonné les entreprises lointaines et qui vivait sur sa terre, de ses maigres champs, venait d'achever ou d'acquérir le plus merveilleux outillage industriel. Dans son inexpérience de novice, elle ne réussissait pas encore à égaler ses maîtres anglais ou français; mais sa sobriété, son ardeur au travail et ses connaissances scientifiques lui permettaient de fournir à très bas prix et de distribuer aux marchés les plus divers des produits pour la foule, un peu grossiers, mais abondants et peu coûteux. Par la qualité même et le coût de ces produits, par son voisinage de la Russie et sa vieille intimité avec le peuple russe, par la

pénétration multiple et profonde en terre russe des colons, professeurs, ingénieurs, contremaîtres, négociants et intermédiaires allemands, l'Allemagne devait trouver en Russie un marché plus convenable que partout ailleurs, et la Russie officielle témoignait depuis deux siècles aux Allemands une faveur et une confiance qui jusqu'alors avait maintenu l'alliance des deux Empires et qui allait apparier les deux commerces.

D'ailleurs l'Allemagne, s'adonnant à l'industrie, avait, désormais, besoin des mêmes provisions et matières premières que l'Angleterre : sur la place allemande, la Russie pouvait donc écouler les produits agricoles que l'Anglais ne venait plus lui demander. Et l'Allemagne, s'adonnant au trafic proche et lointain, hasardant ses navires sur toutes les mers, mais les poussant d'abord aux parages britanniques et, par ses *clerks* ou par ses succursales, conquérant à Londres, Liverpool et Manchester une clientèle de correspondants, l'Allemagne pouvait s'offrir à convoyer au loin les récoltes russes ou à les revendre aux villes anglaises toujours affamées. Les statistiques nous font assez mal connaître les débuts de ces échanges russo-allemands : à travers la frontière terrestre, toute percée de fleuves, au long des côtes russe et allemande qui se prolongent l'une et l'autre sur la Baltique, par les chemins de fer qui, du nord ou du midi russes, viennent converger aux portes orientales de la Prusse, enfin par les colonies et maisons allemandes disséminées de Pétersbourg au Caucase, l'intermédiaire allemand accapara maintes affaires que les statistiques enregistraient sous d'autres noms. Durant ces années *quatre-vingt*, on peut dire que l'Allemand gagna dans le trafic de la Russie, importations et exportations, tout ce que l'Anglais perdait ou y abandonnait.

Pourtant il y eut une sorte de reprise anglaise vers la fin de cette période des *quatre-vingt*. Les rigueurs du protectionnisme allemand inquiétèrent et faillirent écarter les importations russes ; les exigences des hobereaux terriens croissaient en Prusse et semblaient devoir imposer bientôt de nouveaux droits à tout arrivage de céréales et matières étrangères ; la question des traités de commerce entre les deux Empires s'ouvrait ; il paraissait difficile de concilier les prétentions de l'aristocratie

allemande avec les intérêts du producteur russe. En même temps, l'Angleterre pouvait craindre que son fournisseur d'Amérique ne parvînt plus à lui suffire : de mauvaises années diminuaient là-bas les stocks d'exportation; le Far West ensemencé se peuplait davantage et devait conserver une plus grande part de ses récoltes pour sa propre consommation ; dans tous les États-Unis, la population doublée réclamait aussi plus de pain. L'Angleterre revint donc à son fournisseur d'Odessa. Il sembla que les affaires d'autrefois allaient se remettre en train. Importations et exportations anglaises avaient atteint en 1886 leur point le plus bas ; de 1888 à 1892, elles rebondirent :

ACHATS (A) ET VENTES (B) DES ANGLAIS EN RUSSIE
(en millions de livres sterling)

	1886	1888	1889	1890	1891
A.	13,5	26,3	27,1	23,7	24,1
B.	6,4	7,6	8,6	8,8	8,1

Mais la politique douanière du chancelier Caprivi et les traités de commerce russo-allemands interrompirent brusquement cette reprise. Par ses tarifs «autonomes», le chancelier Caprivi imposa quelque modération aux exigences protectionnistes et il donna une sécurité de dix ans aux entreprises et spéculations allemandes avec l'étranger. De 1892 à 1904, l'Allemand poussa de plus en plus ses affaires en terre russe : partout, dans la Baltique et la mer Noire, il remplaça ou concurrença le correspondant anglais. Durant les dix années dernières, les importations et exportations allemandes en Russie n'ont pas cessé de croître :

ACHATS (A) ET VENTES (B) DES ALLEMANDS EN RUSSIE
(en millions de livres sterling)

	1893	1895	1897	1899	1901	1903
A.	17,4	28,4	35	36	36	41
B.	9,2	11	19	22	17	20

Pour mieux voir la grandeur et la rapidité de cette progression, traduisez ces chiffres en francs : en 1893, les Allemands exportent de Russie pour 440 millions de francs (somme ronde) et importent en Russie pour 230 millions ; en 1903,

leurs exportations s'élèvent à plus d'un milliard et leurs importations à près de cinq cents millions. Encore les dernières années ont-elles été marquées par de mauvaises récoltes, des crises et des famines russes, qui ont lourdement pesé sur les affaires : en 1898, qui fut la dernière bonne récolte en Russie, les Allemands avaient importé pour 550 millions. Et il faut encore noter que ce sont là chiffres du commerce « spécial », du seul trafic proprement allemand, des seules matières et manufactures consommées ou transformées, produites ou fabriquées par l'Allemagne ; les marchandises, qui n'ont emprunté la voie allemande que pour un transit entre la Russie et le reste du monde ou réciproquement, ne figurent point en ces statistiques; il serait d'ailleurs difficile de les évaluer, étant donnés leurs rapides et multiples passages à travers ports, entrepôts et douanes de l'Allemagne ; mais il n'est pas douteux que, depuis dix ans, le commissionnaire allemand a, pour ce transit, développé ses affaires autant que le producteur ou le consommateur ont développé leur commerce « spécial ». Il faudrait donc ajouter des sommes notables aux chiffres cités plus haut pour avoir le total de tout le commerce entre la Russie et l'Allemagne.

***

Vainement, les consuls anglais prévenaient leur gouvernement et leurs nationaux de ces victoires allemandes. L'Angleterre se tenait pour satisfaite des relations qu'elle avait un peu améliorées depuis 1892 avec le marché russe. Après la reprise de 1888 à 1891, cette année 1892 avait été marquée par une nouvelle chute du trafic russe avec l'Angleterre. Puis les affaires s'étaient rétablies, moins par l'énergie ou même le désir des Anglais que par les nécessités d'une Russie nouvelle que les Anglais ont jusqu'à ces derniers temps ignorée. L'afflux des capitaux français et belges, éveillant ou subventionnant des entreprises dans tout l'Empire russe, a créé pour les manufactures et machines étrangères une clientèle dont l'Angleterre a eu sa part, sa faible part. Les affaires anglo-russes ont retrouvé, de 1893 à 1902, une allure que, depuis vingt ans, elles avaient perdue.

Les consuls anglais attiraient l'attention sur un phénomène nouveau : la Russie n'est plus seulement un marché d'approvisionnement ; elle devient, disaient-ils, un grand marché d'écoulement. Par la tranformation de ses provinces européennes, en effet, par l'avancée de ses frontières et de son influence asiatiques, la Russie acquérait une puissance d'absorption et des moyens de paiement, des besoins et des ressources, dont le fabricant anglais aurait dû tirer des bénéfices énormes, mais qu'il ignorait ou semblait mépriser. Avec son habituelle méconnaissance des phénomènes contemporains, l'Anglais ne voyait pas que la Russie était en train de devenir l'un des grands marchés, le plus grand marché peut-être de l'univers. Cet Empire de cent trente millions d'âmes et de vingt-trois millions de kilomètres carrés (le Royaume-Uni a trente-deux mille kilomètres carrés à peine) ne lui apparaissait toujours que comme un morceau de glace parsemée de quelques peuplades sauvages et tachetée, durant l'été, de quelques champs cultivables. L'Anglais en était toujours à ses rêves panbritanniques et à ses attentes d'une alliance familiale qui, réunissant sous un pacte d'amour ou derrière un rempart de tarifs protecteurs tous les Anglo-Saxons du monde, donnerait au laboureur d'Amérique la fourniture exclusive de la table britannique et à l'ouvrier anglais le monopole des boutiques américaines...

Pourtant la réalité quotidienne donnait à ces espoirs de fâcheux démentis. Assurément le chiffre brut des affaires anglo-américaines ne cessait pas d'augmenter : 100 millions de livres sterling (2 milliards et demi de francs) en 1872, 130 millions de livres en 1882, 150 millions de livres en 1892, la valeur totale des échanges anglo-américains atteignait 170 millions de livres en 1902, soit 4 milliards 250 millions de francs. Mais, dans cette valeur totale, les importations et exportations ne tenaient plus la même place respective. En 1872, les ventes des États-Unis en Angleterre ne surpassaient que d'un cinquième les ventes de l'Angleterre aux États-Unis: sur 55 millions de livres payés par les Anglais à leur fournisseur américain, les commandes américaines ramenaient en Angleterre plus de 45 millions. Mais, depuis, cette proportion s'était annuellement altérée au détriment du fournisseur anglais : les importations américaines en Angleterre avaient

toujours augmenté, 88 millions de livres en 1882, 108 millions de livres en 1892, 126 millions de livres en 1902 ; les exportations anglaises aux États-Unis avaient, au contraire, diminué ou s'étaient à grand'peine maintenues, 38 millions de livres en 1882, 41 millions de livres en 1892, 43 millions de livres en 1902. Que devenait, en cette balance par trop inégale, le fraternel partage des bénéfices entre les deux frères anglo-saxons ?

Et, sous ces chiffres, la nature même des échanges avait subi une révolution plus désastreuse encore pour les vendeurs anglais. Jusqu'en 1886, la ferme américaine et l'usine anglaise appariaient leurs productions et, complémentaires l'une de l'autre, pouvaient unir leurs intérêts harmonieux : c'étaient des matières premières qui venaient d'Amérique à l'ouvrier anglais, et c'étaient des manufactures que Londres et Liverpool envoyaient aux cultivateurs américains.

Mais voici que la ferme américaine s'est mis en tête d'avoir chez elle son usine et d'exploiter non plus seulement la fertilité de son immense domaine, mais encore les richesses de son merveilleux sous-sol : elle vient de les inventorier ; elles dépassent tous les espoirs. A l'exemple des vieux pays d'Europe, elle s'enclôt de tarifs protecteurs, prohibitifs. En 1892, les tissus et métaux ne forment plus que le quart ou même le cinquième des exportations anglaises aux États-Unis ; sur les 41 millions de ces exportations, les manufactures et produits britanniques ne figurent plus que pour 26 millions ; le reste, c'est-à-dire 15 millions, — près des 3/8, — n'est que de marchandises coloniales ou étrangères qui ont emprunté seulement la route anglaise. Dans ce trafic anglo-américain, l'Angleterre donc perd les bénéfices de fournisseur attitré et tombe au rang de simple commissionnaire.

En 1897, changement plus complet. Non seulement l'Angleterre n'exporte plus que pour 38 millions de livres aux États-Unis, alors qu'elle achète là-bas pour 113 millions. Non seulement sur ce chiffre total, les manufactures et produits britanniques ne comptent plus que pour 21 millions, alors que les marchandises coloniales et étrangères montent à 17 millions. Non seulement les gros articles d'autrefois — cotonnades et métaux — doivent faire place

à un commerce de détail, à des fournitures de boutique, de bazar ou d'atelier. Mais les manufactures américaines, après avoir conquis leur propre marché, commencent à se déverser sur le monde : elles arrivent en Angleterre, à Londres, à Liverpool et même dans les villes de l'intérieur. Et, de 1897 à 1902, on sait avec quelle ardeur et quel succès les manufactures américaines de toutes sortes ont été « poussées » presque de force dans la consommation anglaise... Mais je reviendrai quelque jour à ce commerce anglo-américain, quand les projets du protectionnisme britannique aboutiront à quelque texte de loi, tarif défensif ou dissolution du Parlement.

Où sont donc les beaux espoirs des « Panbrittons » ? Qu'est devenue cette providentielle entente de la ferme américaine et de l'usine anglaise? Pour remplacer le marché américain qui désormais leur échappe, M. Chamberlain offre aujourd'hui à ses gens de Birmingham une autre combinaison : c'est dans les colonies anglaises que l'usine britannique doit trouver la ferme nécessaire, ferme immense, aux produits innombrables, aux peuples sans industrie, ferme docile, respectueuse des liens de famille et des devoirs du sang, aux paysans tout pleins de déférence pour ces Messieurs de la ville métropolitaine... Mais jusqu'ici il ne semble pas que ces paysans coloniaux soient prêts à réserver leur ferme aux manufactures anglaises, et, d'autre part, bien des ouvriers de l'usine estiment que le monopole de leurs manufactures sur le marché colonial ne leur serait d'aucun profit s'ils devaient l'acheter au prix d'un monopole réciproque des marchandises coloniales sur le marché métropolitain. La guerre sud-africaine, qui devait noyer tous ces différends dans un déluge d'enthousiasme patriotique et d'orgueil victorieux (ainsi l'avait annoncé M. Chamberlain), n'a fait au contraire qu'aviver les dissentiments, susciter les querelles... Et le fabricant anglais, en attendant la Terre Promise par les impérialistes, est obligé de se mettre en quête de marchés nouveaux.

Or, parcourez le monde contemporain. Les deux Amériques échappent à l'exploitation anglaise, et c'est dans le commerce aussi que la doctrine de Monroë va s'établir :

l'Amérique du Nord ne relèvera bientôt plus que de sa propre industrie; l'Amérique du Sud, avant de se développer et de devenir un grand consommateur, aura passé sous l'influence et la clientèle des Yankees. L'Afrique ne semble pas, malgré les déclamations des prophètes, devoir jamais offrir un grand marché aux exportations européennes. Tiraillée d'ailleurs et partagée entre tous les peuples européens, elle devient un échiquier de chasses réservées. où chacun veut établir son monopole. Les Anglais, quelque jour, entre le Cap et le Caire, auront la plus grande de ces chasses ; mais que d'efforts, que de dépenses, que de temps encore avant que cette chasse aménagée, enclose, rapporte le moindre bénéfice ! Même dans les parties actuellement défrichées, même dans cette Afrique du Sud, piétinée et ratissée pendant deux ans par quatre ou cinq cent mille hommes, pourvue de mines, de ports et de chemins de fer, entièrement soumise au bon plaisir de l'Angleterre, le commerce est encore presque nul, et les « prospecteurs » officiels, envoyés par la métropole, n'ont donné que de faibles espoirs pour l'avenir même lointain. Lisez à ce sujet le rapport de M. Birchenough, le commissaire spécial délégué par le *Board of Trade*, pour s'enquérir de *la Condition présente et des Chances futures du Commerce britannique dans l'Afrique du Sud (Livre Bleu*, Cd 1844).

Est-il besoin de dire que l'Europe occidentale, France, Belgique, Allemagne, Méditerranée, ne saurait offrir aucun déversoir vraiment nouveau ? Saturée de ses propres manufactures, cette Europe occidentale se détacherait plutôt de la clientèle anglaise, si elle n'y trouvait son propre bénéfice. En Asie, les Anglais ont exploré déjà et exploité toute la façade tropicale : leurs affaires y grandissent et grandiront encore ; mais combien de rivaux viennent y ruiner leurs anciennes entreprises ! Et cette Asie tropicale, qui depuis des milliers de siècles a porté de si nombreuses humanités, de si épuisantes civilisations, n'a plus les ressources ni les chances des terres nouvelles. Et cette Asie très peuplée est capable (voyez l'exemple du Japon) d'acquérir brusquement les machines et les méthodes de l'industrie européenne et non seulement de s'affranchir de la clientèle anglaise, mais encore de lui faire une concurrence désastreuse sur des marchés proches ou lointains.

*
* *

Entre l'Europe et l'Asie, les consuls anglais prévenaient leurs nationaux qu'il existait un continent immense, encore presque vierge d'entreprises britanniques : la Russie et son empire. Depuis dix ans, ces consuls essayaient de faire « réaliser » aux gens de Londres l'énormité de cet empire, de ses ressources déjà visibles et de ses chances encore inconnues. Chacun de leurs rapports insistait sur la transformation que pourraient subir les affaires anglo-russes, si les Anglais daignaient enfin s'apercevoir qu'il existe un marché russe et que ce marché, depuis dix ans, a subi une complète métamorphose. La Russie ne se contente plus de vendre ; elle achète et veut et doit acheter de plus en plus. Elle n'est plus seulement une terre à céréales : mines, usines, routes, ports, chemins de fer, elle veut acquérir tous les instruments et facteurs d'une industrie complète. Et la Russie n'est plus seulement une bande de plaines fertiles sur la mer Noire, de marécages et de solitudes glacées sur la Baltique et la mer Blanche : c'est tout un continent qui, de l'Allemagne au Pacifique, s'éveille à la vie, se peuple, se bâtit, s'outille et pourrait, durant des années, consommer les manufactures de l'usine anglaise, si ces manufactures lui étaient offertes et convenaient à ses besoins.

Aux rapports des consuls, quelques livres de publicistes et de voyageurs venaient s'ajouter : Henry Norman *(All the Russias)* et George Lynch *(The Path of Empire)* surtout répandaient dans le Royaume-Uni leurs appréciations enthousiastes. A les en croire, ces Russies d'Europe et d'Asie étaient l'Éden commercial du siècle prochain. La clientèle russe donnerait le commerce de l'Asie à qui saurait la conquérir ; les Allemands l'avaient bien compris qui, de toutes leurs ruses, essayaient de capter la confiance de leurs voisins ; les Français et les Belges avaient encore mieux deviné les coups de fortune que cette terre nouvelle réservait aux audacieux ; les Américains à leur tour, entrant par l'autre bout, et les Chinois et même les Japonais accouraient à ce festin ; pourquoi les seuls Anglais, boudant contre leur appétit, se tenaient-ils à l'écart ? le gouvernement russe était tout disposé à leur faire une

place, et la meilleure : M. Witte, le grand organisateur de cette curée moscovite, proclamait son amour du peuple anglais et son besoin des capitaux britanniques.

Les statistiques donnaient leurs chiffres à l'appui. Sur ce marché russe, de 1892 à 1902, les marchandises anglaises avaient, malgré la concurrence des rivaux et malgré l'ignorance ou le mauvais vouloir des Anglais eux-mêmes, trouvé des acheteurs plus riches et plus nombreux. Alors que l'Angleterre n'augmentait pas, mais plutôt diminuait ses achats en Russie, les Russes doublaient presque leurs achats en Angleterre :

ACHATS (A) ET VENTES (B) DES ANGLAIS EN RUSSIE
(en millions de livres sterling)

	1892	1894	1896	1898	1900	1902
A	15,1	23,5	22,6	19,4	21,9	25,6
B	8,8	11,5	11,4	14,1	16,3	13,8

Que deviendrait ce commerce anglo-russe le jour où sérieusement les Anglais daigneraient en étudier les modes, en comprendre l'utilité, en développer les voies et moyens ? *New markets, new markets* (marchés nouveaux) ! gémissent les fabricants des Trois Royaumes. Et voilà un gigantesque marché que, bénévolement, ils abandonnent à leurs rivaux du continent !

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

LE CŒUR SOLITAIRE, édition refondue et augmentée de plusieurs poèmes, par **Charles Guérin**.

Nous avons signalé naguère la première édition de cet ouvrage, l'un de ceux qui dureront le plus sûrement parmi les recueils de poèmes parus en ces dix dernières années. M. Charles Guérin, en ce temps-là, se contentait souvent d'assonances et dédaignait la rime; mais ses vers étaient toujours sonores et harmonieusement rythmés. Il faut revoir aujourd'hui *le Cœur solitaire* : M. Charles Guérin a joint aux anciens quelques nouveaux poèmes; et, certes, il aurait le droit de s'enorgueillir ! Peu de poètes contemporains ont réalisé comme lui le rêve qu'il a exprimé en ce beau vers :

Savoir au moins les mots divins qui font pleurer.

L'ESCAPADE, par **Georges Berr**.

On lit avec plaisir cette comédie très fine et très gaie où abondent les scènes amusantes et les mots alertement spirituels. Comédie de situations, certes, aussi ingénieusement machinée que possible, — mieux que dans la vie; — mais comédie tout de même, par la précision du détail et la justesse de l'observation. M. Georges Berr connaît à fond cet art du théâtre qui s'acquiert ou, du moins, se perfectionne; mais surtout il a le don, ce génie mystérieux qui guide un auteur de scène en scène, de réplique en réplique, tout naturellement, sans tâtonnement et sans à-coup. Cette comédie est de celles qui ne se racontent que longuement : une brève analyse néglige forcément trop de détails ; ici, le détail est peut-être l'essentiel. Signalons simplement que la pièce est charmante, d'une lecture facile, divertissante, qui évoque vivement les personnages avec leurs gestes et les jeux même de leur physionomie.

LES FRÈRES JOLIDAN, par **Michel Corday**.

Voici un roman délicat, émouvant, bien conduit, — le plus parfait sans doute que nous ait donné M. Michel Corday. On le lit sans effort, sans fatigue, tout d'une traite : on est, dès les premières pages, comme dans un chemin facile et ombreux et l'on arrive au bout de l'étape avec le regret qu'elle ait été si courte. Le sujet est ingénieux et neuf ; les personnages se posent eux-mêmes, à mesure qu'ils apparaissent; ils disent quelques mots et nous sont tout de suite familiers : on les voit, on les entend, ils conquièrent notre attention et notre sympathie. Et le style de M. Michel Corday est plus attrayant que jamais : naturellement aimable, il s'est fait de plus en plus précis; dépouillé maintenant de toutes les floraisons superflues, il pousse plus vigoureux et plus dru. Cet ouvrage tire M. Michel Corday hors de pair : l'auteur des *Frères Jolidan* est l'un des romanciers contemporains sur lesquels les lettrés et le public peuvent compter le plus sûrement.

PROFILS DE THÉATRE, par **Jules Claretie**.

« Sous ce titre, nous dit M. Jules Claretie, je réunis quelques portraits de comédiens, tracés à diverses époques de ma vie et la plupart du temps lorsque l'anecdote, cette souveraine maîtresse du journalisme, les commandait. C'est pourquoi ces profils évoquent les traits d'artistes illustres, originaux ou sympathiques, à l'heure où ils disparaissent, où l'on parle, une dernière fois, avant l'oubli suprême, de ceux dont on a tant parlé. » Tous ou presque tous disparus, en effet; mais certains n'ont disparu que de la scène, comme M. Worms, madame Blanche Barretta ou madame Reichenberg. Les quelques pages émues et reconnaissantes que M. Jules Claretie a consacrées à tous ceux et à toutes celles qui figurent dans ce livre méritent de rester comme un précieux document sur le théâtre et sur les artistes dramatiques du siècle dernier : les anecdotes y abondent, spirituelles, légères, glanées diligemment par un chroniqueur infatigable qui, plus que tout autre, a connu l'art d'être partout, de tout voir et de tout conter, sans jamais médire.

LE GÉNÉRAL DE LA HORIE, par **Louis Barbier**.

Né en 1766; engagé volontaire en 1793; général à Hohenlinden ; chef d'état-major de Moreau ; poursuivi par la haine que le Premier Consul porte à tous les amis de Moreau; impliqué dans le procès de celui-ci ; condamné à mort; échappé et, durant sept ans, caché par ses compagnons et parents ; arrêté enfin chez la mère de Victor Hugo, puis condamné au bannissement perpétuel ; — Victor-Alexandre Fauneau de la Horie est sur le point de s'embarquer pour l'Amérique quand éclate la conspiration de Malet. Il s'y lance à l'étourdie, est pris, traduit à nouveau devant le conseil de guerre et fusillé.

CONFIDENTIEL, par **Max O'Rell**.

On retrouvera dans ce livre les qualités charmantes d'un homme qui a beaucoup voyagé et beaucoup observé, en France et ailleurs, toujours en souriant, ce qui ne l'empêchait pas d'être perspicace. Une citation donnera le ton du livre : « Le Français est élevé par sa mère et, même s'il se marie, il reste plus ou moins sous sa domination jusqu'à ce qu'elle meure. Lorsqu'il se marie, sa femme le mène discrètement et avec diplomatie, mais elle le mène ; et lorsqu'il a une fille, qu'il passe le reste de sa vie à adorer, cette jeune personne se joint bien vite aux deux autres pour gouverner cet excellent homme, facile à vivre et d'un caractère franc et jovial. Lorsque vous voyez un Français, vous pouvez être sûr que vous voyez un homme qui a été, est ou sera gouverné par trois générations de femmes ». C'est délicieux, et vrai souvent. Que demander de plus à un moraliste ?

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 14580-7-04. — (Encre Lorilleux).